3 1761 08154241 7

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/merveillesbiogra05jaba

MERVEILLES

BIOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

Droits de traduction et de reproduction réservés.

AL JABARTI

MERVEILLES

BIOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

OU

CHRONIQUES

DU

CHEIKH ABD-EL-RAHMAN EL DJABARTI

TRADUITES DE L'ARABE

PAR

CHEFIK MANSOUR BEY - ABDULAZIZ KAHIL BEY - GABRIEL NICOLAS KAHIL BEY
ET ISKENDER AMMOUN EFFENDI

Ouvrage publié sous les auspices du Ministère de l'instruction publique

---

TOME V

Tr. of Aǧā'ib al-āthār fi-t-tarāǧim wal-akhbār

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1890

SEULS DÉPOSITAIRES:

FRANCE
ERNEST LEROUX
PARIS, 28, Rue Bonaparte.

ITALIE
LOESCHER & Cie
Rome, 307, Via del Corso.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE-HONGRIE
BROCKHAUS, à LEIPZIG

DT
100
J324
t5,
cop.2

GRSEC2
3e 4. 5e

EVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE D'ÉGYPTE

ANNÉE
MIL DEUX CENT DEUX.

Mois de Moharram.

Dans la journée du samedi, 1er du mois, le Mehtesseb fut destitué et remplacé par un nommé Youssouf Aga el Kherbetaoui. Othman bey Tobbal fut nommé gouverneur de Djerdja.

Pendant l'année qui vient de finir, Ismaïl bey el Kébir vit son prestige augmenter et devint le plus grand émir d'Egypte; il était le maître de tout; il nomma Mohammed Aga el Baroudi, son katkhoda. Ismaïl, le katkhoda de Hassan pacha, continua néamoins à rester au Caire pour toucher les sommes dues à son maître ; il habita la maison de Hassan Katkhoda el Djarban à Bab el Louk.

Dans la journée du samedi, 1er du mois, Ismaïl bey se saisit de la personne de Hadj Soliman Ibn Sassi. Il le retint en prison dans la maison de Mohammed Aga el Baroudi et lui confisqua une somme de 50 bourses.

Dans la journée du 5 du mois, Ismaïl bey demanda sous forme d'emprunt une somme considérable. Une partie de cet emprunt fut répartie sur les négociants en café et en épices,

une partie sur les chrétiens coptes, grecs et syriens, une partie sur les négociants moghrabins des quartiers de Teïloun et de Ghouriah, une partie sur les négociants de céréales de Boulaq et une partie sur les marchands de coton et de cotonnades, sur les tapissiers et les juifs, etc., etc. Cette mesure causa un grand trouble dans la population et tous les négociants et marchands imposés fermèrent leurs boutiques.

Dans la journée du samedi, 15 du mois, les différentes personnes ainsi frappées par l'emprunt se réunirent toutes et vinrent à la mosquée d'El Azhar pour demander secours contre Ismaïl bey. Quand le cheikh El Aroussi fut arrivé à la mosquée, les manifestants voulurent en fermer les portes, mais le cheikh les en empêcha. Alors il fut injurié par eux et emmené de force jusqu'aux salles des Syriens ; les étudiants vinrent à son secours, l'enfermèrent dans ces salles où plusieurs cheikhs se trouvaient déjà enfermés et empêchèrent ainsi les manifestants d'arriver jusqu'à lui.

Les cheikhs écrivirent cependant une pétition à Ismaïl bey, et le cheikh Soliman el Fayoumi fut chargé de la lui remettre. La réponse de l'Émir ne se fit pas attendre : Ismaïl bey faisait grâce et amnistie aux négociants et aux autres personnes réunies à la mosquée. Cette réponse disait aussi que l'argent demandé était tout simplement un emprunt auquel ne devaient souscrire que les personnes qui pouvaient prêter de l'argent. Après la lecture de cette réponse les négociants dirent que c'était un piège et une trahison, que lorsqu'ils iraient, sur la foi de cette réponse, ouvrir leurs boutiques et vaquer à leurs affaires, on les arrêterait un à un. Le cheikh El Aroussi se leva alors et alla, entouré de tous ces réclamants et d'une foule d'étudiants, s'asseoir à Bab el Zouela, à la mosquée de Moayed, et envoya informer Ismaïl bey de la situation. Celui-ci se fâcha vivement et crut que c'était un soulèvement préparé par le cheikh. Les envoyés lui jurèrent qu'il se trompait et que le

cheikh ne cherchait qu'à sortir sain et sauf de cette affaire et à se débarasser de tous ces gens. Ismaïl bey leur dit : « J'ai déjà promis que je n'inquiéterais personne, laissez les rassemblements se disperser et on ne réclamera rien aux négociants ». Les rassemblements se dispersèrent alors, mais deux jours après on envoya demander aux orfèvres et aux bijoutiers leur part de l'emprunt, on en fit autant pour les marchands de cuivre, les commerçants du Soudan et ainsi de suite. On s'adressa à soixante-douze corporations et chacune d'elles fut bien obligée de payer.

Vers le milieu du mois, Aly Kachef arriva de la Haute-Egypte, où il s'était rendu après le départ de Hassan pacha. Il était allé porter des lettres aux émirs qui y étaient relégués. Il annonça que ces émirs n'avaient pas quitté les résidences qui leur avaient été assignées.

Dans la journée du jeudi, 26 du mois, le commandant des forces de la Mer Rouge partit à la rencontre des pèlerins, comme il en avait l'habitude tous les ans. On prit à l'émir El Hadj deux de ses villages. On prit aussi sa maison d'habitation. Yehia bey, dès qu'il fut fixé au Caire, prit cette maison et l'habita parce qu'il était le gendre de Saleh bey et que la maison appartenait à celui-ci.

Mois de Saffar.

Dans la première journée du mois s'acheva la construction du marché que Ismaïl bey faisait bâtir près de la fontaine qui se trouve au marché Lachine. Ce marché se composait de vingt et une boutiques et d'un café. Il était de forme carrée. La fontaine avait été édifiée par Ibrahim katkhoda, patron

d'Ismaïl bey. Lorsqu'Ismaïl bey eut achevé ces boutiques, il y fit transporter le marché de Darb el Djamamiz. Le transport des marchands, courtiers et crieurs composant ce marché se fit dans l'après-midi du mardi, 2 du mois. De cette manière prit fin le marché de Darb el Djamamiz. Cet acte est le seul qui puisse être invoqué en faveur d'Ismaïl bey.

Dans la même journée, les exactions contre le peuple pour arriver au recouvrement de l'emprunt forcé furent très violentes et les pauvres s'en plaignirent fortement.

Dans la journée du 7 du mois, Mohammed pacha, wali de Djedda, partit pour Suez.

Dans la journée du samedi 13 du mois, Ismaïl bey et les émirs tinrent divan à la citadelle. Ismaïl bey exhiba les listes des villages dont les concessionnaires n'avaient point acquitté le fermage. Son katkhoda, Mohammed aga el Baroudi, s'offrit pour acheter la concession de ces villages et il fut déclaré acquéreur de soixante-dix d'entre eux. Mais la vérité est que ces acquisitions étaient faites pour le compte de son maître, Ismaïl bey, qui en faisait la distribution à sa guise.

Ismaïl bey avait commencé par réclamer l'impôt sur les cultures d'hiver. Il augmenta les fermages de 50 0/0, puis il prétendit que Hassan pacha avait recouvré le prix des concessions pour un an, alors que cet argent lui revenait, et de ce chef il réclama encore une année et demie de fermage, de plus il voulut que l'on payât l'impôt sur les cultures d'été. Les fermiers ne pouvant payer, il tint le divan dont je viens de parler et dans lequel il leur enleva leurs concessions.

Dans la nuit de cette même journée, certains kachefs des provinces du Saïd, échappant devant l'ennemi, vinrent au Caire et annoncèrent que les émirs revoltés étaient arrivés à

Siout ; ils dirent même qu'une partie d'entre eux avaient occupé Manfalout. Cette nouvelle étant vérifiée, Ismaïl bey tint une réunion composée des émirs, des odjaks et des cheikhs. Dans ce divan, Ismaïl bey tint ce langage : « O cheikhs, ô émirs, ô odjaks, les émirs de la Haute-Egypte ont contrevenu aux ordres du Sultan ; ils ont quitté les lieux qui leur avaient été assignés pour résidence et ils se sont avancés dans le pays, faut-il les combattre et les repousser ? » L'assistance répondit affirmativement, alors il continua : « Pour combattre les rebelles, il faut que l'argent à dépenser soit fourni par le trésor du Sultan, mais comme ici il n'y a point de caisse pour Sa Majesté, chacun de vous doit combattre à ses frais. » A ces paroles, Ismaïl effendi el Khalouati lui dit : « Que nous est-il donc resté pour que nous puissions encore faire des dépenses ? Nous sommes devenus tous des mendiants et nous ne possédons absolument rien. » Le Pacha lui dit : « Ce langage n'est pas opportun, car il est de nature à décourager les soldats ; il faut dire le contraire. Moi et vous nous ne faisons qu'un, nous aurons faim ensemble et nous nous rassasierons ensemble. »

On décida que l'on enverrait une adresse à la Sublime-Porte pour porter à Sa connaissance la rébellion des émirs de la Haute-Egypte et que l'on enverrait aussi à ceux-ci une lettre de menaces. Le Pacha dit aussi : « Nous attendrons la réponse de Constantinople, mais s'ils continuent à avancer, nous irons les combattre sans attendre les ordres du Sultan ».

On appela ensuite sous les drapeaux tous les soldats et toutes les troupes qui étaient dans les provinces. Ismaïl bey pleura amèrement dans cette réunion, et les anciens lui dirent : « Ne pleurez donc pas, ô notre bey ! » Après avoir écrit les différentes missives, on les confia à un courrier du Pacha et à un courrier d'Ismaïl bey. On envoya aussi, par ordre de Constantinople, dire à Mohammed pacha, qui était à Suez et allait s'embarquer pour Djedda, de rentrer au Caire.

Dans la même journée, c'est à dire le dimanche 14, arriva un courrier pour annoncer la prochaine venue de la caravane du pèlerinage.

Dans la journée du mercredi 7 du mois, on publia l'ordre aux mamlouks et aux kachefs des émirs de la Haute-Egypte qui se trouvaient au Caire de se réunir tous. Chacun des Emirs du Caire qui avait de ces mamlouks ou de ces Kachefs à son service devait veiller à l'exécution de cet ordre. Une fois les mamlouks et kachefs réunis, on leur prit leurs armes et leurs chevaux et on les mit aux arrêts. Il n'y eut que Aly bey el Defterdar qui ne voulut point livrer les mamlouks et les kachefs qui étaient à son service, Cet émir était retenu à sa maison depuis deux mois par une violente maladie d'yeux.

Dans la journée du vendredi devait avoir lieu l'entrée des pèlerins au Caire, mais comme on avait fermé les portes de la ville et qu'on y avait placé des gardiens, les pèlerins ne purent entrer que par Bab el Nasr, ce qui causa beaucoup de mécontentement parmi la foule qui était accourue pour voir le cortège. Cette année, les pèlerins n'avaient eu à subir aucun incident malheureux ; ils avaient pu accomplir tranquillement leur pèlerinage.

Dans la même journée, l'aga, accompagné du Katkhoda du Pacha, parcourut la ville en publiant l'ordre aux mamlouks et aux serviteurs des émirs de la Haute-Egypte d'avoir à se présenter dans un délai de trois jours devant le Pacha. Tout contrevenant devait être puni.

Dans la matinée du samedi, l'Emir el Hadj, Ghittas bey, fit son entrée au Caire escortant le tapis sacré.

Dans la même journée, Ismaïl bey dit aux cheikhs : « Ecrivez à la Sublime-Porte et dites lui de m'envoyer des soldats ». Le Cheikh el Aroussi lui répondit : « Cela n'est pas nécessaire, car les soldats turcs ne valent pas grand chose au milieu des Egyptiens et il est préférable de se concilier le cœur des soldats Egyptiens en leur faisant quelque bien ; il vaut mieux donner aux gens de notre pays ce que vous voulez donner aux étrangers».

Dans la même journée, Ismaïl bey fit imposer les villes et les villages. On taxa chaque village à 110 dinars, non compris les frais de route et autres accessoires. Ismaïl bey chargea son trésorier et d'autres personnes de la levée de cette contribution.

Dans la journée du 19 du mois, on se saisit des mamlouks et des serviteurs à qui on avait enlevé leurs armes et leurs chevaux, on les embarqua et on les dirigea sur Alexandrie ou sur Aboukir, où ils furent maintenus prisonniers. Aly bey, pressé par Ismaïl bey, finit par livrer les mamlouks qu'on lui réclamait. Ils subirent le même sort.

Dans la journée du 20 du mois, on se saisit du reste des mamlouks et on les embarqua dans un état bien triste de nudité et de dénûment. La ville continuait à avoir des gardiens aux portes. Ces gardiens firent beaucoup de mal au peuple, surtout aux paysans qui arrivaient en ville apportant leurs produits, tels que le beurre, le lait, etc. ; on ne laissait entrer ni gens ni marchandises sans percevoir des droits.

Dans la journée du dimanche, 28 du mois, l'Aga, le Wali et l'Oda bacha circulèrent en ville pour intimer l'ordre aux soldats de se munir d'un certificat des corps auxquels ils appartenaient, et cela dans un délai de trois jours. Tout soldat qui n'aurait pas cette pièce dans le délai fixé devait être puni.

Dans la même journée, Ismaïl bey alla à Boulaq pour visiter le fort que Hassan pacha avait fait construire et auquel il avait lui-même apporté des améliorations. Ce fort lui plut et il en fit construire deux autres suivant le même modèle et les approvisionna de munitions de guerre et de biscuits.

Dans la journée du lundi, les deux messagers qui étaient partis avec la lettre destinée aux émirs de la Haute-Egypte revinrent apportant deux lettres, une pour le Pacha, l'autre pour les Cheikhs. On tint un divan dans la matinée du lendemain mardi, pour donner lecture de ces lettres. Elles disaient en substance : « Vous nous accusez de violer le traité, c'est au contraire vous qui l'avez violé en permettant à Hassan pacha d'amener nos frères comme otages. Vous avez violé aussi le traité en agissant comme vous l'avez fait pour nos maisons et à l'égard de nos femmes. Votre conduite a indigné quelques-uns de nos compagnons, qui se sont mis en route vers le nord, nous les avons suivis dans l'intention de les retenir et comme ils ne nous ont pas écoutés, nous nous sommes joints à eux, etc., etc. »

Après cette lecture, on convint d'écrire une autre missive au nom du Pacha et des cheikhs, dans laquelle on mettrait de la douceur et on ferait des excuses. Cependant on continua les préparatifs de guerre.

Mois de Rabi el Awal.

Ce mois commença un mercredi.

Dans la journée du 2 du mois, l'Aga fit le tour de la ville, des marchés et des khans à la recherche des soldats ; il alla au Khan el Khalili et il disait à chacun des soldats qu'il trou-

vait : « Je passerai encore demain et si je trouve quelqu'un d'entre vous sans certificat, je lui couperai ou le nez ou les oreilles ».

Dans la même journée, Ahmed effendi el Saffaei, directeur de la Rouznamah, fut relevé de ses fonctions pour cause de maladie. Il fut remplacé par Ahmed effendi, surnommé Abou Kalba, qui en plus, fut chargé de la direction des magasins de céréales.

Dans la journée du 6 du mois, on chargea le cheikh Ahmed ibn Younès de porter une nouvelle missive aux émirs. Dans cette lettre on leur accordait les villages de Samhoud et de Bardiss en plus de ce qu'ils avaient, mais, par le fait, ces deux villages et d'autres encore étaient déjà entre leurs mains.

Dans la journée du mardi, Abdi pacha et Ismaïl bey s'étaient rendus dans la maison du cheikh El Bakri à l'occasion de la fête du Prophète. Abdi pacha se retourna du côté de la rue des chrétiens et demanda ce que c'était ce quartier. On lui répondit que c'étaient des maisons de chrétiens, il ordonna alors de les démolir et de défendre aux chrétiens de monter des ânes. Les chrétiens cherchèrent à faire révoquer cet ordre et ils y réussirent moyennant une somme de 35,000 tallaris, dont 17,000 à payer par les chrétiens syriens et le reste par les coptes.

Dans la journée du lundi 28 du mois, le cheikh Ahmed Younès fut de retour de sa mission. Il apportait la réponse des émirs, identique à la première. Ils demandaient à combattre leurs adversaires, ils disaient au Pacha, aux cheikhs et aux odjaks qu'ils ne devaient se mêler de rien car ils trouveraient toujours des émirs pour les servir. Le cheikh Ahmed Younès dit au Pacha : « Si vous leur donnez depuis Alexandrie jusqu'à Assouan vous ne les contenterez point, ils veulent

entrer au Caire». Le Pacha dit : «Je suis en possession d'une fatwa du cheikh El Islam de Constantinople justifiant la guerre contre eux, je voudrais également une fatwa des Ulémas du Caire rédigée dans le même sens, et j'irais ainsi au-devant d'eux pour les combattre et payer de ma personne et de mon argent». On lui promit la fatwa qu'il désirait.

Dans la journée du mercredi, le cheikh El Aroussi alla à la mosquée El Azhar et on rédigea la question suivante :

Qu'auriez-vous à dire sur le compte de certains émirs et kachefs qui ont vaincu l'Egypte, qui y ont semé le désordre et la débauche, qui ont empêché le recouvrement de l'impôt dû au Sultan, qui se sont emparés des revenus affectés aux pauvres et aux villes saintes, qui ont empêché le pèlerinage au tombeau du Prophète, qui ont supprimé les pensions des indigents, qui, malgré les injonctions du Sultan plusieurs fois répétées, ont persisté dans leur désobéissance ? Le Sultan a envoyé des troupes contre eux et les a forcés à évacuer le pays ; puis son représentant a conclu la paix avec eux, il leur a fait promettre de ne jamais en sortir, et cela pour empêcher l'effusion du sang, terminer le différend et apaiser la révolution. Il leur a demandé des otages comme garantie de leur soumission. Mais ils se sont soulevés de nouveau, ils se sont avancés dans le pays, ils ont cherché à le troubler, ils ont coupé les chemins et contrevenu au traité. Dans ces conditions, est-il permis au représentant du Sultan de les repousser et de leur faire la guerre, à la condition de ne pas substituer un mal semblable au mal fait au pays ?

Les Ulémas répondirent qu'il était permis de les combattre et de les repousser, que tout musulman devait y contribuer, et l'on remit cette fatwa au Pacha.

Mois de Rabi el Thani.

Dans la journée du vendredi 1er du mois, le Pacha écrivit un firman dans le sens de la Fatwa. L'aga des Moustahfezans

emporta ce firman et le fit publier dans la ville. Ordre fut donné aux odjaks de se réunir dans leurs casernes pour se préparer au combat.

Dans la journée du 3 du mois, Ismaïl bey avança aux sandjaks leurs frais pour l'expédition qui se préparait; c'est ainsi qu'il paya 18,000 talaris à Hassan bey el Djeddaoui. Hassan bey, néanmoins, se déclara mécontent et ne voulut pas accepter cette somme, qu'il renvoya en faisant des reproches à Mohammed katkhoda el Baroudi. Dans sa colère, il quitta la ville et alla à Adlia, mais dans la matinée du lendemain Ismaïl bey et Aly bey el Defterdar allèrent le rejoindre, augmentèrent la somme et arrivèrent à une réconciliation. Dans cette entrevue, Hassan bey fit à Ismaïl bey de vifs reproches sur sa manière d'agir à l'égard du peuple et à l'égard des soldats. Il lui dit : « Si les gens font des difficultés pour aller à la guerre, c'est que vous voulez les soumettre à une corvée; personne au monde ne fait la guerre sans recevoir de l'argent, payez donc les cavaliers combattants. Quant aux odjaks, vous ne devez exiger d'eux que la garde de la ville et de la citadelle ».

Dans la journée du jeudi, 8 du mois, des messagers du Pacha et d'Ismaïl bey se rendirent auprès des émirs de la Haute-Egypte; ils étaient porteurs de lettres dans lesquelles on leur enjoignait de retourner dans leurs résidences et de payer l'impôt des villes qu'ils avaient envahies, sinon on leur déclarerait la guerre. Puis on apprit que Ibrahim bey était parti de Tahtah le 1er du mois et qu'il était arrivé à Miniah auprès de son compagnon Mourad bey; on apprit aussi que Mourad bey avait distribué des villes et des villages situés au nord de Miniah à ses suivants et aux suivants des émirs qui l'accompagnaient. Quant aux préparatifs de l'expédition, tout se relâcha et les chevaux furent laissés dans les pâturages.

Dans la journée du vendredi, 16 du mois, Abdi pacha alla à Boulaq où il fut rejoint par Ismaïl bey et par le reste des émirs; il passa en revue les pièces d'artillerie et les navires de guerre. On fit avancer les trois navires jusqu'au Vieux-Caire et on essaya leurs canons, puis le Pacha monta à la citadelle.

Dans la journée du mardi, Ahmed effendi Abou Kalba fut destitué de ses fonctions à la Rouznamah; il fut remplacé par Othman effendi el Abassi, parce que celui-ci avait payé une somme d'argent pour obtenir sa nomination. Abou Kalba perdit ainsi la somme qu'il avait lui-même payée dans le même but.

Dans la journée du mercredi, 21 du mois, les envoyés du Pacha et de Ismaïl bey rentrèrent au Caire; ils apportèrent la nouvelle de la jonction de Ibrahim bey avec Mourad bey à Miniah. Ils ajoutèrent qu'une partie de leurs émirs et leurs sandjaks étaient arrivés jusqu'à Beni Souef et avaient même poussé plus avant vers le nord. Dans leurs réponse, les émirs disaient: «Nous avons pris la Haute-Egypte et nous vous avons laissé la Basse-Egypte; si vous nous déclarez la guerre, nous accepterons le défi, si vous nous laissez tranquilles, nous ne vous demanderons point d'entrer au Caire et nous pourrons faire la paix sur ces bases. Envoyez-nous quelques-uns des anciens et des cheikhs, et nous nous entendrons avec eux sur le moyen de mettre fin à la discussion.» On tint un divan pour cela et l'on convint de demander aux rebelles d'envoyer de leurs émirs les plus puissants pour conclure la paix et en échange on leur enverrait les cheikhs qu'ils demandaient.

Dans la journée du lundi, arriva un messager de Hassan pacha. Il était porteur de lettres pour le Pacha, pour Ismaïl bey, pour Aly bey, pour Hassan bey, pour Radouan bey, pour

Ismaïl son katkhoda et pour le cheikh El Bakri. Dans ces lettres, Hassan pacha annonçait l'arrivée des soldats albanais dans le port d'Alexandrie. Il ajoutait que le commandant de ces troupes était porteur de présents pour les émirs.

Dans la journée du jeudi, les émirs montèrent à la citadelle et s'entretinrent de la question des frais de la guerre ; Kassem bey dit : « Pour ma part, 50,000 talaris ne me suffisent pas. » Ismaïl bey reprit : « Il en faudra autant à vos camarades et à Hassan bey, à Radouan bey et à Aly bey, soit à chacun 100,000 talaris. Il faudra donc que nous demandions au sultan de vous envoyer son trésor pour que cela puisse vous suffire. » Aly bey lui dit alors : « Moi, j'ai payé la première expédition, j'ai suffi aux dépenses de quatre pachas et à celles des Émirs et des troupes dont vous faisiez partie, sans jamais confisquer un seul para à personne. » Ismaïl bey se fâcha et dit : « Rendez-nous donc le maître du pays et agissez comme vous avez agi auparavant. Je vous remettrai tout l'argent que j'ai pris au peuple, prenez-le et dépensez-le comme vous l'entendrez ». Il dit et se leva furieux pour quitter la séance, le Pacha le ramena puis il s'enferma avec lui, avec Aly bey, avec Hassan bey et avec Radouan bey pendant une heure, après quoi, il se séparèrent et chacun rentra chez soi.

Mois de Djamad el Awal.

Dans la journée du samedi, 1^er^ du mois, arriva de la Sublime-Porte un courrier tartare qui apportait des ordres impériaux. On tint un divan pour les lire. Dans la première lettre, la Porte réclamait du chanvre et d'autres fournitures ; dans la seconde, on parlait des Émirs de la Haute-Égypte et on s'informait s'ils avaient quitté les positions qui leur avaient été

désignées par Hassan pacha. La lettre ajoutait : « N'inquiétez pas ces émirs s'ils occupent toujours ces mêmes positions ; si au contraire ils les ont quittées, faites-leur la guerre, et si vous n'avez pas de troupes suffisantes, demandez-nous en. » La troisième lettre contenait le maintien de Abdi pacha pour l'année nouvelle. La quatrième lettre était une recommandation en faveur des pauvres et des indigents, et en faveur des lieux saints ; elle prescrivait de ne pas manquer à l'usage annuel d'envoyer des céréales ainsi que d'autres recommandations de cette nature vraiment oiseuses.

Dans la même journée, on reçut des nouvelles de la mort de Mohammed pacha Yaken, ancien gouverneur d'Égypte.

Dans la journée du lundi, 3 du mois, le messager qui avait été envoyé auprès des Émirs de la Haute-Égypte fut de retour et avec lui Saleh Aga el Wali. Il apportait des lettres par lesquelles les émirs demandaient qu'on leur laissât tous le pays au sud de Tahta ; ils réclamaient leurs femmes et tout ce qu'on leur avait enlevé dans les villages qui leur appartenaient. Ils réclamaient aussi leurs mamlouks et leurs serviteurs qui avaient été envoyés à Alexandrie. Ils disaient que si on faisait droit à ces réclamations, ils s'engageaient à ne commettre aucun abus à l'avenir.

Après la lecture publique de ces lettres au divan, Ismaïl bey dit au Pacha : « Cela n'est pas possible, ou bien faites ce qu'il vous plaira et moi je m'en lave les mains et je n'écrirai aucun firman, car je craindrai pour ma personne si je venais à leur donner plus que ne leur a concédé Hassan pacha ; il faut qu'ils payent les impôts ». Alors on écrivit aux Émirs en ce sens et la lettre fut confiée à Saleh Aga et à une autre personne envoyée par Ismaïl bey.

Dans la journée du samedi, 8 du mois, une querelle s'engagea entre les habitants de Boulaq et les soldats, à cause des abus et des débauches de ces derniers et de leurs vexations à l'égard des marchands auxquels ils enlevaient les marchandises sans rien payer. Un grand rassemblement composé d'habitants de Boulaq se forma dans l'intention d'aller se plaindre au Pacha du traitement qui leur était fait par les soldats. Les marins, apprenant la démarche projetée, arrivèrent en armes et combattirent les habitants, mais ceux-ci furent victorieux et ils repoussèrent les troupes. L'Agavint sur les lieux; et chercha à étouffer l'affaire; il adressa au peuple des paroles de douceur, il apaisa la révolte et il fit des reproches aux soldats sur leur conduite. Les soldats lui dirent: « Ce sont vos deux agents, tel et tel, qui nous ont excités à faire ce que nous avons fait. » L'Aga fit venir l'un de ces deux agents et séance tenante, il lui trancha la tête; le second parvint à s'enfuir.

Dans la journée du lundi, 17 du mois, Saleh Aga revint de sa mission auprès des émirs de la Haute-Égypte; il annonça que ces émirs consentaient à la paix à condition d'avoir tout le pays au sud d'Assiout, y compris cette ville; qu'ils payeraient l'impôt des villes et villages et ne commettraient plus aucun abus. Ils demandaient l'envoi de personnes influentes parmi les odjaks et les ulémas pour conclure la paix avec eux. Le Pacha tint un divan à cet effet et l'on tomba d'accord sur l'envoi du cheikh Mohammed el Emir, d'Ismail effendi el Khalouati et d'autres. Les personnes ainsi désignées partirent toutes le 19 du mois.

Dans la journée du 25 du mois, un grand vent du sud très chaud souffla sur la ville et dura pendant douze jours.

Mois de Djamad el Thani.

Dans la journée du 1er du mois, on reçut la nouvelle de l'arrivée à Béni-Souef des émirs de la Haute-Égypte.

Dans la journée du 3, on reçut la nouvelle de l'arrivée de Mourad bey lui-même à Béni-Souef, on pressa alors les préparatifs et on alla camper à Bassatine.

Dans la journée du jeudi, les émirs montèrent à la citadelle pour voir le Pacha ; ils s'entretinrent avec lui de la marche des émirs de la Haute-Egypte et ils l'invitèrent à se porter avec eux à leur rencontre. Le Pacha leur répondit qu'il le ferait lorsque les envoyés seraient de retour avec la réponse des émirs. « Eh ! bien, ajouta-t-il, nous leur enverrons une autre lettre et nous attendrons une réponse ». Les émirs se rangèrent à ce dernier avis et le Pacha écrivit aux rebelles : « Vous avez demandé plusieurs fois la paix, nous vous avons accordé ce que vous avez demandé ; maintenant nous apprenons que vous avancez et que vous êtes revenus à Beni-Souef. Cette conduite nous surprend et nous voulons savoir quelles sont vos intentions et comment il se fait que vous avanciez dans le pays contrairement au traité conclu entre nous. Autrement il convient que vous rentriez dans les limites que nous vous avons fixées et sur lesquelles nous étions tombés d'accord. »

Cette missive fut envoyée par un exprès de la part du Pacha.

Dans la journée du vendredi, on amena les bateaux de guerre de Boulaq près du campement des troupes. Ismaïl bey procéda à la construction de barricades à Tourah, à Maassara et à Djizah. Il réquisitionna à cet effet des ouvriers et des maçons ainsi que des hommes n'appartenant pas à cette corporation ;

il ordonna le creusement de fossés et construisit sur les deux rives du fleuve des ports et des murailles pour recevoir des pièces d'artillerie.

Dans la journée du lundi 9 du mois, les derniers émirs partirent pour la guerre.

Dans cette nuit, des troupes et des kachefs désertèrent leur camp et se rendirent dans la Haute-Egypte. Ismaïl bey envoya alors l'aga des Moustahfezans cerner leurs maisons, il en fit sortir les femmes et il pilla presque tous les effets qui appartenaient à ces femmes.

Dans la journée du mercredi, 11 du mois, l'aga circula en ville en faisant crier l'ordre aux soldats et à toutes les personnes appartenant à l'armée de se rendre à la citadelle où l'on donnerait à chacun d'eux 1,000 paras.

Dans la journée du jeudi, 12 du mois, le cheikh Mohammed el Emir et ses compagnons rentrèrent au Caire ; ils annoncèrent qu'ils avaient laissé Ibrahim bey et Mourad bey à Beni-Souef et que quatre autres émirs, Soleiman bey el Aga, Ibrahim bey el Waly, Ayoub bey el Saghir et Othman bey el Charkaoui, étaient à Zaouyet el Masloub. Voici en substance la réponse des émirs de la Haute-Egypte :

« Si l'on conclut une paix, il faut qu'elle soit complète. Nous viendrons séjourner au Caire avec vous au milieu de nos familles, nous serons tous frères, nous confondrons nos rancunes et notre sang et Dieu pardonnera tout le passé. Si vous n'acceptez pas ces conditions, préparez-vous au combat, car c'est notre dernière réponse. Salut ! »

Les émirs de la Haute-Egypte écrivirent aux cheiks des lettres dans le même sens pour leur demander leur intervention pour la paix. Autrement ils devaient venir au-devant d'eux à

cheval pour les combattre, selon l'habitude des anciens Egyptiens.

En ce temps-là, il y eut un arrêt complet dans les affaires et une misère très grande dans la vie, les chemins étaient coupés et la sécurité n'existait point ; les bédouins occupaient les chemins, les routes étaient impraticables et les voyages extrêmement difficiles soit par terre soit par eau. Vu cette situation, le cheikh El Aroussi trouva bon de réunir les cheikhs et d'aller avec eux chez le Pacha pour l'entretenir de cet état de choses. Ismaïl bey eut vent de la démarche projetée, alors il imagina l'arrivée d'un officier de la Sublime-Porte porteur d'un firman et il fit convoquer le divan pour y donner lecture de ce faux document. On tint en effet un divan le vendredi et l'on donna lecture du prétendu firman, qui portait que l'on devait faire la guerre aux émirs de la Haute-Egypte et les repousser.

Après la lecture, le cheikh El Aroussi dit: « Expliquez-nous ce que l'on vient de dire, car nous ne savons pas la langue turque ». On lui fit une traduction de ce qu'on avait lu ; alors il reprit : « Et qui donc vous empêche de sortir pour faire la guerre ; ne savez-vous donc pas que le peuple n'en peut plus, que l'on ne peut même plus arriver jusqu'au Nil, que l'outre d'eau coûte 15 paras ? Pendant ce temps-là, Ismaïl bey élève des barricades et construit des murailles, ce système de guerre n'a jamais été celui des anciens Egyptiens. On doit aller à la rencontre de l'ennemi et livrer une bataille définitive dans laquelle on sera, une fois pour toutes, ou vainqueur ou vaincu. Le système que l'on a adopté pour faire traîner les choses en longueur est la ruine complète du pays ». Le Pacha dit alors : « N'ai-je pas dit tout cela, allons, préparez-vous à sortir tous pour lundi ; je serai à votre tête. »

Dans la nuit du lundi, deux individus d'origine tartare entrèrent dans la ville par Bab el Nasre ; ils se firent passer pour des officiers envoyés par la Sublime-Porte par la voie de Syrie. Ils dirent qu'ils étaient porteurs de firmans annonçant l'arrivée de soldats turcs commandés par un grand pacha, mais tout cela était faux et de pure fantaisie.

Dans cette même journée, on appela tout le monde à la défense des barricades. Tout homme devait recevoir du corps des Moustafezans une somme de 15 tallaris pour sa solde. Alors de nombreuses personnes montèrent à la citadelle, reçurent cette somme et se portèrent aux barricades à Djizah.

Dans la journée du lundi, le Pacha descendit de la citadelle et alla camper au château de El Açar ; il ne prit avec lui ni provisions de bouche, ni munitions de guerre. Ce fut Ismaïl bey qui s'engagea à lui fournir le tout, aussi avant de quitter la citadelle avait-il mis sous scellés toutes ses provisions.

Dans la journée du mercredi, 25 du mois, on reçut des lettres du Hedjaz annonçant la mort du Chérif Serour, chérif de la Mecque, et l'avènement de son frère El Chérif Ghaleb.

Dans la nuit du dimanche, 29 du mois, Ibrahim bey Kechta, gendre d'Ismaïl bey, mourut de la peste.

Dans la même journée, Ismaïl bey destitua Moallem Youssouf Kassab de ses fonctions de chef des douanes de Boulaq et l'exila en Europe ; on dit même qu'il le fit noyer dans le Nil. Il nomma à sa place Mikhaïl Kahil moyennant le payement annuel d'une somme de 20,000 talaris.

Mois de Radjab.

Ce mois commença un mardi.

Pendant tous les jours du mois, un héraut criait dans toute la ville l'ordre de se rendre à la guerre et menaçait les contrevenants. On demeura barricadé sur les deux rives du fleuve ; quelques-uns des émirs étaient campés à Tourah, d'autres au Vieux-Caire et d'autres à Djizah. Cette situation causa la ruine de tout le monde et amena un arrêt complet dans les transactions. Il n'y avait plus aucun arrivage ni de la Haute ni de la Basse-Egypte.

De plus, Ismaïl bey envoya réclamer du secours auprès des bédouins du Behera et auprès des Hanadis ; ils vinrent avec leurs familles et leurs troupeaux et ils se répandirent dans tout le pays situé à l'ouest de Rosette, mettant tout ce pays au pillage, dévastant les récoltes et exerçant la piraterie sur le fleuve ; ils commettaient de nombreux assassinats, et rien que dans une seule journée, un dimanche, ils mirent à mort trois cents personnes d'un seul village appelé *Nedjila*. La partie du pays située à l'est était exploitée de même par les bédouins de la Charkiah et de Djezirah. De son côté, Raslan et Bacha el Nadjar dévastaient la Menoufiah. Tous les chemins étaient ainsi coupés et personne ne pouvait s'y risquer ; on craignait même d'aller du Caire à Boulaq ou même à Bab el Nasre.

Dans la journée du samedi 5 du mois, la foire de Embabah fut mise au pillage.

Dans la même journée, Hamza Kachef, surnommé Douedar, mit à mort un grec chrétien qu'il accusait d'avoir des relations coupables avec sa femme. Il se saisit de lui, lui fit subir toutes

sortes de tortures pendant plusieurs jours, il lui creva les yeux, lui arracha les dents, lui coupa le nez, les oreilles et les extrémités jusqu'à ce que la mort s'ensuivit. Il avait, au préalable, demandé à Hassan bey el Djeddaoui la permission d'agir ainsi et il l'avait obtenu. Hassan bey, de son côté, envoya piller le magasin de ce chrétien qui était joaillier ; il s'empara de tout ce qu'il contenait en fait d'objets précieux et même des dépôts qui y avaient été faits par des tiers. Le mari trompé répudia sa femme après avoir tenté de l'assassiner aussi, mais elle avait réussi à prendre la fuite et à se réfugier auprès de la Dame Nefissah, femme de Mourad bey.

Dans la même journée, un habitant du Caire, nommé Ibn el Basti, marchand de porcelaines, se prit de querelle avec un marchand de natron. Celui-ci porta plainte à Mohammed Kachef, serviteur de Mohammed Kathkoda el Madjnoun, qui envoya mander auprès de lui le marchand de porcelaines, mais ce dernier refusa de quitter sa maison, les émissaires du Kachef voulurent se saisir de lui, il leur opposa une vive résistance et il parvint à les frapper et à les chasser ; il fit de même avec de nouveaux émissaires. Le Kachef et le marchand de natron allèrent alors chez le Wali ; ils le gagnèrent à leur cause et l'emmenèrent chez Ismaïl bey. Ils emmenèrent aussi d'autres personnes qui témoignèrent que ce jeune homme, le marchand de porcelaines, avait une très mauvaise conduite, qu'il pillait sur les chemins et qu'il faisait beaucoup de mal à ses voisins ; le Wali demanda à Ismaïl bey la permission de le mettre à mort ; il se rendit ensuite auprès du jeune homme accompagné d'une force imposante, il l'arrêta et le massacra devant sa fenêtre, sous les yeux mêmes de sa mère.

Dans la matinée du lendemain, les gens du quartier habité par le marchand de porcelaines se réunirent à Bab el Chariah et

se mirent en marche avec des drapeaux et suivis de femmes qui criaient et se lamentaient; ils arrivèrent ainsi jusqu'à la mosquée d'El Azhar et ils décidèrent d'aller jusqu'aux troupes dans leurs campements. Cet incident chagrina beaucoup Ismaïl bey et lui fit regretter sa conduite ; il prit les manifestants par la douceur et leur promit de leur donner satisfaction en punissant celui qui était la cause du meurtre et il fit mander auprès de lui le marchand de natron. Le rassemblement se dispersa alors et l'affaire fut ainsi oubliée comme tant d'autres.

Dans la journée du dimanche, Ismaïl bey fit rendre par le Pacha un firman imposant tous les villages au profit de Selim bey, afin de subvenir aux frais du pèlerinage. Chaque village était taxé à 100 talaris et un chameau.

Dans la journée du mardi, les émirs, les odjaks et les cheikhs se réunirent à Kasr el Aïni ; là, Ismaïl bey leur donna connaissance de ce firman et leur montra la nécessité de l'impôt. Les anciens qui se trouvaient au Conseil s'y opposèrent et essayèrent d'empêcher la mise à exécution du firman.

Dans la matinée du samedi, 12 du mois, correspondant au 12 Ramadan et au 8 avril, il tomba de la pluie.

Dans la journée du dimanche, 13 du mois, près de mille soldats albanais arrivèrent à Boulaq commandés par un nommé Ismaïl pacha. Ismaïl bey, Hassan bey, Aly bey et Radouan bey allèrent à la rencontre de ce commandant et lui offrirent un festin.

Dans la journée du vendredi, 18 du mois, il tomba de la pluie depuis le lever du soleil jusque dans la nuit. Avant le coucher du soleil, des nuages épais couvrirent le ciel ; il y eut du

tonnerre et des éclairs ; puis un grand orage éclata venant du nord-est ; les éclairs et la pluie continuèrent presque toute la nuit ; cela avait lieu le 17 Barmouda, correspondant au 25 avril. Le soleil se trouvait dans le cinquième degré du signe du Taureau. Mais Dieu est admirable dans ce qu'il fait.

Dans la journée du dimanche, 20 du mois, jour de la fête des chrétiens, le nouvel impôt au profit de Selim bey fut définitivement établi. Cet émir partit lui-même pour le recouvrer, l'opposition qui y avait été faite ne servit à rien, elle donna même lieu à des demandes de poursuites contre les opposants, s'ils ne s'y soumettaient point.

Dans la journée du lundi, arriva à Boulaq un officier noir, porteur d'un firman pour Abdi pacha et d'un manteau pour le chérif de la Mecque. Abdi pacha monta pour cette occasion à la citadelle et y tint un Divan dans la journée du mardi. Tous les Émirs, les cheikhs et le Cadi s'y réunirent pour assister à la lecture du firman. Cet officier était aussi porteur d'une somme de 1,000 piastres turques envoyée par Sa Majesté le Sultan pour être répartie entre les étudiants de la mosquée d'El Azhar afin qu'ils lussent *El Bokhari* et qu'ils demandassent à Dieu de donner la victoire au Sultan.

Dans la journée du mercredi, Selim bey partit pour la province de Gallioubiah.

Dans la même journée, Ismaïl pacha, commandant des troupes albanaises, tua son lieutenant par lequel il craignait d'être supplanté. Il le soupçonnait de vouloir emmener les troupes au camps des émirs de la Haute-Égypte dans l'espoir d'en recevoir des cadeaux importants. Cet officier avait demandé au Pacha de lui payer une solde pour les troupes et alla jusqu'à lui dire : « Si vous ne payez pas ces soldats, ils déserteront. »

Puis il vint chez le Pacha et eut un entretien avec lui à ce sujet; il lui fit bon accueil ; il s'enferma seul avec lui et lui coupa la tête qu'il jeta par une fenêtre à ses gens.

Dans la journée du vendredi, on dressa une liste des noms des étudiants de El Azhar et l'on prévint le Pacha que la somme de 1,000 piastres n'était pas même suffisante pour une partie de ces étudiants, il y ajouta alors 3,000 piastres qu'il paya de sa bourse ; on fit ensuite la répartition de toute la somme ; les étudiants furent classés en trois catégories : l'une eut 20 piastres ; la seconde 10 et la troisième 4 ; puis on fit venir le livre de Bokhari et on en commença la lecture ; seulement cette lecture coïncida avec la recrudescence de la peste et l'apparition d'une foule de malheurs.

Dans la journée du lundi 28 du mois, est décédé notre ami, Hassan effendi, fonctionnaire dans la province de Gharbiah. Ce fut son gendre, Moustapha effendi Missou, qui le remplaça.

Dans la même journée est décédé aussi Khalil effendi el Bogdadi el Chatrandji.

Mois de Chaban.

Ce mois commença un mercredi.

Dans cette journée, quelques-uns des Émirs allèrent camper sur la rive occidentale du Nil ; ils revinrent le lendemain, puis repartirent de nouveau. Toutes ces manœuvres étaient imaginées par Ismaïl bey pour faire croire à une action quelconque, pendant qu'au fond, il ne voulait point se mettre en marche. Cette situation causa un grand trouble chez les personnes préposées à la défense des barricades ; elles se dispersèrent en grande partie et rentrèrent en ville.

Dans la journée du 5, arriva au Caire un Indien que l'on disait être le ministre du Sultan des Indes, Haïdar bey. Il était allé à Constantinople avec des présents pour le sultan Abd-el-Hamid. Un de ces présents consistait en une tribune et un *Kebla* artistiquement travaillés et faits de bois odoriférants. Cette tribune était composée de toutes petites pièces de bois qui étaient réunies au moyen d'attaches en or et en argent. Il y avait aussi parmi les présents un lit pouvant contenir six personnes, un perroquet et deux oiseaux rares parlant la langue indienne. Ce ministre demanda au Sultan, au nom de son maître, un secours pour faire la guerre à ses ennemis, les Anglais qui avoisinaient son pays. Le sultan lui donna des firmans par lesquels il autorisait chacun de ses sujets à le suivre. Il se rendit à Alexandrie, puis vint au Caire et demeura à Boulaq.

Ce ministre était un homme fort sérieux ; il se mettait dans un siège en argent et des porteurs l'enlevaient sur leurs épaules. Les soldats qu'il avait réunis étaient morts et il voulait en engager d'autres, seulement toute personne qui s'engageait à son service était marquée au front et cette marque ne s'effaçait jamais. Ce fut ce qui retint beaucoup de personnes qui auraient désiré le suivre. Les habillements des troupes qu'il engageait ressemblaient à ceux des Européens ; ils consistaient en cotonnades des Indes qui leur serraient le corps, sur la tête, ils portaient des morceaux d'étoffes sortant des manufactures d'Europe.

Dans la journée du 7 du mois, les émirs et les odjaks revinrent chacun à sa demeure, ils publièrent que les Émirs de la Haute-Égypte avaient été défaits et s'étaient retirés vers le sud.

Dans la journée du 10 du mois, ils sortirent de nouveau et on annonça que les ennemis étaient arrivés à El Chimi.

Dans la nuit du vendredi, 17 du mois, les émirs sortirent après le coucher du soleil et la nouvelle se répandit que des émirs de la Haute-Égypte étaient arrivés et avaient attaqué les barricades.

Dans la matinée du vendredi, il y eut une grande panique en ville ; on donna l'ordre de sortir pour le combat, mais personne ne sortit et il y eut plusieurs désertions.

Dans la nuit, on mit à mort six personnes appartenant au service de la police, et cela parce qu'elles n'avaient point partagé avec leur chef le bénéfice d'une somme d'argent qu'elles avaient reçue.

Dans la journée du 17 du mois est décédé Mohammed Aga Moustahfezan, connu sous le nom de Mouttaïam.

Dans la journée du mercredi, 29 du mois, il y eut une éclipse de soleil avant midi. Le disque du soleil fut obscurci aux trois quarts.

Mois de Ramadan.

Ce mois commença un vendredi.
Ce mois correspondait au mois copte de Baouna.

Dans la journée du 3 du mois, on nomma aga des Moustahfezans, Ismaïl bey Khazendar d'Ismaïl bey, et l'on nomma Wali, le khazendar de Hassan bey el Djeddaoui, en remplacement d'Ismaïl Aga el Djazaïerli, qui fut destitué.

Dans la journée du 12 du mois, Ibrahim Kachef revint de Constantinople, où il avait été envoyé avec des présents par

Ismaïl bey. Il rapportait de cette mission des lettres affectueuses. A son arrivée à Constantinople, il avait appris que Hassan pacha venait de s'embarquer, depuis quatre heures seulement, pour la Russie ; il alla le rejoindre et revint avec lui à Constantinople pour lui remettre les présents. Cependant, avant l'arrivée d'Ibrahim Kachef dans cette dernière ville, le bruit y avait couru de l'entrée au Caire d'Ibrahim bey et de Mourad bey et cette nouvelle avait excité quelque émotion. Mais Ibrahim Kachef la démentit et l'émotion fut apaisée.

Dans la journée du 24 du mois, les bédouins mirent au pillage la caravane des négociants et des pèlerins qui venaient de Suez. Cette caravane apportait beaucoup de richesses. Les négociants seuls perdirent le chargement de six mille chameaux, consistant en étoffes, cafés, marchandises et denrées diverses. On ne leur laissa absolument rien, on les dépouilla même de leurs habits; on fit les femmes prisonnières et on les revendit aux pèlerins eux-mêmes. Cet incident causa le malheur et la ruine de beaucoup de personnes qui avaient toute leur fortune dans cette caravane.

Dans la journée du 25 du mois, une querelle s'engagea entre les pèlerins moghrabins stationnés à Boulaq et les soldats de la marine. Cette querelle fut amenée par des reproches que les Moghrabins firent aux soldats, parce qu'ils passaient leur temps, au vu de tout le monde, dans la société de femmes avec lesquelles ils s'enivraient et commettaient des actes immoraux ; les Moghrabins les invitèrent à cesser ces divertissements, ou bien à s'en aller plus loin commettre leurs débauches. Les soldats répondirent par des coups de feu ; les Moghrabins se jetèrent sur eux, les soldats se réfugièrent dans les navires, où les Moghrabins les poursuivirent aussi, et là, dans les barques, ils en firent un grand carnage, ils tuaient les soldats et les jetaient

même tout vivants dans le fleuve, ils coupèrent les cordes des barques et brisèrent les mâts. Cette querelle mit la panique dans tout Boulaq ; les gens fermèrent leurs boutiques ; il y eut vingt morts du côté des soldats et beaucoup moins du côté des Moghrabins. Ismaïl bey, en apprenant ce qui était arrivé, se montra fort en colère ; il intima l'ordre aux Moghrabins de quitter leurs positions ; ils lui obéirent et ils allèrent loger en ville dans les khans.

Le lendemain l'aga et le wali parcoururent la ville et firent publier l'ordre aux Moghrabins de quitter la ville et d'aller tous à Adliah ; toute personne qui leur donnerait asile devait être sévèrement punie. Les Moghrabins refusèrent de sortir et dirent qu'ils n'iraient pas à Adliah où ils mourraient tous de soif. Une députation alla chez Ismaïl, le katkhoda de Hassan pacha, pour demander son intervention. Celui-ci envoya prier Ismaïl bey qui se trouvait à Roda de revenir sur l'ordre qu'il avait donné ; mais Ismaïl bey s'y refusa et jura de mettre à mort tout Moghrabin qui n'aurait pas quitté la ville dans trois jours.

Alors les Moghrabins se réunirent et achetèrent des armes. Ils choisirent une députation qui alla exposer leur situation à cheikh El Aroussi et à cheikh Mohammed ibn El Djohari. Ismaïl bey fléchit devant l'intervention de ces deux cheikhs et céda aux Moghrabins, puis il fit publier sa décision en ville.

Dans la dernière journée du mois, on reçut de Damiette la nouvelle que les Chrétiens s'étaient emparés de douze barques dans le port de Damiette.

Mois de Chaval.

Ce mois commença un samedi.

Dans la journée du 4 du mois, Selim bey rentra de sa tournée.

Dans la journée du 5 du mois, l'aga envoya certains de ses émissaires pour mander auprès de lui deux soldats de la marine demeurant dans la rue Bein el Sourein, parce qu'il avait reçu une plainte contre ces deux hommes. L'un de ceux-ci frappa un des émissaires de l'aga et le tua. On s'empara immédiatement de lui et on lui trancha la tête, que l'on jeta à côté de sa victime.

Dans la même journée arriva au Caire une députation des bédouins qui avaient pillé la caravane. Les délégués eurent une entrevue avec Ismaïl bey et avec le Pacha, qui transigèrent avec eux en leur payant une somme d'argent proportionnelle aux richesses qu'ils avaient prises. Ils traitèrent aussi pour le transport des munitions de l'Emir el Hadj et ils s'en chargèrent. Ils reçurent également des présents.

Après le pillage de la caravane, les victimes, grands personnages et négociants se rendirent auprès de Ismaïl bey et lui portèrent plainte. Celui-ci leur fit des reproches et se montra satisfait de ce qui leur était arrivé. Il leur dit : « Vous êtes des grands personnages qui contrariez mes projets, car pendant que je recrute ces bédouins pour le transport de mes munitions, vous les détournez de servir le gouvernement en leur faisant des conditions plus avantageuses, afin de leur faire servir vos projets et votre commerce ; vous ne demandez l'autorisation à personne. Donc ce qui vous est arrivé est votre juste punition. »

Ils se rendirent également chez le Pacha et lui renouvelèrent leur plainte. Mais il les reçut de même, il leur dit aussi : « J'ai appris que vous employez des manœuvres pour frauder la douane, ce qui vous est arrivé est donc une punition de Dieu ». Alors l'un d'eux, El Sayed el Bakri, lui dit : « Monseigneur, il est de tradition que les commerçants emploient ces manœuvres, c'est aux gouvernants à faire tout leur possible pour les déjouer ». Cette réponse indisposa beaucoup le Pacha, qui, se

retournant vers l'assistance, lui dit : « Voyez donc comme cet homme me répond et raisonne avec moi. Je n'ai jamais vu de gens aussi violents que ceux de ce pays ! » Pendant qu'il parlait, sa main tremblait de colère et l'on sortit de chez lui complètement désespéré. On tâcha cependant de lui dire toutes sortes de paroles pour l'apaiser, mais lui, toujours en colère, disait et répétait : « Comment un particulier, un homme de la rue, ose-t-il me répondre ? Ah ! si je ne craignais point Dieu, j'aurais fait ceci, j'aurais fait cela. . . »

On se prend à penser ce qu'il aurait fait si cet homme lui eût dit : « Ce droit que vous prétendez vous appartenir est un droit arbitraire, » ou des paroles de ce genre. Il l'eût certainement tué sur le champ. C'est ainsi que la plainte n'eut point de suite.

Dans la journée du samedi 8 du mois, on fit la procession du Tapis-Saint, qui descendit comme d'habitude de la Citadelle et alla à la mosquée El Husseini.

Dans la nuit du mardi 11 du mois, à 3 heures de la nuit, une panique éclata dans la ville ; tous les émirs allèrent prendre position aux barricades. On annonçait que les émirs de la Haute-Egypte avaient gagné la rive orientale du fleuve. Le waly et l'aga parcouraient la ville, forçaient les portes des rues pour réquisitionner des hommes pour la guerre. On crut à une attaque des émirs de la Haute-Egypte, et même le bruit courut qu'ils étaient entrés en ville. Cependant, vers la fin de la journée le calme se rétablit et l'on sut exactement que certains des émirs de la Haute-Egypte avaient en effet franchi le Nil et qu'ils avaient voulu, dans un moment de surprise, prendre d'assaut les barricades. Mais on avait déjoué leurs projets. C'est cette nouvelle, publiée en ville, qui causa tant d'émoi. De leur côté, les émirs se replièrent sur Baïada, où ils

élevèrent aussi des barricades; ensuite ils remontèrent plus au Sud, laissant les Egyptiens à Tourah. Ismaïl bey revint au Caire deux jours après pour hâter les préparatifs du pèlerinage.

Dans la journée du samedi, 12 du mois, Selim bey, Emir el Hadj, sortit du Caire avec le Tapis-Saint, mais le cortège était peu imposant à cause de l'absence des émirs qui étaient tous aux barricades.

Mois de Zilkadé.

Dans la journée du lundi, 1er du mois, on décida l'exil de Soleiman bey el Chabouri à Mansourah et l'on se partagea ses villages.

Dans cette journée, les émirs revinrent des barricades et se fixèrent au Vieux Caire, il ne resta aux barricades que ceux qu'on avait préposé à leur garde.

Dans la journée du mardi, les Syriens et les Moghrabins de la mosquée d'El Azhar firent des réclamations concernant les rations de païn; ces réclamations amenèrent une discussion et occasionnèrent un tumulte pendant lequel ils fermèrent la porte de la mosquée, au moment où le cheikh El Aroussi allait en sortir, et le retinrent ainsi prisonnier.

Le cheikh s'en alla dans la salle des Moghrabins et y resta jusqu'au coucher du soleil; puis, grâce à une ruse, il put s'esquiver et regagner sa maison. Les étudiants ne voulaient point ouvrir la mosquée, et le lendemain matin ils se répandirent dans les marchés et ordonnèrent aux marchands de fermer leurs boutiques.

Le cheikh El Aroussi alla trouver Ismaïl bey et causa avec lui de cette affaire. Cet émir lui répondit : « C'est vous qui les excitez à faire ce qu'ils font pour travailler contre nous, il y a même des cheikhs qui vont rejoindre nos ennemis ». Le cheikh voulut se justifier de cette accusation, mais Ismaïl bey ne voulut rien entendre. Le cheikh El Aroussi, accompagné de quelques autres cheikhs, alla alors trouver le Pacha pour l'entretenir de cette affaire, mais celui-ci reçut les cheikhs comme Ismaïl bey les avait reçus et leur fit la même réponse, en ajoutant : « Désignez-moi les étudiants qui excitent au désordre dans la mosquée, je les punirai et je les enverrai en exil ».

Les cheikhs se défendirent en protestant de leur innocence et allèrent trouver Aly bey el Defterdar, le directeur de la mosquée. Celui-ci arrangea l'affaire et réconcilia tout le monde. On donna, depuis, des rations de pain aux étudiants, et pendant un certain temps le cheikh El Aroussi n'alla pas à El Azhar. Il donnait sa leçon à la mosquée de Salhieh.

Dans la journée du dimanche, 14 du mois, correspondant au 13 du mois de Missrah copte, le Nil atteignit sa crue ordinaire et on coupa la digue du Khalidj en présence du Pacha.

Dans la journée du 20 du mois, une rupture se produisit dans le canal Moueïs. Ismaïl bey fit mander auprès de lui Omar Kachef el Charaoui, kachef de la Charkiah, qui s'était chargé de la surveillance de ce canal ; il lui fit des remontrances sur sa négligence et l'obligea à réparer les dégâts : mais Omar Kachef déclara qu'il ne pouvait rien faire ; il ajouta que depuis sa destitution, surtout, il n'avait plus aucune autorité sur les hommes qu'il devait faire travailler à cette œuvre. Ismaïl bey trouva la raison mauvaise et ordonna qu'il fût mis à mort. Omar Kachef demanda protection à Radouan, le katkhoda des Moustahfezan, qui intercéda pour lui auprès d'Ismaïl bey.

Celui-ci pardonna, moyennant une somme d'argent qu'il fallut lui payer.

Dans la journée du 21 du mois, on fit venir de Mansourah Soliman bey el Chabouri.

Mois de Zilhodjeh.

Le 1er du mois, deux navires turcs arrivèrent dans les eaux du Nil, l'un contenait vingt et un canons, l'autre en avait moins. Ces deux navires avaient été achetés par Ismaïl bey.

Dans la même journée, les blés doublèrent de prix, car les arrivages étaient interrompus.

Dans la journée du 14 du mois, le Pacha tint un divan à Kasr el Aïni. On délibéra sur la nécessité de préparer une expédition, car les émirs de la Haute-Egypte faisaient des progrès vers le Nord.

Dans la journée du mercredi, 16 du mois, le Pacha tint encore un divan à Kasr el Aïni et y réunit tous les émirs, tous les odjaks et tous les cheikhs. Voici l'objet de cette réunion :

Quand le gouvernement russe avait appris l'intervention de la Sublime-Porte dans les affaires de l'Egypte, il avait envoyé des lettres, par l'entremise de son consul à Alexandrie, pour exciter les Egyptiens à repousser cette intervention et les engager à fortifier le port d'Alexandrie, afin de ne pas permettre à Hassan pacha l'entrée de cette ville.

Le consul était venu en personne au Caire et il avait montré les lettres de son gouvernement aux émirs, mais ceux-ci n'en avaient tenu aucun compte ; ils se montrèrent très indifférents vis-à-vis du consul et le laissèrent même partir sans lui répondre.

Quand Hassan pacha débarqua et vint au Caire, les émirs comprirent qu'ils avaient fait une faute ; ils cherchèrent alors le consul, mais il ne le trouvèrent pas. Il advint ensuite ce que l'on sait et les émirs partirent pour la Haute-Égypte. De là, ils voulurent entretenir une correspondance avec le consul de Russie ; leur lettre lui parvint en effet et il y répondit. Il alla même les trouver monté à dromadaire et il eut une entrevue avec eux. Dans cette entrevue, il leur promit des secours en hommes et en argent.

Après le départ du consul fut livrée la bataille de Manchiah, dans laquelle les émirs furent défaits. Ce ne fut qu'après cette bataille, et en cette année seulement, que les secours en troupes arrivèrent dans le port de Damiette, au mois de Ramadan. Ces troupes capturèrent, comme on l'a vu, des navires dans le port de Damiette, et le commandant apprit la défaite des émirs. Or, ce commandant fit à son gouvernement un rapport sur la situation. Il l'avertit que bien des changements s'étaient produits en Egypte, et que ceux qui gouvernaient au Caire étaient de la même race que les émirs que l'on voulait secourir.

Les autorités russes décidèrent alors de s'allier contre la Turquie avec les émirs du Caire. Un envoyé spécial fut chargé de porter aux émirs les lettres du gouvernement russe. Arrivé à Damiette, cet envoyé demanda la permission d'aller en personne au Caire. Il y vint, en effet, mais le Pacha était au courant de tous ces agissements. Ismaïl bey reçut secrètement l'envoyé, croyant que personne ne s'apercevrait de rien et que les choses se passeraient en secret et il lui prépara une maison à Boulak.

Dans la nuit, Ismaïl bey, Aly bey, Hassan bey et Radouan bey allèrent le voir et prirent connaissance des lettres dont il était porteur. Mais comme ils se trouvaient de connivence avec le Pacha, des émissaires de celui-ci vinrent le prévenir que leur maître désirait voir cet envoyé. Ils l'amenèrent alors

à Kasr el Aïni, où le divan était convoqué pour le lendemain matin. Le divan réuni, on donna lecture de ces lettres, qui furent traduites au fur et à mesure par un interprète ; ces lettres disaient en substance :

Nous avons appris la conduite du sultan Ottoman qui vous a trahis; nous avons appris les divisions qui existent entre vous. L'intention du sultan est de vous voir vous égorger les uns les autres, pour vous détruire et vous enlever votre pays, afin qu'une fois maître absolu de ce pays, il puisse y donner un libre cours à son arbitraire, à ses iniquités, et le ruiner entièrement, car il ne met jamais le pied quelque part sans amener avec lui le malheur et la ruine. Veillez donc sur vous-mêmes et chassez les Ottomans qui viendront mettre le pied chez vous; mettez-vous sous notre protection, choisissez-vous des chefs parmi vous, fortifiez vos ports, empêchez qui que ce soit d'y pénétrer, à moins que ce ne soit pour y faire le commerce ; n'ayez crainte de personne, car nous sommes en mesure de vous protéger contre tous. Nommez des gouverneurs de votre part en Syrie, ainsi que cela était auparavant et laissez-nous les ports. Nous vous envoyons tant de navires, portant tant de marins et de combattants, nous disposons de tout l'argent et de tous les hommes que vous nous demanderez et même au-delà de ce que vous pouvez supposer.

Quand cette lecture fut achevée, on convint d'envoyer ces lettres à la Sublime-Porte, ce qui fut fait sur-le-champ et on les accompagna d'un rapport du Pacha. L'envoyé russe fut conduit avec beaucoup d'égards à la citadelle.

Dans la journée du lundi, on envoya à destination de la Haute-Egypte cinq navires de guerre turcs, avec des troupes turques et Othman bey Tobbal. Deux navires restèrent à Boulak.

NÉCROLOGIE.

Est décédé le grand savant, cheikh Hassan Ibn Ghaleb el Djeddaoui el Malki el Azhari. Il naquit en 1128 à Djedda, village des environs de Rosette; là, il grandit, puis il vint au Caire et entra à El Azhar; il se perfectionna aux leçons de son compatriote cheikh Chams-el-Dine Mohammed el Djeddaoui, à celles de Sayed Ibn Mohammed el Salamoni. Il assista aux cours de cheikh Aly Khadre el Amrouci, du Sayed Mohammed el Beleidi, du cheikh Aly el Saïdi et devint lui-même un maître distingué.

Il professa et donna des consultations. C'était un homme beau de visage, bon de cœur, d'une conduite irréprochable et fort éloquent. Son enseignement était très profitable et il avait un jugement très lucide. Ses cours étaient très suivis et il y avait toujours foule autour de lui. Il laissa des commentaires, des annotations et des études en grand nombre. Il était prédicateur à la mosquée de Mirza Chorbadji à Boulaq et avait une chaire à Senaniah.

Chaque année il allait visiter son village, là on venait le choisir comme arbitre pour tous les différends et on le consultait sur toutes sortes d'affaires; on ajournait tout jusqu'à l'époque de sa venue. Ce qu'il décidait ou conseillait était accepté par tout le monde sans aucune contestation.

Il revenait au Caire chargé de présents, qui consistaient en provisions de bouche, beurre, riz, etc., qui suffisaient pour l'entretien de sa maison pendant toute l'année.

Il mourut après quelques jours de maladie; les prières furent dites sur son corps dans la mosquée El Azhar, et il fut inhumé près de son maître, le cheikh Mohammed el Djeddaoui, dans un tombeau qu'il s'était fait construire. Que Dieu ait son âme en sa miséricorde !

Est décédé le grand grammairien, cheik Hassan el Kafraoui el Chafféi el Azhari. Il naquit à Kafr el Cheikh Hedjazi, village situé à proximité de El Mehallah el Kobra. Là, il lut le Coran et apprit les textes ; il vint ensuite au Caire et assista aux leçons des maîtres, tels que le cheikh Ahmed el Sedjaï, cheikh Omar el Tahlaoui, cheikh Mohammed el Hefni et cheikh Aly el Saïdi. Il excella dans la législation et dans la philosophie. Il professa, donna des consultations et acquit une grande renommée. Il s'attacha au cheikh El Hefni ; il s'occupa d'affaires litigieuses et fut souvent choisi par les parties pour être leur arbitre. Le monde affluait chez lui pour lui offrir des présents. Il devint riche, soigna sa mise et eut des mulets pour montures. Il eut des gens de service, acheta une maison, celle du cheikh Omar el Tahlaoui, dans la rue Chanaouani. La fortune le rendit généreux. Il tenait table ouverte chez lui. Il se maria avec la fille de Moallem Darh, boucher dans le quartier de Husseiniah, où il alla habiter. Il fréquenta l'émir Mohammed bey Abou el Zahab avant que celui-ci devint Cheikh el Balad. Cet émir l'estima beaucoup et alla même quelque fois pendant le mois de Ramadan assister à ses leçons dans la mosquée de Hussein. A son arrivée au pouvoir, il lui conserva son estime et son amitié, ce qui augmenta encore l'influence du cheikh.

Cheikh el Kafraoui fut désigné dans la mosquée que construisit Mohamed bey, comme cheikh de toutes les études, comme Moufti et comme cheikh des Chaféites. Il fut un des trois grands Mouftis nommés par l'émir Mohammed bey, les deux autres étaient : le cheikh Mohammed el Dardir pour le rite Malékite et le cheikh Abd-el-Rahman el Arichi pour le rite Hanafite. On désigna à chacun des trois Mouftis un emplacement spécial dans lequel il devait se tenir. Cet emplacement leur fut bâti par l'émir Mohammed bey, près du roak des étudiants turcs, dans la mosquée même d'El Azhar. Ils devaient venir s'y asseoir un instant

tous les matins pour donner leurs consultations. L'émir Mohammed bey leur fixa des allocations pour ce service public et leur défendit de recevoir aucun honoraire ; les choses se passèrent ainsi durant la vie de cet émir.

Mais on sait que le cheikh Hassan avait vanté beaucoup auprès des émirs un certain cheikh Sadouma, dont j'ai parlé à l'occasion de la biographie de Youssouf bey, et qu'il avait fait passer le cheikh Sadouma comme un saint faisant des miracles. Or, Youssouf bey, ayant découvert l'imposture de ce cheikh Sadouma, voulut en tirer vengeance, même contre le cheik Hassan, mais il ne pouvait donner cours à ses projets de vengeance pendant la vie de son maître Mohammed bey. A la mort de celui-ci, il fit jeter le cheikh Sadouma au Nil et destitua le cheikh Hassan de ses fonctions de Moufti et de cheikh de la mosquée Mohammadiah, qu'il remplaça par le cheikh Ahmed ibn Youness el Khalifi. A partir de ce moment, toute l'influence du cheikh Hassan disparut et il ne put recouvrer son autorité qu'à la mort de Youssouf bey. Il mourut après une maladie de plusieurs mois, le 20 Chaban de cette année. Les prières furent dites sur son corps dans la mosquée d'El Azhar, en présence d'une grande foule, et il fut inhumé au cimetière de El Medjawerine.

Parmi les ouvrages qu'il laissa, je dois citer l'analyse de la grammaire, qui est d'une grande utilité pour les étudiants.

C'était un homme d'une grande énergie et d'une grande activité : il se laissa seulement dominer par l'amour du pouvoir. Il était jour et nuit en mouvement et cela l'amenait à commettre des erreurs ; car si la science n'est pas accompagnée du travail, de la piété, de la sobriété et de la dignité, et de plus du sentiment de la justice, inséparable de l'amour de la vérité, elle tourne à la confusion et au mépris, ainsi que l'a dit en vers El Badre el Hedjazi. Que Dieu ait son âme en sa miséricorde !

Voici les vers auxquels nous avons fait allusion :

Si Dieu veut le malheur de quelqu'un,
Il lui donne la science sans les œuvres ;
Il en fait un piège pour attirer les richesses
Et quand ces richesses lui arrivent, il les emploie comme une brute.
Il est pareil à un âne qui porte des livres
Et qui ne retire de sa charge que la fatigue et l'ennui.
Il dit : « J'étais hier chez tel magistrat,
Chez tel émir, qui a été bien aimable pour moi.
Il s'est levé pour me recevoir ;
Il m'a offert des sucreries et m'a donné une robe d'honneur.
Qui donc est comme moi ? Tous les gouvernants m'obéissent.
Qui donc me ressemble ? Je suis unique au monde.
Je connais la jurisprudence, les commentaires du Coran, la logique,
Le Hadith, la grammaire et la polémique,
Ainsi que d'autres sciences qu'aucun autre
N'a pu acquérir, même en partie, malgré beaucoup de peines. »
Rapproché qu'il est des méchants, il frappe
Les hommes, ainsi qu'un glaive bien aiguisé.
On se le montre, quand il passe,
Monté sur une haute monture.
C'est telle personne, dit-on, et ses amis
L'entourent et couvrent ses mains de baisers.
S'il enseigne, il crie de toutes ses forces,
Comme une personne qui a perdu la raison.
Il dit : « C'est mon avis, avez-vous compris,
Telle opinion est fausse et telle autre peu claire. »
Il prend des airs de législateur
Comme s'il était El Chaféi, Abou Thor ouEl Zohali.
Il s'égare dans sa présomption à tel point
Qu'il perd tout moyen de retrouver le droit chemin.
Ainsi, il meurt couvert de mépris
N'ayant pour lui seul que ses seuls habits.
Quel grand malheur s'est abattu sur lui !
Il l'a jeté dans un abime profond d'égarement,
Il l'a puni sévèrement
Et l'a affligé d'une maladie sans égale.
Quand ce malheur l'a frappé, il a fait disparaître ses apparences trompeuses
Malgré tous les efforts tentés par ses amis pour l'en préserver.
Rapporte son malheur, propage-le au loin,

Et, monté sur les coursiers de la vitesse, parcours l'univers dans ce but.
Cet homme est Satan, que Dieu nous préserve
De celui qui prend Satan pour compère.
Refuge des pécheurs ! c'est en toi que se réfugie
Hassan el Hedjazi, qui a erré dans les déserts de la crainte.
Il se réfugie en toi, puisque les invocations ne lui ont servi à rien.
Il demande que vous lui pardonniez les paroles obscènes qu'il a proférées,
et que vous le délivriez de la misère.
Sur ton prophète, le meilleur des prophètes,
Sur les membres de sa famille, ses compagnons et ses disciples,
Tant que Dieu créera des hommes humbles et des hommes vils.

Est décédé le très savant et grand chercheur cheikh Abou-el-Abbas el Moghrabi. Il était originaire du désert algérien ; il vint très jeune au Caire et assista aux leçons du cheikh Aly el Saïdi et s'attacha à lui ; il excella dans les sciences et obtint l'autorisation de professer. Il parvint à une grande renommée, grâce à son éloquence et à sa grande mémoire. De plus, c'était un homme pratiquant la vertu.

Il fit le pèlerinage en l'an 1182. Il séjourna une année entière aux villes saintes, où il fit la connaissance du cheikh Abou-el-Hassan el Sindi ; il assista à ses leçons et eut avec lui d'intéressantes discussions scientifiques.

Il revint au Caire, fit l'éloge du cheikh El Sindi et s'attira le respect des cheikhs et des étudiants.

Après la mort de son cheikh, un parti se forma en sa faveur pour le nommer cheikh à la place du défunt ; mais cette tentative ne réussit point. Le cheik Abou Abas était un polémiste distingué. Il est mort dans la nuit du mercredi 11 Chaban. Que Dieu lui fasse grâce et à nous aussi !

Est mort le légiste distingué et le grand grammairien, Cheikh Moussa el Bachbichi el Chaffei el Azhari. Il grandit dans la mosquée El Azhar, y apprit le Coran et les textes. Il assista aux leçons des cheikhs, tels que El Saïdi, El Dardir, El

Mosseilhi, El Sabban et El Chanaouihi ; il excella en tout et devint lui-même un des grands maîtres de son époque. Il professa et rendit de grands services. Il était sobre et digne, tout en étant très agréable en société. Il s'occupa toute sa vie, jour et nuit, de recherches scientifiques. Il mourut de la peste le 11 du mois de Chaban.

Est décédé le lettré, Cheikh Mohammed ibn Aly ibn Abdallah ibn Ahmed, surnommé El Chaffei, El-Tounessi el Moghrabi, l'hôte de l'Egypte. Il naquit à Tunis en l'an 1152, et apprit la lecture du Coran. Il vint ensuite au Caire en 1171, dans l'intention de s'instruire, et séjourna à El Azhar dans les salles des Moghrabins. Il reçut les leçons des maîtres de l'époque dans la science et la philosophie et se montra assidu à celles des cheikhs Aly el Saïdi et de Aboul Hassan el Kalei el Tounessi, cheikh des Moghrabins. Il s'attacha à la société des gens aimables du Caire et devint un homme d'esprit. Il étudia les livres d'histoire et de littérature. Il aimait à raconter des anecdotes, et le faisait avec beaucoup d'à propos ; c'était un conteur charmant.

Il se maria et adopta tous les usages des indigènes, s'initia à leur goût et à leur manière de faire de bons vers. Je cite de lui les vers suivants à la louange du Prophète :

Voici le campement ; on le reconnait au parfum qu'il dégage.
Pourquoi tes paupières versent-elles des larmes ?
Arrête tes chameaux que tu as forcé
De marcher sans s'arrêter jour et nuit.
Que d'espace ne leur as-tu pas fait parcourir dans le désert,
Et que de traces la terre n'a-t-elle pas gardé de leurs pieds !
Que de fois ne les as-tu pas obligés à monter sur des hauteurs
Que l'aigle lui-même ne peut atteindre,
Jusqu'à ce qu'ils t'aient conduit sur la tombe du meilleur des prophètes !
Tu leur dois donc une reconnaissance indéniable,
Car le Prophète est l'œil de la Providence, c'est sur lui que la révélation est tombée,

C'est celui que tous les autres Prophètes ont annoncé

. . . . . .

Aucun autre prophète n'a jamais fait un miracle sans son secours ;
Il est donc le plus grand des prophètes.
Son créateur l'a élevé si haut
Qu'il l'a fait parvenir près de lui.
Il vit Dieu de ses propres yeux.
Qui donc, autre que lui, a pu obtenir cette faveur?

On lui doit aussi la poésie suivante en l'honneur du Chérif, lieutenant du Chérif de la Mecque :

Vers ta gloire, les cavaliers et les piétons se rendent,
Légers, et quand ils se quittent ils sont surchargés de présents,
Sans toi les routes du désert ne seraient pas fréquentées,
Et les montures ne s'y aventureraient pas.
Quand celui qui excite les chameaux à la marche
Mêle ton nom à ses chansons,
La route diminue de longueur.
Et quand les voyageurs surpris par la nuit
Parlent de tes belles qualités,
La terre est éclairée dans tous ses sens.
Par ma vie ! tu as ressuscité ce qui était mort
En fait de bonnes œuvres et de générosités aimables ;
Tu es le meilleur défenseur de la religion de Dieu ;
Tes ennemis sont sûrs de leur perte.

On lui doit aussi les vers suivants, dans lesquels il a intercalé un vers dû au célèbre poète El Motnabbi :

Mes envieux m'ont dit : Celui que tu aimais est parti ;
Tu le considérais comme un ami : Fi des amis pareils !
S'il était vraiment sincère, il ne te quitterait pas un instant
Et ne t'échangerait pas pour un autre.
Grâce ! leur dis-je, n'excitez pas mes chagrins,
Epargnez-moi vos médisances,
Et si vous tenez sérieusement à me voir reprendre ma raison,
Répétez avec moi :
« Quel est l'homme qui se remet dans le droit chemin sans qu'il lui soit prouvé qu'il s'est trompé ? »

Ils dirent : « Choisis entre la résignation et les pleurs.
Je répondis : « Les pleurs n'éteignent plus ma flamme ».

On lui doit aussi :

Appuie la vérité
Elle te soutiendra dans les malheurs.
L'homme commet un grand crime
Lorsqu'il fait perdre le droit des autres.

On lui doit également :

Le pourpre de ses lèvres a prolongé mes désirs
Et le charme de son œil langoureux a éveillé mon amour.
Lorsque sa beauté se fut épanonie, ma patience fut mise en déroute
Par la flamme qui me ravit la raison.
Dieu l'a créé pour subjuguer les hommes ; nous subîmes ses lois.
Il ressemble dans sa beauté au soleil dans le zénith.

Est décédé notre ami, bon, vertueux et saint, le jeune cheikh Moustapha ibn Djad. Il naquit au Caire et passa sa jeunesse dans les constructions que le sultan Kaïtbay fit élever dans le désert; il se sentit une grande vocation pour la reliure et la dorure des livres, entra en apprentissage chez le maître Ahmed el Dakdoussi et se perfectionna tellement dans ce métier qu'il surpassa son maître et devint même un véritable artiste dans la dorure et le dessin en or, en argent ou en autres couleurs. Il fut le seul maître en cet art, surtout après la mort de son patron et de celle des autres maîtres, tels que Othman effendi ibn Abdallah, contemporain de mon père, et du cheikh Mohammed el Chennaoui. Il était beau et aimable, vertueux et charitable.

Le cheikh Moustapha était assidu tous les soirs à la pratique du zikr et à la lecture des prières et il continua cette manière de vivre jusqu'à ce qu'il fût ravi en extase et qu'il découvrît des vérités.

Il fut initié à la secte des Khalouatia par le cheikh Mohammed el Kordi; il reçut de lui le secret du zikr et continua toute sa

vie à pratiquer la piété et les devoirs religieux. Il copiait des livres et les vendait. Il était content de son métier et il menait une vie très sobre. Il mourut le 7 du mois de Zilkadé de cette année.

Est décédé aussi l'homme unique, le grand écrivain, notre aimable frère en Dieu, Khalil effendi el Bagdadi. Il naquit à Bagdad, ville de la paix, où il grandit sous les yeux de son père, entouré de luxe et de bien-être, car son père était un des principaux personnages de Bagdad ; il possédait une grande fortune et jouissait de beaucoup d'influence. Il était l'ami du gouverneur Othman pacha. A l'arrivée à Bagdad de Tahmaz, le tyran, et en présence des exactions qu'il y commit, Othman pacha prit la fuite et sut lui échapper, alors Tahmaz fit arrêter le père de Khalil effendi et l'accusa d'avoir chez lui les biens de Othman pacha et ses trésors ; il mit sa maison au pillage et il s'appropria toute sa fortune, après quoi il le mit à mort.

Sa famille et ses enfants s'enfuirent de Bagdad, y compris Khalil effendi, qui était le plus jeune des enfants.

Ils se dispersèrent dans le monde, et, quelque temps après cet événement, Khalil effendi vint au Caire avec quelques négociants ; il s'y fixa et y fit la connaissance de plusieurs personnes. Comme il était de nature aimable, il s'attira l'amitié de tous ceux qui le connurent.

Khalil effendi s'adonna à la calligraphie et se perfectionna dans cet art aux leçons de Anïs, de Diaïi et de Choukri. Il aimait à jouer aux échecs et était d'une grande force à ce jeu ; personne ne pouvait lui tenir tête, malgré la légéreté et la célérité de ses mouvements. Je n'ai pu voir que le cheikh Salama, le libraire, de force à lutter avec lui.

Khalil effendi était recherché dans la société des émirs et des grands personnages, qui lui accordaient toute leur protection ; de ce nombre étaient : Abd-el-Rahman bey Othman, Soliman

bey el Chabouri et Soliman Charbadji el Bardissi. Il couchait même la plupart du temps chez ce dernier.

Khalil effendi passait toujours ainsi son temps d'une maison à l'autre, désiré et fêté, car il était aimable et d'une compagnie agréable. Il ne se maria jamais et n'eut pas de maison particulière; aussi laissait-il ses vêtements dans la maison de son compagnon, Saïd Hassan el Attar. Vers la fin de ses jours, il fit la connaissance de l'émir Mourad bey, qui l'attacha à sa personne pour en recevoir des leçons de calligraphie et pour jouer aux échecs avec lui. Cet émir lui fit des cadeaux. Dès lors, la fortune sourit à Khalil effendi; il acheta des livres; il recueillit ses frères. D'une grande générosité, il donnait tout ce dont il pouvait disposer, sans garder jamais chez lui une seule pièce de monnaie.

Lorsque Mourad bey sortit du Caire, Khalil fut grandement affligé; peu de temps après il fut forcé de vendre ses livres pour subvenir à ses besoins et à ceux des personnes qu'il avait l'habitude de secourir.

Khalil effendi portait toujours sur lui des fruits secs et des pâtisseries qu'il mangeait en marchant, et les distribuait aux enfants qu'il rencontrait sur son chemin, ainsi qu'aux pauvres et aux chiens.

Sa figure était toujours souriante, et dans sa société on oubliait les chagrins. Il aimait la beauté; il faisait visite aux ulémas et aux personnes pieuses. Quelquefois même il assistait aux leçons des cheikhs, aimait la rime, la poésie et la société des gens aimables. Il savait la langue turque.

Un jour, il entrait, suivant son habitude, dans la maison de Baroudi, lorsqu'il fut atteint de la peste et mourut après deux nuits de souffrance, le 11 du mois de Radjab de cette année. Que Dieu lui fasse grâce et miséricorde!

Sa conduite et sa manière de faire dénotaient vraiment sa noble origine et on peut lui appliquer ces vers de l'Imam Aly:

Si tu veux connaître la vérité sur l'origine d'une personne,
Examine sa physionomie.
Si tu n'en peux rien conclure, observe
Ses actions, car elles procèdent de sa nature.
Si tu n'aboutis ni par un moyen ni par l'autre,
Essaye de la juger en la fréquentant,
Car c'est dans les réunions que les hommes se font connaître :
C'est là qu'on découvre les lâches.
J'ai beaucoup étudié les hommes et j'ai vécu dans leur société.
Chacun revient à son naturel.

Est décédé l'homme intelligent et éloquent El Sayed Ibrahim Ibn Ahmed, Ibn Youssouf, Ibn Moustapha, Ibn Mohammed Amine-el-Dine, Ibn Ali Saad-el-Dine, Ibn Mohammed Amine-el-Dine el Hosni el Chaffëï. Il fit ses études de droit sous le maître de son père, El Sayed Abd-el-Rahman el Cheikhouni, et se perfectionna dans la calligraphie. Après la mort de son père, son frère aîné Youssouf lui succéda dans ses fonctions, et El Sayed Ibrahim succéda lui-même à son frère. Il réunit une riche bibliothèque, pratiqua le zikr et s'initia à la secte des Chazelias. Il apprit le Hadith sous la direction du cheikh Mourtada. C'était un homme vénérable, serviable, respectable, noble de caractère et fort généreux. El Sayed Ibrahim mourut dans la matinée du mercredi, dernier jour du mois de Chaban, après une maladie de sept jours et fut inhumé auprès de son père, près du tombeau de Saïda Nefissah. Il laissa deux fils, Hassan effendi et Kassem effendi, qui sont très intelligents. Que Dieu les conserve !

Est décédé aussi le grand Imam, l'homme honorable et saint, cheikh Mohammed el Fayoumi, surnommé El Ackad. C'était un des ulémas les plus sages et les plus vertueux ; il s'instruisit auprès des plus grands maîtres du temps et s'attacha au cheikh El Saïdi el Maleki. Il professa à son tour et ses leçons furent très profitables aux étudiants. Il publia aussi des

livres. C'était un homme beau, modeste et de bon caractère. Sa réputation de science et de vertu était grande et il était fort aimé. Il mourut et fut enterré dans le désert, selon le désir qu'il avait lui-même manifesté.

Est décédé aussi notre aimable compagnon Hassan effendi, fils de Mohammed effendi, surnommé El Zamek, directeur de la comptabilité de la province de Gharbiah. C'était un homme charmant, généreux, serviable au possible et infiniment aimable. Il fut élevé par son père, auquel il succéda dans ses fonctions. Il fréquenta les gens d'esprit et les hommes vertueux, de telle sorte que sa maison fut le rendez-vous de toutes les personnes de mérite. Il recevait ses hôtes avec une grande joie et faisait tout ce qu'il pouvait pour leur rendre service. Sa réputation grandit et les grands émirs recherchèrent sa société. En un mot, c'était la joie du siècle. En cette année, il voulut entreprendre le pèlerinage de la Mecque, mains la mort vint le surprendre au milieu de ses préparatifs. Ce fut la peste qui l'emporta. Il alla vers la demeure de la paix, dans les derniers jours du mois de Radjab.

Est décédé aussi l'éminent et grand personnage, Ahmed effendi el Roznamdji, surnommé El Safaï. Nommé à la direction de la Rouznama lorsque Ismaïl effendi fut atteint de cécité, il s'y conduisit on ne peut mieux. Il savait très bien le Coran de mémoire, ainsi que d'autres livres, tels que la *Alfia* de Ibn Malek ; il s'adonnait à la science et il assistait aux cours des cheikhs ; il aimait à discuter sur tous les sujets scientifiques, sans toutefois avoir la prétention d'être un savant. Il se mettait au niveau de toutes les sociétés : avec les émirs, il était émir ; avec les savants, il était savant ; avec les littérateurs, il était littérateur.

Ahmed effendi eut deux enfants : Soliman effendi, qui mourut

en 1198 et Othman effendi qui mourut après son père en 1205 ; le premier de ces deux enfants laissa Mohammed effendi, qui mourut en 1216, et Hassan effendi qui vit encore ; le second eut Ahmed effendi, qui vit encore maintenant, mais qui est loin de ressembler à son père.

Lorsque Ahmed effendi tomba malade et ne put plus s'occuper du service public dont il était chargé, il fut remplacé par Ahmed effendi, connu sous le nom d'Abou Kalba, moyennant une somme que ce dernier paya. Ce nouveau titulaire ne conserva cependant ces fonctions que pendant deux mois : il mourut et son poste fut donné à Othman effendi el Abbassi, moyennant le payement d'une somme importante.

Ahmed effendi El Safaï mourut le 20 du mois de Rabi el Thani de cette année.

Est mort aussi Mohammed effendi, l'intelligent comptable des terres constituées en Wakfs, fonction qui se transmettait de père en fils. Mohammed effendi possédait une grande habilité ; il avait une excellente mémoire et pouvait se rappeler avec une précision étonnante tous les détails contenus dans sa comptabilité, sans avoir nullement recours à ses nombreux registres. C'était un homme modeste ; il pratiquait le bien et ne commettait aucune injustice envers les pauvres gens qui s'adressaient à lui, dans l'exercice de ses fonctions. Il vivait très simplement et très économiquement, sans aucune recherche dans sa manière de s'habiller, et il ne montait qu'à âne.

Mohammed effendi connaissait parfaitement les dix manières de lire le Coran. Il mourut après une courte maladie, le 8 Rabi el Thani. Ce fut son petit-fils qui lui succéda dans ses fonctions. Mais, hélas ! celui-ci le suivit deux ans après. Après lui, la fonction de comptable des biens de main-morte tomba dans des mains viles et indignes. Mais ne nous étonnons de rien, c'est ainsi que le monde est fait.

Est décédé aussi le grand homme, celui qui possédait des qualités belles et nobles et qui ne faisait que des actes louables, le protecteur du Hedjaz, notre seigneur le Chérif Serour, émir de la Mecque. Il fut promu à cette dignité à l'âge de onze ans et il la conserva pendant quatorze ans. Pendant cette période de temps, il gouverna de la meilleure façon et se montra habile et juste.

Grâce au Chérif Serour, la sécurité régna dans tout le Hedjaz ; pour atteindre ce but, il fit mourir dans ses prisons plus de 400 prisonniers et otages bédouins. Son attention était continuellement occupée des affaires de son pays et il décidait lui-même sur toutes les questions, même sur celles de minime importance. Il passait les deux premiers tiers de la nuit à circuler dans la ville et le troisième tiers à tourner autour de la Kaaba. Il faisait ensuite sa prière du matin et rentrait chez lui pour se reposer. Réveillé avant midi, il s'occupait des affaires qui lui étaient soumises. Il était très juste et ne craignait pas de prononcer des peines, même contre ses propres parents. Nous pouvons dire, en un mot, qu'aucun de ses prédécesseurs ne lui ressemblait. Ce fut son frère, le Chérif Ghaleb, qui lui succéda.

ANNÉE
MIL DEUX CENT TROIS.

Mois de Moharram.

Dans la journée du jeudi, 1er du mois, Ismaïl bey multiplia ses efforts pour terminer les constructions qu'il élevait à Toura. Il bâtit là une citadelle sur la rive du fleuve et y annexa des habitations et des magasins ; il fit des murs, des forts et des refuges qui formaient une suite continue depuis la citadelle

jusqu'à la montagne, et y emmagasina des munitions de toutes sortes.

Dans la journée du 9 du mois, Othman Katkhoda Azaban partit pour Constantinople. Il était porteur d'une pétition pour demander des renforts de troupes.

Dans la journée du 24 du mois, Ismaïl pacha, le commandant des troupes albanaises, s'embarqua avec ses hommes. Les émirs de la Haute Egypte se trouvaient à Sol, où ils avaient élevé sept barricades. Les Albanais arrivèrent devant la première barricade et déchargèrent leurs canons, mais on ne put atteindre les retranchements parce qu'ils dominaient tout le haut de la montagne ; les projectiles des émirs arrivaient jusqu'aux barques, qui furent endommagées et trouées; les Albanais voulurent alors tenter un assaut sur les barricades, mais les hommes qui avaient été lancés à l'attaque furent assaillis par une embuscade cachée dans des plantations de maïs. Plusieurs des assaillants furent tués, les autres prirent la fuite, les têtes des morts furent plantées sur des piques, afin qu'on pût les voir les embarcations.

Dans la journée du 26 du mois, Othman bey el Hosny partit aussi. La circulation était interrompue entre la Haute et la Basse-Egypte et le blé n'arrivait plus. La crue du Nil avait atteint son maximum, les eaux couvrirent les terres jusqu'à la fin du mois de Babah de l'ère copte. Toutes les terres furent ainsi arrosées.

Dans la journée du 27 du mois arriva un messager avec des lettres des émirs de la Haute-Egypte. Ils demandaient la paix ; ils disaient qu'ils se fixeraient dans les lieux qui leur avaient été désignés par Hassan pacha, qu'ils payeraient les

contributions en argent et en nature et assureraient la sécurité sur les chemins pour les voyageurs et les négociants. Ils ajoutaient qu'ils étaient fatigués d'attendre si longtemps une rencontre avec des ennemis qui ne se montraient pas et que, par conséquent, ils ne pouvaient être rendus responsables de la misère du pays.

On leur répondit que leurs propositions seraient acceptées, s'ils envoyaient comme otages Othman bey el Charkaoui, Ibrahim bey el Wali, Mohammed bey el Alfi et Moustapha bey el Kébir.

Mois de Saffar.

Dans la journée du 1er du mois arriva au Caire un convoi de blessés.

Dans la journée du 2 mois, le messager qui avait porté la réponse aux émirs de la Haute-Egypte fut de retour; il était accompagné de Soliman Kachef, un des hommes de ces émirs et un envoyé d'Ismaïl pacha el Arnaouti. Tous rapportèrent que les émirs de la Haute-Egypte ne consentaient point à envoyer des otages. On leur envoya Aly Kachef, de Djizah, et Radouan, Katkhoda, du corps des Toufoukdjiahs, pour les amener au moins à envoyer comme otages Othman bey el Charkaoui et Ayoub bey. Mais il s'y refusèrent et dirent: «N'allez pas croire, si nous demandons la paix, que c'est par faiblesse et parce que nous sommes assiégés; peut-être vous dites-vous au Caire que notre demande est un stratagème pour nous permettre de passer sur la rive ouest afin d'être maîtres d'un territoire plus étendu. Mais, si nous avions ce projet, qui pourrait nous empêcher de le mettre à exécution quand il nous plairait, et puisqu'il en est ainsi, nous n'acceptons la paix que si on nous

donne le pays à partir de Siout et sans nous réclamer d'otages ou bien nous ne quitterons point nos positions».

Cette réponse parvint au Caire dans la journée du 7 et le Pacha envoya à Ismaïl pacha un firman lui prescrivant de faire la guerre aux émirs.

Ismaïl pacha se porta en avant à la tête des troupes qui étaient dans les barques; le vendredi, 8 du mois, les ennemis se replièrent et Ismaïl resta maître de deux barricades. Mais les émirs de la Haute-Egypte, qui avaient simplement simulé la retraite, revinrent à l'improviste et attaquèrent Ismaïl pacha, qui perdit un grand nombre de soldats.

Dans les journées du samedi et du dimanche, un combat acharné fut livré. On usa des deux côtés de ruse et de stratagèmes, mais le résultat de cet engagement demeura indécis.

Dans la journée du 15 du mois, Ismaïl bey frappa le pays d'une nouvelle contribution qui se divisait en trois catégories et que chaque village devait payer suivant le classement; la première catégorie était de 20,000 paras, la moyenne de 15,000 et la dernière de 5,000, indépendamment des frais.

Le divan qui établit cet impôt fut tenu dans la maison de Aly bey el Defterdar.

Les registres et les papiers furent prêts en trois jours.

Mois de Rabi el Awal.

Pendant ce mois, les choses restèrent dans le *statu quo*. Un messager des émirs de la Haute-Egypte vint demander la conclusion de la paix, à la condition de laisser à ces derniers tout le territoire s'étendant à l'est et à l'ouest, depuis la ville de Siout, et de ne leur demander aucun otage.

Un courrier arriva d'Alexandrie et annonça à Ismaïl, katkhoda de Hassan pacha, qu'il avait été nommé pacha d'Egypte et que tous les papiers et firmans nécessaires pour son investiture étaient arrivés dans le port d'Alexandrie, mais qu'un vent contraire avait dû, au moment du débarquement, pousser le navire du côté de l'île de Chypre. A cette nouvelle, Abdi pacha commença par enlever ses effets de la citadelle.

Les émirs du Caire acceptèrent les conditions de paix proposées par ceux de la Haute-Egypte et ils renvoyèrent le messager porteur d'une lettre contenant leur adhésion.

Dans la journée du 4 du mois, arriva Ahmed Aga, surnommé Choueikar. Il venait pour conclure la paix aux conditions indiquées plus haut. A cette occasion, Abdi pacha tint un divan auquel assistèrent les cheikhs, les émirs, et les anciens des odjaks. Dans ce divan, Ahmed Aga prit la parole en ces termes : « Nous aurons le pays à partir de Siout, dans la direction du sud et de l'est à l'ouest ; nous en payerons les contributions en argent et en nature et nous laisserons le passage libre à la navigation et aux barques portant des vivres et autres articles de commerce. Vous devez par contre vous engager à ne pas nous couper les arrivages qui nous seraient destinés, sauf ceux qui consisteraient en munitions de guerre. Une fois ces conditions de paix admises de part et d'autre, nous en rédigerons un acte écrit que nous enverrons à la Porte et nous attendrons sa décision. Si la Porte nous fait grâce ou nous désigne d'autres lieux de résidence, nous nous soumettrons à ses ordres et nous nous y conformerons, à la condition toutefois que vous nous enverrez les firmans mêmes pour que nous puissions les voir de nos propres yeux. »

Toutes ces conditions furent acceptées et Ahmed Aga partit le lendemain avec la réponse écrite ; il était accompagné de

Abdallah Chawiche, de Chahre Heouala et du cheikh Badaoui ; ce dernier partait comme député des cheikhs. A la suite de ces négociations arrivèrent des barques chargées de céréales, les prix baissèrent et les denrées se trouvèrent en grande quantité dans les marchés.

Cependant, on apprit que les émirs de la Haute-Egypte avaient construit un pont sur le Nil pour mettre en communication les deux rives du fleuve. Ce pont consistait en barques réunies et placées les unes à côté des autres ; elles étaient fixées sur les eaux au moyen de chaînes et de pierres. C'était, disaient les émirs, pour permettre le passage d'une rive à l'autre. Pendant ce temps, les troupes parties du Caire en barques y revenaient. Ismaïl pacha el Arnaouti, Othman bey Hosni et tous les marins rentraient. La nouvelle de la paix se répandit et se confirma.

Dans la journée du 10, certaines personnes allèrent informer le cadi de l'armée que dans la tombe du Sultan el Ghouri et dans l'armoire de la coupole se trouvaient des reliques du Prophète ; elles consistaient en un morceau de sa chemise et un morceau de sa canne. Le cadi appela le directeur du Wakf, il se fit apporter ces reliques, leur fit faire une caisse pour les contenir, les imprégna de baume, les enveloppa dans une pièce d'étoffe, les fit mettre sur un coussin et les fit porter en procession solennelle jusqu'au tombeau du sultan El Ghouri. Là on mit les reliques ainsi enveloppées dans la caisse et on les replaça dans l'armoire où elles étaient auparavant.

Dans la journée du lundi 17 du mois, Chahre Heouala et Abdallah Chawiche étaient de retour au Caire ; ils rapportèrent qu'à leur arrivée auprès des émirs de la Haute-Egypte, ceux-ci ne leur dirent rien pendant six jours, durant lesquels ils achevèrent la construction du pont de barques dont j'ai parlé.

Aprés avoir passé sur ce pont pour gagner la rive ouest, ils les appelèrent auprés d'eux pour leur dire ceci: « Abdi pacha a conclu la paix avec nous et nous l'a garantie, mais ces jours derniers nous avons appris qu'il était destitué. Or comment voulez-vous que nous puissions conclure la paix avec lui, cela n'est pas possible, à moins qu'il ne reçoive un firman nouveau le confirmant dans sa dignité ou bien qu'il soit remplacé par un autre avec qui nous puissions négocier ».

Les émirs écrivirent même une missive dans ce sens et le bruit s'est répandu que la paix était rompue. Cette nouvelle mit le trouble dans les affaires, le blé renchérit et le pain devint rare dans les marchés.

Dans la journée du mercredi 19, le Pacha tint un divan dans lequel il réunit les émirs, les cheikhs, les anciens et le cadi. Le Pacha prit la parole en ces termes : « Jugez je vous prie, la conduite de ces gens-là, nous n'avons jamais pu savoir ce qu'ils voulaient, ils n'ont ni religion, ni règle, ni foi. Si des chrétiens avaient traité avec nous, ils ne reviendraient point sur leurs engagements et exécuteraient ponctuellement leurs conventions, tandis qu'il faut à ces gens-là une paix, une rupture et des fraudes quotidiennes. Nous avons consenti à ce qu'ils ont demandé et nous leur avons concédé ce magnifique territoire qui s'étend au sud de Siout jusqu'au Nil supérieur, à l'est et à l'ouest du fleuve, ils reviennent aujourd'hui sur ce traité en donnant un prétexte ridicule. Or, si je suis destitué, mon successeur ne désavouera pas mes actes ; dans leur lettre, ils disent qu'ils sont des rebelles et des brigands de grands chemins. Dans cette situation, et à cause même de cet aveu, devons-nous leur faire la guerre, oui ou non ? ».

Le cadi et les cheiks dirent : « Il faut leur faire la guerre à cause de leur rébellion envers le Sultan ».

Le Pacha dit : « Puisqu'il en est ainsi, je leur écrirai pour

leur dire : ou vous accepterez le traité conclu, ou bien je vous enverrai des troupes pour vous combattre, je fournirai à la dépense de ces troupes de mes propres deniers. Personne ne doit me contredire dans ce que je ferai, autrement je quitte votre pays et je pars, même sans l'ordre de la Porte».

Tous, à ce discours, répondirent d'une seule voix: «Nous ne contredirons point vos ordres».

Le Pacha dit: «Je saisirai leurs femmes, leurs enfants et leurs maisons; leurs femmes habiteront dans les okelles, je vendrai tout ce qu'ils pourront posséder ainsi que tous les biens de leurs femmes, je reunirai le tout pour la dépense des troupes et si tout cet argent ne suffit pas, je compléterai moi-même la différence». Tous les membres du divan approuvèrent et l'on écrivit une lettre dans ce sens aux émirs.

Dans la journée du dimanche, 23 du mois, l'Aga circula en ville pour publier l'ordre à tous ceux qui possédaient entre les mains un dépôt appartenant aux émirs de la Haute-Egypte, de le restituer dans un délai de trois jours, sous peine de punition sévère. C'était là une combinaison d'Ismaïl bey.

Dans la journée du mardi arrivèrent au Caire les émirs d'Ibrahim bey. Ils firent savoir que les Emirs de la Haute-Egypte avaient résolu de se replier et d'enlever leur pont de bateaux. Dans la matinée du lendemain, le Pacha tint un divan où il fit savoir cette nouvelle qui, du reste, était contenue dans une letre de ces émirs dont les messagers étaient porteurs. On prit acte de ces déclarations et un procès-verbal en fut dressé. On sut en effet que le pont avait été enlevé et le prix des blés baissa.

Mois de Rabi el Thani.

Dans ce mois, le cheikh El Sadat alla habiter la maison qu'il avait fait construire près de la mosquée El Husseini et il procéda aux préparatifs de la fête de la naissance du Prophète. On publia l'ordre aux marchands de tenir leurs boutiques ouvertes la nuit et d'allumer des lampions depuis Haret Zoueila jusqu'à Bein el Kasreine, cela indépendamment des processions nocturnes avec musiques, drapeaux et flambeaux. Les fêtes durèrent pendant quinze jours et quinze nuits.

Dans la journée du vendredi, sur l'invitation qui lui en avait été faite par le cheikh El Sadat, Abdi pacha vint déjeuner chez ce Cheikh et fit sa prière dans la mosquée El Husseini. A cette occasion, il revêtit de fourrure le cheikh El Sadatet, le prédicateur de la mosquée, puis il se rendit à Kasr el Aïni.

Dans cette même journée arriva de Constantinople un officier tartare porteur de différents ordres. On tint un divan où lecture fut donnée de ces ordres ; le premier confirmait Abdi pacha dans sa dignité, le second prescrivait de faire la guerre aux émirs de la Haute-Egypte et de les chasser de tout le territoire égyptien ; le troisième réclamait l'Européen qui était retenu à la disposition de la Porte.

Abdy pacha, après cette lecture, fit tirer le canon et se montra joyeux. C'était une déception pour Ismaïl Katkhoda, qui avait cru être nommé lui-même gouverneur d'Egypte et qui avait annoncé sa nomination partout ; de plus, il avait reçu les félicitations des cheikhs et de tout le monde. Abdy pacha fit reporter ses effets et ses bagages à la citadelle.

Dans la journée du vendredi 12, Moustapha Katkhoda revint de la Haute-Egypte avec des lettres ; il annonça qu'Ibrahim

bey el Kebir s'était dirigé tout à fait vers le sud et avec lui Ibrahim bey el Wali, Soliman bey el Aga et Ayoub bey. Les lettres dont il était porteur réclamaient la concession du territoire depuis Miniah.

Dans la journée du dimanche, 14 du mois, le Pacha tint un divan, mais rien ne fut decidé en dehors du départ de l'Européen.

Dans la journée du 30 arriva le chef des Emirs d'Ibrahim bey; il était porteur de lettres où l'on réclamait le territoire à partir de Manfalout. On accepta cette proposition et on envoya la réponse par ce même chef des Emirs.

Mois de Djamad el Awal.

Dans la journée du 1er, des officiers de la Porte arrivèrent au Caire par voie de Damiette. Ils apportaient des firmans nommant Ismaïl, Katkhoda de Hassan pacha, aux fonctions de Pacha d'Egypte. Cette nouvelle combla de joie Ismaïl, qui envoya des estafettes pour l'annoncer à tous les personnages importants.

Dans cette même journée, on reçut la nouvelle de l'arrivée des émirs de la Haute-Egypte à Miniah. Radouan bey partit pour la Menoufiah, Kassem bey pour la Charkiah et Aly bey el Hosni pour la Gharbiah.

Dans la journée du 20, Ismaïl bey réunit les émirs et les odjaks et leur dit : « Hassan pacha m'a envoyé demander ce qui lui reste dû sur les fermages ; ceux d'entre vous, qui doivent encore quelque chose de ce chef sont donc invités à s'acquitter ». On fit alors le compte de ce que devait Ismaïl bey

et ses gens et ils furent déclarés débiteurs d'une somme de 350 bourses, Hassan bey et ses gens devaient encore 400 bourses, Aly bey el Defterdar et ses gens 160 bourses.

Mois de Djamad el Thani.

Dans ce mois, on reçut un firman de la Porte prescrivant l'exil de quatre agas, savoir : Arif aga, Aly aga, Edris aga et Ismaïl aga. Ce firman irrita Djohar, aga de la Sublime-Porte, qui voulut le discuter et se montrer récalcitrant.

Dans la journée du 10 du mois, Ismaïl Katkhoda reçut un firman dans lequel il était promu au grade de Vizir.

Dans la journée du dimanche, Ismaïl pacha tint un divan dans sa maison de l'Ezbekiah ; les cheikhs et les émirs y assistèrent. On y lut les lettres de la Porte ; elles prescrivaient de dresser les comptes de Abdi pacha. Immédiatement Ismaïl donna ordre au Directeur de la Rouznamah et aux comptables de faire ces comptes, en y comprenant les six mois à partir de Toute jusqu'à Baramhat, car cette période revenait à Ismaïl pacha ; on devait y comprendre aussi tout ce que Abdi pacha avait reçu en plus de ses droits ; on lui prit l'hôtel des monnaies et on lui coupa son allocation sur les droits de la Boucherie.

Dans l'après-midi de cette journée, Ismaïl pacha envoya mander les odjaks et leur dit : « J'ai appris que vous aviez réuni une somme de 800 bourses, qu'en avez-vous fait?» Ils répondirent : « Nous l'avons remise à Abdi pacha, pour les dépenses des troupes. — Et pour quelle cause ? dit il. — Pour combattre l'ennemi, reprirent-ils. — L'ennemi a-t-il été combattu ? dit Ismaïl pacha. — Non, répondirent-ils. — Alors, reprit Ismaïl pacha, si l'ennemi revient encore, je puis, moi aussi,

vous demander une pareille somme. — Nous ne pourrons plus vous la fournir, répondirent les odjaks. — Dans ce cas, leur dit-il, réclamez cette somme à Abdi pacha et gardez là auprès de vous à la caserne des Moustahfezans, jusqu'au moment où nous en aurons besoin ».

Dans la même journée, on apprit qu'Ibrahim bey s'était fixé à Manfalout où il s'était fait construire une maison ; Ayoub bey s'était établi avec lui. Mourad bey et les autres sandjaks étaient allés plus loin vers le sud.

Dans la journée du lundi arriva de Constantinople Hassan Katkhoda el Djarban ; Ismaïl bey avait demandé sa grâce. A son arrivée, il dit que les Émirs qui étaient là à titre d'otages avaient été envoyés aux Dardanelles à cause de certaines correspondances qui avaient été échangés entre les Émirs de la Haute-Égypte et certains personnages de la Sublime-Porte, tels que El Kazlar et autres, pour intervenir en leur faveur et obtenir leur grâce. Hassan pacha, en apprenant ces démarches, avait fait exiler ces otages et avait fait supprimer les allocations qu'ils touchaient. Avant cette décision, ces otages étaient respectés et honorés et chacun d'eux avait une allocation mensuelle de 500 piastres.

Dans la journée du 20 du mois, on arrêta définitivement les comptes de Abdi pacha. Il fut déclaré débiteur d'environ 600 bourses envers Ismaïl pacha, qui lui en remit la moitié et reçut de lui 300 bourses seulement. Il était débiteur d'autant envers le Trésor ; pour cette dette, il souscrivit une obligation. Quant aux sommes dont il était débiteur envers les émirs, ceux-ci lui en firent la remise complète et lui firent même des présents. Sur ce, il partit et il alla dresser ses tentes à Birket el Hadj.

Mois de Radjab.

Ce mois commença un samedi.

Dans la journée du 3, Abdi pacha se mit en marche par voie de terre (Syrie) pour se rendre à Diar-Békir, avec mission de lever des recrues pour la guerre contre les Russes. Il quittait l'Égypte avec une fortune considérable. Avec lui partit Ismaïl pacha el Arnaouti.

Dans la journée du 10, Ismaïl pacha reçut de Constantinople les insignes d'une nouvelle dignité à laquelle il était promu. Il en fut très heureux et ordonna de brûler des feux d'artifice sur la place de l'Ezbékiah. Les émirs dressèrent leurs tentes sur cette place et firent des illuminations et des réjouissances pendant deux nuits. Le vendredi matin, le Pacha alla visiter le tombeau de l'Imam el Chaffeï et retourna à Kobbet el Azab en dehors de Bab el Nasre. Dans l'après-midi on donna les instructions pour la formation d'un grand cortège pour le lendemain. Le lendemain matin, en effet, les émirs, les officiers et les soldats turcs et égyptiens formèrent le cortège et la population sortit tout entière pour voir le défilé. Le Pacha, précédé de toutes ces troupes et suivi de la musique turque, traversa toute la ville et se rendit à la citadelle. Pendant tout ce défilé, la pluie ne cessa pas de tomber ; toutes les personnes qui faisaient partie du cortège ainsi que les spectateurs furent mouillées, mais cette pluie fut considérée comme un signe de bon augure.

Dans la journée du mardi, le Pacha réunit un divan pour la lecture du firman qui lui conférait la nouvelle dignité. Beaucoup de cheikhs et de fékis se rendirent à ce divan, dans l'espoir de recevoir des présents. Mais le cheikh El Aroussi, le cheikh El Bakri, le cheikh El Hariri, le cheikh El Émir et

les grands émirs reçurent seuls des fourrures ; puis Ismaïl bey se tournant vers l'assistance dit : « Vous pouvez vous retirer, votre présence nous a fait beaucoup de plaisir ». Tous se levèrent.

Dans la journée du jeudi 20, le Pacha ordonna de fixer un tarif pour le prix du blé et des denrées de consommation. On diminua le prix de la viande d'un demi-para, de telle sorte que la viande de mouton fut vendue 6 paras, celle de buffle 5 paras ; mais cette mesure diminua la quantité de viande sur les marchés, en produisant un effet contraire à celui qu'on en attendait, car la viande fut vendue secrètement à des prix bien plus élevés. Le prix du blé baissa aussi jusqu'à 3 tallaris et demi l'ardeb ; on le vendait auparavant à 9 tallaris et demi.

Dans la journée du jeudi 28, le Pacha réunit le divan pour donner lecture d'une lettre qu'il venait de recevoir de la Sublime-Porte. Cette lettre contenait l'ordre de faire lire *El Bokhari* à la mosquée El Azhar et de faire faire par les cheikhs des prières et des vœux afin que Dieu accorde au Sultan la victoire sur les Russes. Ceux-ci avaient en effet battu les Turcs et s'étaient rendus maîtres de forts et de villes appartenant aux Musulmans. On devait aussi faire des prières publiques pour le même objet, aux heures de la prière. Le Pacha désigna dix cheikhs, choisis parmi les trois rites, pour lire El Bokhari tous les jours ; il leur alloua à chacun deux cents paras, avec promesse de maintenir cette allocation à titre permanent.

Dans la même journée, le Pacha fit commencer la peinture à la gomme de tous les murs de la mosquée de El Azhar.

Le dimanche, le cheikh El Aroussi et les autres cheikhs vinrent à la mosquée de El Azhar et lurent quelques parties de

El Bokhari. Ils en firent autant pendant toute la semaine. Ismaïl bey désigna également dix autres cheikhs pour la lecture du Bokhari. Mais toutes ces séances de prières furent dérangées par les ouvriers qui travaillaient aux réparations de la mosquée.

Mois de Chaban.

Dans la journée du 2, on publia un ordre prohibant la circulation de la monnaie d'or et d'argent qui était au-dessous du titre légal. Toute monnaie au-dessous du titre devait être vendue aux Juifs au poids du métal pour être frappée à nouveau. Mais cet ordre demeura sans effet, car le public ne voulait subir aucune perte, et la monnaie, même au-dessous du titre, trouva cours. En effet, toutes les pièces de monnaie qui existaient dans le pays étaient rognées et leurs détenteurs auraient perdu la moitié de leur valeur s'ils avaient obéi aux ordres dont nous venons de parler ; ils préférèrent donc ne pas s'en soucier.

Dans les premiers jours du mois, la nouvelle se répandit de la mort du sultan Abd-el-Hamid, survenue le 11 du mois de Radjab et de l'avènement de son neveu Moustapha, qui régna sous le nom de Selim Khan.

Le nouveau sultan était âgé d'environ trente ans. Des négociants et des voyageurs rapportèrent de la monnaie frappée en son nom et le premier vendredi du mois de Chaban, le nom du nouveau sultan fut prononcé sur la chaire des mosquées.

Dans la journée du mardi 9 du mois, arriva au Caire Aly bey el Defterdar. Il revenait de Dedjoua. Un homicide avait été commis par les bédouins de la tribu de Habib, dans le village de Miniet Habib, sur la personne d'un des esclaves nègres de

l'Émir. Ce nègre avait une grande réputation de courage et de valeur et sa mort chagrina beaucoup Aly bey, qui résolut de s'en venger d'une manière éclatante. A cet effet, il demanda au Pacha un firman l'autorisant à combattre les bédouins Habib et à détruire leur village. Il marcha contre eux en compagnie de Bakir bey et de Mohammed bey el Mabdoul. Lorsque les bédouins Habib furent informés des intentions de Aly bey, ils enlevèrent leurs effets, quittèrent leur village et s'en allèrent à Djezirah. Aly bey et ses compagnons, en arrivant à Dedjoua, n'y trouvèrent plus personne ; toute les maisons des bédouins étaient vides, alors ils en ordonnèrent la destruction. Elles furent démolies et on y mit le feu. Les fellahs du village et des environs furent frappés d'un impôt. On réquisitionna des rations de toutes sortes et des frais de route. On rechercha les effets et les denrées laissés en dépôt par les Welad Habib dans les villages des environs, tels que Tahla et autres villages. On confisqua aussi leurs récoltes et leurs bestiaux.

Cependant les Welad Habib négocièrent pour transiger avec Aly bey, et ils réussirent moyennant une somme d'argent qu'ils payèrent ; ils rentrèrent alors dans leur village où tout était ruiné.

Dans la même journée, le Pacha envoya un émissaire aux émirs de la Haute-Egypte pour leur réclamer le paiement des contributions consistant en denrées et en argent, et cela en conformité de l'accord intervenu.

Mois de Ramadan et de Chawal.

Dans la journée du 4 du mois de Ramadan arriva au Caire un officier de la Sublime-Porte avec mission de faire dire la prière dans les mosquées au nom du sultan Selim Khan. Les monnaies devaient aussi être frappées au nom du monarque.

A cette occasion, le Pacha réunit un divan où on lut le firman. L'avènement du Sultan Selim fut cause d'un grand mouvement dans le personnel de la Sublime-Porte. Ainsi, on apprit que Hassan pacha avait été relevé de ses fonctions de commandant de la marine, et nommé commandant des troupes de terre et désigné pour le poste de grand vizir. Il fut remplacé à la marine par le capitan pacha Hussein el Djeredli.

Dans les premiers jours du mois de Ramadan, on réclama par anticipation l'impôt d'une année.

Dans les derniers jours du mois arriva de Constantinople Othman, Katkhoda des Azabs ; il était porteur d'ordres enjoignant de combattre les émirs de la Haute-Egypte et de se grouper autour d'Ismaïl bey pour l'aider en toutes choses ; le trésor devait subvenir à toutes les dépenses. Ces ordres enjoignaient aussi d'envoyer à la Sublime-Porte l'argent disponible au trésor.

Dans la journée du 10 du mois arriva un officier de la Sublime-Porte avec un firman prescrivant l'élévation du titre de la monnaie d'or et d'argent. L'or de la monnaie Egyptienne devait être au titre de 19 kirats et tarifé à 120 paras, c'est-à-dire 4 paras de moins que la valeur en cours ; l'or de Constantinople devait être tarifé à 140 paras, soit 10 paras de moins que le cours; le Fondokli à 200 paras, soit 5 paras en moins ; le tallari français à 100 paras, soit cinq en moins ; le tallari moghrabin à 95, soit cinq en moins ; le boundoki à 210, soit 15 paras en moins.

Cette mesure, ainsi prescrite et publiée, fit subir de grandes pertes aux particuliers.

Dans la journée du 30 du mois, le tapis sacré et les pèlerins partirent sous la conduite de Ghittas bey, Emir el Hadj.

Le 15 du mois de Zilkadé, correspondant au 10 du mois de Missrah de l'ère copte, le Nil atteignit sa hauteur normale ; le Pacha se rendit à l'embouchure du Khalidj et présida à la coupure de la digue avec le cérémonial ordinaire.

L'année se termina ainsi. Pendant son cours, on leva des taxes et des impôts, même pour l'année à venir, et cela parce que les émirs de la Haute-Egypte détenaient une partie du territoire et parce que les denrées n'arrivaient pas au Caire.

Dès le commencement de l'année, Ismaïl bey réclama le reste des sommes dues sur les concessions données par Hassan pacha, puis l'impôt sur la récolte d'hiver, puis celui de la récolte d'été. Entre temps, c'étaient des taxes et des contributions de toutes sortes dont les fermiers imposaient les villages. Pour la levée de ces impositions, on choisissait les percepteurs les plus méchants d'entre les hommes. Ces percepteurs surprenaient les contribuables par bandes de cinq et de dix ; ils pénétraient ainsi armés dans les maisons avec des airs farouches ; le maître de la maison cherchait en vain à s'assurer leur bienveillance par toutes sortes de politesse et de convenances ; ils n'en agissaient que plus grossièrement et avec plus de brutalité. Quand il les suppliait de lui accorder un délai, ils l'abreuvaient d'injures et exagéraient au-delà de toute mesure leurs frais de route. Quelquefois, le maître de la maison se trouvait absent, soit pour cause de voyage, soit pour tout autre motif ; ils pénétraient quand même dans la maison qui n'était occupée que par des femmes et alors ils se livraient à des actes absolument répréhensibles et ils tentaient d'outrager les femmes. Celles-ci, pour leur échapper, escaladaient les murs ou se refugiaient chez les voisins.

Radouan bey alla porter ses vexations dans la province de Menoufiah ; il parcourut les villages, qu'il ruina de la manière la plus horrible ; il arriva ainsi à Rosette, puis il revint à la

Foire de Sayed el Badaoui à Tantah, et à chacun de ses voyages, il inventait de nouveaux actes arbitraires et de nouvelles spoliations.

Kassem bey exploitait la province de Charkiah et Aly bey el Hossni celle de Gharbiah. Ismaïl bey avait appelé Moustapha Kachef au gouvernement de la citadelle de Tourah et celui-ci ne manqua pas de soumettre tous les voyageurs qui se rendaient dans la Haute-Égypte, ou qui en revenaient, aux taxes les plus injustes. Chaque barque qui passait était arrêtée par ses ordres et tout ce qu'elle contenait lui était apporté. Il agissait ainsi, sous prétexte qu'il surveillait les Émirs de la Haute-Égypte. Il disait vouloir empêcher tout secours de leur arriver et intercepter leurs communications avec le Caire. Si, dans les barques qu'il visitait, le gouverneur trouvait le moindre chose suspecte, il confisquait à son profit tout le chargement, même les bagages des voyageurs. Il arrêtait en outre les passagers et le patron de la barque, les jetait en prison et ne les relâchait qu'après en avoir reçu une rançon.

Si, au contraire, Ismaïl bey ne trouvait dans la barque ni objets, ni papier suspects, il choisissait ce qui lui plaisait dans le chargement et ne s'en déssaisissait que moyenant une somme d'argent que l'on débattait.

Le public, connaissant cette manière d'agir, et voulant s'éviter de plus graves dommages, allait trouver au préalable Moustapha Kachef pour s'entendre avec lui sur la somme qu'il fallait lui payer pour le passage de la barque ; les choses se passaient alors régulièrement, on négociait pour chaque passager individuellement. Les marchands et les négociants, pour rentrer dans leurs frais, faisaient payer leurs marchandises plus cher.

Les femmes des émirs de la Haute-Égypte employèrent le même moyen pour faire parvenir à leurs maris toutes sortes de secours. Elles gagnèrent Moustapha Kachef, au moyen de

cadeaux et c'était par son entremise que la correspondance et les envois de toutes sortes se faisaient entre les émirs de la Haute-Égypte et leurs femmes ou leurs amis du Caire.

En Roumélie et en Albanie, on apprit qu'Ismaïl bey engageait toutes sortes de recrues. Les hommes de ce pays vinrent en grand nombre pour prendre du service en Égypte. Ils avaient des mœurs tout à fait différentes de celles des Égyptiens, et ils ne possédaient aucune notion de religion ni de morale. Ismaïl bey en logea une partie à Djizah, une autre partie à Boulaq et une autre au Vieux-Caire, et il fit entretenir tout ce monde. Les marchands d'esclaves lui amenèrent des mamlouks. Il en acheta un grand nombre et les initia tout d'abord au métier des armes, sans commencer par leur inculquer aucune notion de morale ou de religion. Il agissait ainsi pour se fortifier contre ses ennemis et pour augmenter son armée.

Ismaïl bey envoyait d'une manière très suivie des cadeaux et des présents, ainsi que de l'argent, à Constantinople. Il commanda aux selliers, aux orfèvres et aux tisserands six selles destinées au Sultan et à ses enfants ; cela avant la mort du Sultan Abd-el-Hamid. Ces selles étaient à la mode égyptienne, brodées et constellées de pierres précieuses, les étriers, les brides et les chariottes étaient en or pur ; la litière était de soie brodée d'or et constellée de corail, d'émeraudes et de rubis, avec des nœuds de brocart où se fixaient également des émeraudes, des rubis et d'autres pierres précieuses. C'était un chef-d'œuvre d'exécution et de richesse. On mit plusieurs jours pour terminer ce travail dans la maison de Mohammed Aga El Baroudi.

Ismaïl bey acheta aussi une grande quantité de vases en porcelaine qu'il remplit de différentes sortes de sirops, comme le sirop de violette, de rose, etc., le tout mélangé de musc, d'eau de rose et d'ambre. Il remplit encore d'autres vases de confitures indiennes de toutes sortes, comme la girofle, le gingembre el kabli, etc.

Ismail bey envoya tous ces présents par mer avec l'argent du tribut sous la garde de Othman, katkhoda des Azabs, et y ajouta plusieurs chevaux de race, des pièces d'étoffes indiennes et des parfums de toutes sortes.

Or, jamais avant lui aucun émir d'Égypte n'avait fait un présent aussi riche; jusque-là les sirops et les confitures se mettaient dans des pots en terre, dont la valeur n'excédait pas dix paras par chaque pot, tandis que chaque vase envoyé par Ismaïl bey devait coûter au moins 100 dinars.

NÉCROLOGIE.

En cette année est mort l'astronome Cheikh Moustapha el Khayat. Il posséda au premier degré toute la science des maîtres, tel que Radouan effendi Youssouf el Kalardji, Cheikh Mohammed el Nechili el Keretti, le cheikh Ramadan el Khaouanki, le cheikh Mohammed el Ghamri et mon père le cheikh Hassan el Djabarti. Il était fort habile dans la confection des calendriers et dans le calcul des éclipses. Les maîtres reconnurent toute sa science et tout son talent et il devint un maître lui-même; il eut des élèves et des disciples, entre autres mon contemporain, le cheikh Othman Ibn Salem el Wardani.

Tous les ans, il faisait un calendrier comparatif des ères lunaires avec les ères copte, grecque et hébraïque; il fit pour Sidi Abou el Amdad Ahmed Ibn Wafa le calcul du mouvement des astres jusqu'à l'année 1180. Indépendamment de ce travail, il laissa différents objets très utiles. Malgré sa science, il ne quitta pas son métier de tailleur; il mourut dans sa maison, âgé de plus de 90 ans.

Est mort aussi le sultan du temps, Sultan Abd-el-Hamid Ibn Ahmed Khan, et ce fut son neveu, fils de son frère, Sultan

Sélim Ibn Moustapha qui lui succéda. Que Dieu lui donne réussite et succès !

ANNÉE
MIL DEUX CENT QUATRE.

Au mois de Moharram, on reçut la nouvelle de la prise par les Russes de plusieurs forts et de plusieurs provinces de l'émir ottoman, surtout de la province de Ouzà, qui est le grenier de Constantinople comme la Haute-Égypte est celui du Caire. A Constantinople, les vivres devinrent d'une cherté excessive.

Dans les derniers jours du mois arriva un officier de Constantinople. Il était porteur d'ordres concernant les émirs de la Haute-Egypte. Ces ordres prescrivaient qu'on devait les combattre s'ils dépassaient les limites du pays qui leur avait été assigné par Hassan pacha et s'ils ne payaient point les contributions en argent et en nature. S'ils ne se soumettaient pas, on devait leur faire la guerre à outrance, car le Sultan avait juré leur extermination. On lut ces ordres au divan et on les confia ensuite à un émir d'Egypte, à un émissaire de l'officier qui les avait apportés et à un émissaire du Pacha pour les faire parvenir aux émirs.

Dans les premières journées du mois de Rabi el Awal, les messagers revinrent de leur mission auprès des émirs de la Haute-Egypte. Ceux-ci leur avaient remis une réponse où ils déclaraient n'avoir dépassé les limites assignées par Hassan pacha que d'après l'autorisation de Abdi pacha, qui leur avait concédé le pays à partir de Manfalout ; ils disaient aussi qu'Ismaïl bey avait construit des remparts et des forts à Tourah, et que cela était une preuve évidente que toute la Haute-

Egypte leur appartenait. Ils ajoutaient qu'il pouvait n'y avoir aucun privilège pour les émirs qui étaient au Caire, car tous étaient de la même origine, et que si eux étaient injustes et arbitraires, les émirs du Caire étaient encore plus injustes et plus arbitraires. Quant aux contributions en nature, ils prétendaient avoir envoyé une partie des céréales dans des barques qui avaient été retenues au Caire. « Qu'on nous envoie ces barques, disaient-ils, et elles seront chargées à nouveau ». Ils ajoutaient aussi qu'ils avaient envoyé à Constantinople Saleh Aga, katkhoda des chawiches, qu'ils attendaient son retour et qu'ils se conformeraient à tout ce qu'il aurait fait et aux ordres que lui aurait donnés le sultan.

Dans le mois de Djamad Awal, on apprit la révocation du grand vizir, du Cheikh el Islam et de l'Aga des Janissaires qui, tous les trois, avaient été exilés. Hassan pacha avait été nommé vizir, bien qu'il fût en campagne ; on disait qu'il était assiégé dans une place du nom de *Ismaïl* ; les Russes s'étaient rendus maîtres de tous les pays situés au delà d'Ismaïl. Hassan pacha, disait-on, avait conclu avec eux un armistice de cinq mois jusqu'à la fin de l'hiver.

On apprit aussi que par ordre du Sultan les émirs égyptiens qui étaient retenus en otage dans le fort Limea avaient été conduits à Constantinople. C'étaient Abd-el-Rahman bey el Ibrahimi, Othman bey el Mouradi et Soliman Kachef. Hussein bey était mort à Limea. On leur servait une pension. On les faisait venir en présence du Sultan pour exécuter des courses à cheval qui lui plaisaient beaucoup.

On reçut aussi la nouvelle de l'arrivée à Constantinople de Saleh Agha, qui avait fini par transiger pour le compte des émirs de la Haute-Egypte ; les choses se terminèrent par l'intervention de Naaman effendi, l'astrologue du Pacha et de Mahmoud bey. On envoya alors les documents à la signature de

Hassan pacha. Mais celui-ci se mit en colère et ordonna la révocation et l'exil de Naaman effendi et de Mohammed bey. Naaman effendi fut exilé à Arnassia et Mahmoud bey dans une localité voisine de Constantinople, et c'est ainsi qu'avorta l'entreprise des émirs de la Haute-Egypte et la mission de Saleh Agha, qui quitta Constantinople.

Au mois de Chaban, on reçut la nouvelle de la mort de Hassan pacha. On dit que cette mort avait été causée par le chagrin qu'il avait ressenti des victoires des Russes.

Dans la nuit du 12 du mois de Ramadan, à six heures, eut lieu un léger tremblement de terre.

Dans la journée du 12 du mois, trois personnes arrivèrent de Turquie, on leur remit tous les objets et les valeurs appartenant à Hassan pacha qui se trouvaient chez des personnes de confiance, puis elles s'en retournèrent.

Dans la nuit du vendredi 13 du mois de Chawal, avant l'aube, un incendie détruisit complétement la maison de Ismaïl bey.

Dans la journée du 25 du mois, Hassan Katkhoda fut destitué de ses fonctions de Mehtesseb et Radouan Aga Moharram, de l'odjak des chaouiches, le remplaça. Mais Hassan Katkhoda prétendit qu'il était obligé de fournir les rations de pain de la mosquée El Azhar et que son remplaçant devait se soumettre à cette obligation, qu'autrement on devait le réintégrer dans ses fonctions. Radouan Aga fut obligé d'accepter.

Cette proposition de Hassan Katkhoda était une intrigue diabolique. Elle n'avait qu'une apparence de vérité, car les fonds sur lesquels étaient payés les rations de pain nécessaires

aux étudiants et aux cheikhs de El Azhar étaient placés sous la direction de Aly bey el Defterdar.

Or Hassan, étant le katkhoda de Aly bey, fournissait le pain sur les revenus qui étaient destinés à ce service et non sur ses propres revenus.

Radouan Aga ne pouvait cependant pas refuser la condition qui lui était imposée, car il perdait, en la refusant, la somme d'argent qu'il avait payée pour obtenir ses nouvelles fonctions. Il accepta donc l'obligation de fournir le pain à la mosquée El Azhar, mais il fit payer à ses subordonnés ce que cette obligation lui coûtait et ceux-ci naturellement la firent payer aux marchands au moyen de taxes injustes ; le résultat fut que l'on subvint à l'entretien des Ulémas et des étudiants d'El Azhar par l'arbitraire et le péché. La chose était tellement patente que personne ne pouvait incriminer ni les étudiants ni les Ulémas. Personne ne réclama contre cette injustice, tout au contraire, si une ration n'était pas payée, on ne se faisait pas faute de la réclamer, et ici comme partout les Ulémas auraient pu trouver qui la nécessité justifiait bien des choses défendues.

Dans la nuit du samedi 13 du mois de Zilhodjeh, correspondant au 18 du mois de Missrah de l'ère copte, le Nil ayant atteint sa hauteur normale, la digue fut coupée avec le cérémonial habituel, en présence du Pacha et des Émirs et l'eau coula dans le Khalidj.

Dans cette journée, une querelle s'engagea entre les soldats de la marine et les Albanais à Souk el Selah. Il y eut plusieurs victimes des deux côtés. Il se forma alors deux partis et des deux côtés, on se livra à des agressions et même à des homicides. Cela jeta la panique dans la ville, car si l'on traversait paisiblement les rues, on était exposé à rencontrer des groupes de gens armés qui couraient pour en venir aux

mains avec les gens du parti adverse que l'on savait être dans telle ou telle rue. Ces chasses à l'homme durèrent cinq jours, après quoi Ismaïl bey réconcilia les deux camps.

Le dernier jour du mois, des Albanais arrivèrent dans la maison de Mohammed Aga el Baroudi, qui leur donna une somme d'argent pour leurs rations. Ils montèrent dans une barque au Khalidj el Merrakham ; la barque chavira et il y en eut dix de noyés ; les autres purent se sauver, mais ils étaient dans un état pitoyable.

NÉCROLOGIE.

Est mort en cette année le grand jurisconsulte et le savant traditionniste, le vertueux Cheikh Soliman, fils de Omar, fils de Mansour el Odjeili el Chafféi el Azhari, surnommé el Djammal. Il naquit à Miniet Odjeil, village de la moudirieh de Gharbiah. Il vint au Caire et s'attacha au cheikh El Hefni qui l'initia à la secte Khalouatia et lui enseigna tous les noms sacrés. Il se perfectionna sous d'autres maîtres, tels que le cheikh Attia el Adjhouri et il acquit une grande renommée en bonté et en vertu. Le cheikh El Hefni fit son éloge et le nomma prédicateur à la mosquée voisine de sa maison située sur le Khalidj. Il enseigna à la mosquée de Achrafia et dans la mosquée El Husseini la législation, le Hadith, l'explication des livres sacrés. Les personnes qui assistaient à ses cours étaient très nombreuses. Il ne se maria pas et vers la fin de sa vie il devint d'une très grande sobriété ; il se montra très détaché de tous les biens de ce monde. Il ne mit plus qu'une robe de laine et un turban de la même étoffe. Il fut renommé par sa piété et il ne cessait d'aller faire ses dévotions dans les tombeaux des saints. Il mourut le 11 du mois de Zilkadé de cette année.

Est mort aussi le grand Imam, le cheikh Aly Ibn Omar, Ibn Ahmed, Ibn Nadjib, Ibn Feneiche el Oni el Meihi, el Chafféi. Il était aveugle et habitait la ville de Tantah. Il naquit à Meih, village d'Égypte, où son grand-père Feneich, qui était bédouin de la tribu de Beni Ona était venu se fixer. Aly entra à El Azhar, où il suivit les cours des maîtres de ce temps ; il se rendit ensuite à Tantah où il professa dans la mosquée qui avoisine celle de Sidi Ahmed el Badaoui. Ses leçons étaient d'un grand profit ; il devint le cheikh des Ulémas de Tantah ; il mourut le 12 Rabi el Awal de cette année et fut inhumé près du tombeau de Sidi Marzouk, de la famille des Welad Ghazi.

C'était un homme savant, habile et éloquent et il possédait une excellente mémoire. Il retenait tout ce qui le frappait dans ses études ; il était modeste, affable, sobre et désintéressé.

Est mort aussi le grand et aimable poète, Kassem Ibn Attalah el Massri ; il naquit au Caire où il apprit la littérature avec les lettrés du temps. Il apprit la *Moulha*, *l'Alfia* et d'autres ouvrages littéraires. Il avait pour la poésie une inclination qui se développa et se perfectionna surtout pour le genre badin. Il était le plus habile versificateur de son temps et il improvisait des très belles poésies. Il était un de ceux qui faisaient les plus jolis chronogrammes sans se donner aucune peine. Le cheikh El Eidarouss était étonné de sa force et il disait que c'étaient les génies qui l'inspiraient.

Le poète Kassem fit de grandes et belles poésies à la louange de Sayed Abou Hadi el Ouafaï ; celui-ci lui donna le surnon de Abou el Kaboul et lui accorda son amitié.

Parmi ces poésies, nous pouvons citer la suivante :

La maison de Béni Wafa est, sans contredit, la plus noble des maisons.
Les plaisirs et les divertissements de l'esprit s'y rencontrent.
C'est une maison où ceux qui détiennent le pouvoir se donnent rendez-vous

Et où tous les saints personnages se retrouvent.
Famille du prophète, je me tiens devant votre maison,
Et je tourne ma joue dans tous les sens dans la poussière de vos seuils.
Mon moyen de salut a toujours été Mohammed,
Le noble descendant de la famille de Wafa,
Ce seigneur qui porte le nom de son aïeul, que Dieu
A choisi et qui fut le meilleur des Arabes et des étrangers.
Le savant, l'étoile brillante qui
Est si glorieux et dont je suis forcé de chanter les éloges,
Celui qui découvre les mystères de la science et en garde les trésors,
Le jardin des connaissances et le guide des étudiants.

Kassem célébra encore le même seigneur dans des poésies que le savant El Sayed Hassan el Badri el Awadi rapporte dans son recueil intitulé : *El Laouaïeh el Anwariah* et *El Madaïeh el Anwariah*.

Voici six jolis vers composés par le poète Kassem :

Seigneur, vous avez mérité le respect des hommes
Et atteint la plus noble gloire.
La fortune est venue à vous en courant,
Elle est sincère,
Que votre gloire soit toujours resplendissante
Et belle, et que vos jours soient toujours heureux !
Ne crains pas les perfidies des envieux :
Ton Dieu est le meilleur des protecteurs.
Vis toujours en paix dans les plaisirs
Et n'aie jamais à souffrir des méchancetés d'un rival.
Ta gloire est resplendissante
Dans le ciel de sa hauteur, ô Abd-el-Kader !

Un jour, Kassem se trouvait dans une réunion de gens de lettres tels que le cheikh Mohammed Ibn el Salahi et le cheikh Amer el Zorkani ; il pleuvait abondamment ; alors Ibn el Salahi improvisa ces vers :

A votre approche, les nuages ont souri
Et ont appris à l'œil à pleurer.
Mais tout cela ne fut que pour suivre
L'exemple de la générosité de votre main.

Kassem répondit aussitôt :

Je sacrifierai mes yeux pour toi,
O fils de El Salah[1] et de l'intelligence !
Les nuages ont pleuré :
Ils ont l'air d'implorer ta puissance.

On lui doit aussi la césure suivante des vers de Ibn el Salahi :

Offre-moi de tes lèvres le café de la guérison.
Tu es épanoui et les jardins empruntent leur beauté à tes charmes.
Ne t'enorgueillis pas à cause de ma soumission, ô toi qu'on rachèterait au prix de la vie.
Et fais-le moi boire à la santé de ta haute position.
Présente-le moi, ô unique pour la gentillesse
Et pour la séduction, et aie pitié de celui qui soupire pour toi !
Tu brilles d'un bel éclat dans le ciel des honneurs et
Tu brilles parmi tes semblables.
Si la lune avait une forme humaine,
Elle ne te ressemblerait pas, non, par Dieu qui t'a créé!
Et si tous les beaux se comparaient à toi,
Ils ne pourraient rivaliser de beauté avec toi.
Présente-moi publiquement ce breuvage et n'en prive pas
Celui que ton amour a consumé.
N'en fais pas jouir un autre que moi
Et dédaigne les critiques, car mes plaisirs sont attachés à tes lèvres.
Présente le moi, tu m'as étourdi et abattu,
Et compenses par cela mon abstention de goûter de tes eaux.
Éveillé et réunissant toutes mes forces
Je ne puis lutter contre la vigilance.

Cheikh Kassem se trouvant un jour dans une réunion de gens d'esprit, écrivit à Ibn El Salahi les vers suivants, pour l'inviter à se rendre au milieu d'eux :

Seigneur, fils de El Salahi,
Toi à qui nous sacrifions nos yeux,
Sois généreux et charme notre réunion
Par la présence de ta beauté et de ta noble personne.

[1] Ibn el Salah veut dire: fils da la vertu.

Rends-toi, par générosité, à notre invitation.
Les grands seigneurs ont été, de tous temps aimables.
Des nuées ont jeté sur la terre,
Dans leur libéralité, des perles uniques,
Et nous désirons leur unir
Les perles précieuses de tes paroles.

Ibn El Salahi répondit à cette missive par les vers suivants, qu'il improvisa séance tenante :

Ta lettre m'est parvenue, alors que les étoiles brillantes trébuchaient
Et que la main des pléïades cachait les autres étoiles.
Ta lettre contient des perles qui se moquent
Des perles formées par la rosée.
Comment peut-il en être autrement, alors que les perles de la rosée sont disséminées
Et que les vôtres forment un collier brillant?
Elle a attisé des désirs contenus depuis longtemps.
Je te le dis à propos des sentiments que tu m'exprimes.
Je suis venu vers vous en courant et il n'y a rien,
Si périlleux qu'il soit, qui puisse m'empêcher de le faire.
Que cette réunion soit toujours heureuse
Et que les réunions de vos ennemis soient toujours malheureuses !

Le même poète écrivit une fois à Sayed Mohammed El Tambouli les vers suivants :

Les étoiles des plaisirs sont apparues, elles clignent
Avec les yeux de l'amour et la pleine lune de leur ciel.
L'Amour les a enveloppées de nuages
Qui se dissiperont lorsque le croissant se montrera.
Ibn El Salahi est plus haut placé
Que ces lunes et que le ciel qui resplendit dans leur ciel.

Le poète Kassem Ibn Attalla el Massri a laissé un nombre considérable de poésies en tous genres ; nous avons déjà cité quelques-unes d'entre elles et nous avons cité aussi la *Mizdawidja*, qu'il composa en l'honneur de l'émir Radouan el Djelfi. Il mourut le vendredi, 5 du mois de Chawal de cette année.

Est mort aussi le grand négociant, El Hadj Ahmed Aga Ibn Moulla Moustapha el Maltili; c'était un des principaux négociants et il possédait toutes les qualités. Très dévoué, surtout à ses amis et à toutes les personnes qui recouraient à lui, il était très honoré parmi ses nationaux. Il mourut le mercredi 22 du mois de Zilkadé. Que Dieu ait son âme !

Est décédé aussi l'homme intelligent et l'écrivain éloquent, notre ami, Hussein Ibn Mohammed, connu sous le nom de Darb el Chamsi. C'était un des frères de Hassan effendi, il appartenait à une des maisons les plus honorables et les plus vertueuses. C'était un des hommes les plus remarquables du temps pour son intelligence, sa présence d'esprit et son éloquence. Il avait eu des jours heureux au Caire, mais en l'an 1182, Aly bey l'exila au Hedjaz ainsi que ses frères. Ils revinrent en 1187, mais ne purent se refaire une position. Hussein Ibn Mohammed fit une maladie de vingt jours qui l'emporta au mois de Ramadan de cette année. Il laissa un fils, Hassan Chorbadji, qui vit actuellement. Que Dieu le bénisse et fasse miséricorde à ses aïeux !

Est mort aussi le vénérable et vénéré cheikh Abd-el-Djaouad Ibn Mohammed Ibn Abd-el-Djaouad El Insari El Djerdjaoui. Il descendait d'une famille très riche et très honorable. Ses aïeux appartenaient au rite Malékite, mais il se fit Hanafite. Il pratiquait très généreusement l'hospitalité ; il avait des entrevues avec Dieu ; il passait ses nuits à lire des prières et à pratiquer le zikr. Il vint plusieurs fois au Caire et finit par y habiter avec sa famille. Il acheta une maison fort spacieuse de la rue Kétama et assistait aux cours des Ulémas auxquels il ne manquait jamais de témoigner son respect. Dans ses derniers jours, il fit le voyage de la Haute-Egypte pour réconcilier deux partis bédouins, mais ceux-ci le tuèrent. Que Dieu lui soit miséricordieux !

Est mort l'émir respectable, Saleh effendi, écrivain du corps des Toufoukdjiahs. C'était un mamlouk d'Ibrahim Katkhoda El Kazdogli. Il grandit dans la pratique des vertus, il aima la calligraphie et se perfectionna aux leçons de Hassan effendi Diaëi, de Anis et d'autres ; il acquit beaucoup de livres ; sa maison était le rendez-vous des gens de vertu et de science. Il tenait mon père en très grande estime et venait le voir au moins une fois par semaine. L'émir Saleh soignait sa mise et sa table ; il était d'un abord très respectable et d'une vieillesse très vénérable. Il tomba malade, et, pendant sa maladie, qui dura une année, il ne pouvait plus monter à cheval. Il montait à âne et s'appuyait sur ses domestiques. Il mourut en cette année. Que Dieu ait son âme en miséricorde !

ANNÉE
MIL DEUX CENT CINQ.

Dans la journée du 12 Moharram, un officier de la Sublime-Porte arriva au Caire, porteur d'un firman maintenant Ismaïl pacha pour la nouvelle année ; on fit un cortège, on monta à la citadelle où l'on lut le firman, et on tira le canon.

Dans la même journée, Ismaïl bey se saisit de Youssouf Kassab, comptable en chef du divan, et ordonna qu'il fût noyé dans le Nil.

Dans la matinée de cette même journée, on exila Saleh Aga, l'aga des Albanais, parce qu'il s'était mis d'accord avec les émirs de la Haute-Egypte par l'entremise de ce même Youssouf Kassab. Il avait consenti à leur livrer les navires de guerre turcs et les forts de Tourah et de Djizah moyennant une somme

d'argent que le chrétien Youssouf Kassab s'était engagé à lui payer et pour laquelle il avait souscrit un billet.

Dans la même journée, Ahmed Agha El Wali commit plusieurs exactions contre les habitants du quartier Husseiniah ; il les frappait, les mettait en prison, leur faisait payer des sommes d'argent ; il alla même jusqu'à pénétrer dans certaines maisons pour les piller.

Dans la journée du vendredi 22 du mois, il envoya ses gens pour arrêter Ahmed Salem, le boucher, chef de la confrérie de Bayoumiah. C'était un homme d'une certaine influence dans le quartier ; lorsqu'on voulut se saisir de sa personne, ses confrères se soulevèrent avec beaucoup d'énergie et empêchèrent les gens du Wali d'arrêter Salem ; ils s'assemblèrent et d'autres attroupements vinrent se joindre à eux. Les marchands chômèrent, les boutiques se fermèrent et tout ce monde ainsi rassemblé se porta vers la mosquée El Azhar avec des tambours. Là, ils fermèrent les portes de la mosquée et il y en eut qui montèrent au haut des minarets, pour crier et battre du tambour. Les leçons furent interrompues.

Le cheikh El Aroussi dit aux révoltés : « J'irai, sur-le-champ, trouver Ismaïl bey pour lui demander la révocation du Wali ». Il les apaisa par ces paroles ; il put ainsi leur échapper et se rendre auprès d'Ismaïl bey. Celui-ci allégua que le Wali n'était pas de ses gens, mais qu'il était un des hommes de Hassan bey El Djeddaoui. Néamoins Ismaïl bey ordonna à une personne de sa suite de se rendre auprès de Hassan bey et de lui faire part de la manifestation, ainsi que de la demande présentée par les cheikhs pour la révocation du Wali. Hassan bey refusa d'accéder à ce désir et il dit : « Si je révoque le Wali, il faut qu'Ismaïl bey révoque l'aga qui est de ses hommes, qu'il enlève aussi ses fiefs à Radouan Katkhoda el Madjnoun et à

Moustapha kachef le commandement de Tourah et qu'il chasse les Albanais et les marins». Il y eut plusieurs messages de ce genre échangées entre Ismaïl bey et Hassan bey.

Pendant ce temps, Ahmed Aga le Wali parcourait la ville à la tête de ses gens et se livrait envers la population à toutes sortes d'actes vexatoires. Les habitants, de leur côté, s'attroupaient et résistaient au Wali. Dans ces rencontres, il y eut deux morts et beaucoup de blessés.

Hassan bey El Djeddaoui, après ces échanges de missives, était allé à Adliah et se trouvait dans une grande colère.

Cependant les cheikhs se réunirent dans la maison de Mohammed effendi El Bakri, où se rendit également Ismaïl bey. Celui-ci chercha à apaiser les cheikhs et leur promit la révocation du Wali. En ce moment même, le Wali passait devant la maison du Bakri où se trouvait un grand attroupement, il brandit son sabre devant cet attroupement, qui lui livra passage, il se fraya ainsi un chemin et continua sa route.

L'exaspération allait en grandissant, la foule se rassemblait de plus en plus et enjoignait à tous les marchands de fermer leurs boutiques. Les plus grands attroupements se tenaient à la mosquée El Azhar.

Les choses durèrent ainsi jusque dans la journée du mardi 3 du mois de Saffar. En cette journée, Ismaïl bey et les émirs montèrent à la citadelle et se mirent d'accord sur la révocation du Wali et de l'Aga ; ces deux personnages furent créés sandjaks et on les remplaça, l'Aga par un des hommes de Ismaïl bey et le Wali par un des hommes de Hassan bey.

Le nouveau Wali, en sortant du divan, se rendit à la mosquée El Azhar pour voir les cheikhs et se les concilier, puis il alla à sa maison ; après quoi la foule se dispersa et l'on disait que cette fois les habitants de la ville avaient réussi à se faire rendre justice.

Dans la nuit du vendredi 15 du mois de Saffer, le ciel se couvrit de gros nuages, une pluie abondante commença à tomber. Il tonnait fortement et les éclairs se succédaient avec une grande rapidité et une grande intensité. Toute la nuit et toute la journée du vendredi se passèrent ainsi ; toutes les vieilles maisons s'écroulèrent sur les personnes qui y logeaient, des torrents se formèrent dans la montagne. Le désert et la campagne au-delà de Bab el Nasre furent couverts d'eau et les cimetières furent également inondés.

De plus, cette pluie coïncida avec la rentrée des pèlerins, qui en souffrirent considérablement. La tente de l'émir El Hadj fut emportée, ainsi que celle d'autres émirs. Les torrents pénétrèrent dans la ville par Bab el Nasre, les eaux remplirent les okelles et la mosquée de El Hakem. Il y eut des morts dans les khans. En dehors de Bab el Nasre, un grand lac se forma et sur ce lac, les vagues étaient très fortes. Les maisons du quartier Husseiniah furent détruites pour la moitié au moins. Et cela était un phénomène très effrayant.

Dans cette même journée eut lieu aussi l'incident de Abd-el-Wahab effendi Bosniak, le prédicateur ; un Bosniaque de ses compatriotes, en mourant, l'avait nommé tuteur de sa succession. Il en prit possession et fit même un voyage à Alexandrie pour régler des comptes avec un associé du défunt, puis revint au Caire après avoir fait rentrer la créance due par cet associé. A son retour, il trouva l'héritier qui lui demanda de lui rendre toute la succession. Il ne lui donna que très peu de chose. L'héritier l'assigna devant le Cadi, mais Abd-el-Wahab soutint qu'en sa qualité de tuteur testamentaire nommé par le défunt, il devait être cru dans toutes ses déclarations, qu'il n'avait rien recueilli de sa succession que ce qu'il avait consigné à l'héritier. Le magistrat lui dit que cet héritier prétendait telle et telle chose et il dit avoir des preuves contre lui, mais lui ne

cessa de se maintenir dans son système de défense et il finit par outrager le Cadi et par le taxer d'ignorance. Le Cadi alla porter une plainte au Pacha, qui manda à son divan Abd-el-Wahab effendi. Là, tout le monde discuta avec lui, mais il se montra encore plus tenace et il finit par insinuer que tout le monde était contre lui et que la justice était violée. Le Pacha entra en colère à cette accusation et ordonna que Abd-el-Wahab effendi fût expulsé du divan. On le prit, on l'enleva, on le frappa et on l'emprisonna.

Un autre incident suivit en même temps. Le moufti de Médine avait reçu une lettre d'Abd-el-Wahab effendi, par laquelle celui-ci parlant du Pacha le qualifiait de *malheureux guerrier;* les émirs n'étaient pas épargnés non plus. Or, comme ce moufti nourrissait une haine secrète contre Abd-el-Wahab effendi, il fit parvenir cette lettre à Ismaïl bey, qui la transmit de son côté au Pacha. La colère de celui-ci devint plus grande encore ; il manda Abd-el-Wahab auprès de lui et il lui montra cette lettre. Abd-el-Wahab tomba à ses genoux et le supplia de lui pardonner. Le Pacha le frappa alors au visage et lui tira la barbe, il voulut même le frapper de son poignard, mais ses gens intercédèrent pour lui. On le jeta en prison jusqu'à ce qu'il eut payé tout ce qu'il détenait du chef de la succession. On fit les comptes avec lui et il dut s'exécuter ; après quoi, Aly bey El Defterdar demanda sa grâce, qui lui fut accordée.

Dans la journée du 30 Saffer, on nomma Ahmed bey El Wali, kachef de la moudiriah de Dakahliah, Othman bey el Hosni, kachef de la Gharbiah ; Chahine bey, kachef de la Charkiah et Aly bey Tcherkess, kachef de la Menoufiah.

Au moment de leur départ, les gens de Ahmed bey enlevaient aux populations leurs bêtes dans les marchés et prenaient les chevaux des moulins ; quand ils se répandirent dans les villages, ils commirent à l'encontre des fellahs les injustices les plus criantes et les vexations les plus horribles.

Dans le mois de Rabi el Awal, la maison de Ismaïl bey était complètement reconstruite. Cette maison était réédifiée avec beaucoup de goût. Ismaïl bey y avait fait apporter de grands morceaux de colonnes en marbre qui se trouvaient dans la mosquée El Hossari, près de Foum el Khalidj, et il les avait employées comme assises dans les fondations. Il y avait dans cette maison une grande et belle salle, comme jamais les Émirs n'en avaient construit. A cette maison il annexa un jardin et il pensa que l'avenir était à lui.

Mais un poète avait dit :

Mais ces maisons avant nous,
Que d'hommes y ont passés
Et que d'autres ont pris part à leur construction.
Ils ont planté et d'autres ont cueilli,
Après eux, les fruits de ces plantes.
Les jours passent pareils
A des rèves que l'on fait en dormant.

Dans les dernières journées du mois de Djamad Awal, le bruit se répandit dans le public que dans la nuit du 27 du mois, un grand tremblement de terre devait avoir lieu et que ce tremblement de terre devait durer sept heures. C'étaient les assertions de certains faux astronomes qui étaient restés dans la croyance du peuple. Et sans aucune donnée, on assura que l'événement devait s'accomplir. Or, cette nuit, tout le monde se répandit dans le désert et dans les endroits spacieux, tels que Berket el Ezbekiah et Berket el Fil, dans l'attente du tremblement de terre annoncé qui n'arriva jamais.

Il n'y eut que de rares personnes qui prirent le sage parti de rester chez elles. Chacun alors se moquait de l'autre et c'était, comme avait dit un poète :

Que de choses risibles au Caire,
Mais elles provoquent des rires qui ressemblent à des pleurs.

Dans ce mois, la peste fit son apparition et jeta la panique dans les cœurs.

Dans ce mois aussi, on nomma Abd-el-Rahman bey Othman sandjak du trésor, et Ismaïl bey fit tous ses efforts pour faire partir le trésor à Constantinople, suivant l'ancien cérémonial qui consistait à le faire escorter d'un grand cortège où tous les personnages devaient assister en habits de gala ; c'était un usage abandonné depuis trente ans. Ismaïl bey voulait le rétablir pour faire sa cour aux hommes de la Sublime-Porte, mais Dieu ne lui permit point ce plaisir, car la mort vint le surprendre.

Au mois de Radjab, les ravages de la peste augmentèrent, d'une manière effrayante et ils se continuèrent durant tout le mois de Chaban.

Les morts ne se comptaient plus. Douze sandjaks moururent, et de leur nombre fut Ismaïl bey el Kébir. A Boulaq, au Vieux Caire et à Djizah, on creusait les fosses là où la mort venait frapper. Chaque maison d'Émir envoyait à la tombe cinq ou six morts à la fois. Les tombes étaient disputées et les cadavres par dizaine attendaient aux bords des fosses que leur tour vint d'être lavés et enterrés. On ne s'occupait plus que de funérailles et l'on ne se rencontrait plus qu'avec des malades, des cortèges funèbres et des gens effrayés s'occupant à inhumer des cadavres. Dans les mosquées, les prières sur les morts se faisaient en permanence et elles se disaient sur des groupes de quatre ou cinq à la fois. Très rares étaient les personnes qui guérissaient après avoir été attaquées de la peste ; très rares aussi les attaques qui n'étaient point compliquées. Quand on était attaqué, on sentait de grands frissons, on tombait, et alors c'était la mort le jour même ou le lendemain ou bien une maladie très grave.

Cette épidémie se continua ainsi jusqu'aux premiers jours du

mois de Ramadan ; à cette époque, elle cessa presque complètement. L'Aga et le Wali en furent victimes et furent trois fois remplacés ; leurs remplaçants succombaient également à deux ou trois jours d'intervalle. Trois fois, en une semaine, les successions passaient à de nouveaux héritiers.

A la mort de Ismaïl bey, Hassan bey el Djeddaoui et Aly bey el Defterdar se disputèrent le pouvoir, puis ils s'accordèrent sur le choix de Othman bey Tobbal, un des hommes d'Ismaïl. Othman bey Tobbal demeura dans la maison de son maître. Hassan bey Kassabet Radouan fut nommé émir El Hadj. Alors chacun des émirs se mit à condamner l'arbitraire et à manifester son repentir. Ils publièrent qu'ils renoncaient aux contributions vexatoires et qu'il voulaient gouverner avec justice.

Dans la première journée du mois de Ramadan, un officier de la Sublime-Porte arriva au Caire avec un ordre révoquant Ismaïl pacha et le nommant au Gouvernement de la Morée. Il était remplacé par Mohammed pacha Izzet, qui était à Djedda. On tint divan à cette occasion et là les émirs déclarèrent à Ismaïl pacha qu'il ne voulaient pas se résigner à le laisser partir, car ils le préféraient à tout autre ; ils lui offrirent d'envoyer une adresse en ce sens à la Porte, mais son remplaçant était déjà arrivé à Alexandrie et comptait se mettre en route le lendemain pour le Caire.

Dans la journée du jeudi, 15 du mois de Ramadan, le Pacha quitta la citadelle pour se rendre à Boulak. Il voulait s'embarquer immédiatement ; il arrêta des barques et y fit descendre ses effets. En présence de cette précipitation, les émirs voulurent le retenir pour établir ses comptes concernant les sommes qu'il avait perçues et qu'il pourrait encore devoir, mais il persistait toujours dans son dessein ; alors on lui représenta que son départ

aussi précipité pourrait faire croire qu'il emportait avec lui l'argent de l'Égypte, auquel il n'avait aucun droit et qu'il valait mieux établir ses comptes et tout régler avant son départ. Il voulut partir quand même et laisser son Katkhoda pour répondre de l'argent qu'il pourrait devoir. On lui refusa ce mode d'arrangement. Malgré tout, il persistait toujours dans son dessein. Alors on envoya l'Aga et le Wali à Boulaq pour empêcher, sous les peines les plus graves, tout embarquement d'objet appartenant au Pacha et l'on fit garder sa maison.

Dans la même journée arriva au Caire le trésorier du nouveau Pacha. Il fit savoir que celui-ci était arrivé à Alexandrie et qu'il apportait à Othman bey Tobbal l'investiture de kaïmakam ; en même temps, le trésorier remettait une lettre aux émirs les priant de ne pas aller au-devant du nouveau Pacha avec le cérémonial ordinaire. Il allait se rendre par mer à Rosette.

Dans la même journée, on releva Moustapha Kachef de ses fonctions à Tourah et on le fit Katkhoda de Othman bey, le cheikh el Balad. Le bruit courut également que Abd-el-Rahman bey el Ibrahimi était arrivé par la route de Syrie, qu'il avait tourné la montagne et qu'il était allé rejoindre son maître dans la Haute-Egypte.

Dans la première journée du mois de Chawal, le nouveau Pacha arriva à Boulaq. Les émirs allèrent au-devant de lui jusqu'à Embaba pour le saluer, et le lundi 4, on le conduisit en cortège jusqu'à la citadelle, où à son arrivée on tira le canon. La cérémonie de sa réception n'etait cependant pas aussi brillante que d'ordinaire.

Dans cette même journée, le cheikh Mohammed el Emir partit du Caire, porteur de la pétition adressée à la Sublime-

Porte. Cette pétition avait été rédigée en Conseil pour demander qu'il ne fût point désigné d'envoyés de la Sublime-Porte pour la succession d'Ismaïl bey. L'envoi de cette pétition avait été ajournée dans le but de faire approuver la mesure par le nouveau Pacha.

On régla aussi les comptes de l'ancien Pacha depuis le jour où il prit le pouvoir, c'est à dire depuis le 17 Radjab, et il fut constaté qu'il restait débiteur d'une somme de deux cents bourses. Il devait aussi aux émirs une somme très importante. Il paya le tout, partie en numéraire et partie en obligations et on lui permit de partir. Il procéda alors à son embarquement et à celui de ses effets. Les deux journées du jeudi et du vendredi se passèrent dans ces préparatifs, et le samedi il comptait définitivement partir, lorsque dans la nuit de ce même jour arriva un émissaire de la Sublime-Porte avec un ordre disant que les comptes à faire avec le Pacha révoqué devaient avoir pour point de départ le mois de Thout; cet ordre fut lu en divan, dans la matinée du samedi, en présence des cheikhs et des émirs. A la suite de cette lecture, on envoya contremander le départ du Pacha, on fit débarquer ses effets et on mit les matelots en prison.

Dans la journée du 16 du mois, on apprit que les émirs de la Haute-Egypte faisaient de nouveaux préparatifs pour arriver jusqu'au Caire. A la nouvelle de la mort de Ismaïl bey et des compétitions que cette mort faisait naître entre les émirs restés au Caire, Mourad bey s'était empressé de quitter Siout pour venir à Miniah. Les autres émirs se répandirent dans les provinces de l'est. Il y en eut qui arrivèrent à Kafr el Ayat.

Ibrahim bey continuait à rester à Manfalout, où il attendait le départ des pèlerins pour marcher sur le Caire. Les émirs du Caire envoyèrent alors Ali bey el Djedid à Tourah pour remplacer Moustapha Kachef et Saleh bey à Djizah. Ils com-

mencèrent de nombreux préparatifs et montrèrent qu'ils s'occupaient sérieusement d'arrêter la marche des ennemis.

Dans la même journée, on fit creuser un fossé partant du fleuve et allant jusqu'aux barricades; on réquisitionna des hommes de la campagne pour exécuter cet ouvrage. Cela n'arrêtait pas les préparatifs du pèlerinage, mais on prétendait que la somme qui devait former la *sourra* n'était pas complète; d'un autre côté, on ne payait pas les allocations des villes saintes, la Mecque et Médine, et l'on faisait payer les soldats de la flotille par les fermiers.

Dans la journée du dimanche 24 du mois, Sayed Omar effendi Makram el Assiouti arriva secrètement au Caire. Il était porteur de lettres des émirs de la Haute-Egypte, adressées au cheikh el Balad, aux cheikhs et au Pacha.

Dans la même journée, Ismaïl pacha partit après avoir payé ce qu'il devait.

Dans la journée du lundi, 25 du mois, eut lieu le départ du tapis sacré sous la conduite de l'émir El Hadj, Hassan bey Kassabet Radouan.

Dans la journée du mardi, on se réunit au divan chez le Pacha et on lut les lettres envoyées par les émirs de la Haute-Egypte; elles contenaient en substance ceci :

Précédemment, nous avons demandé à nous réconcilier avec nos frères et nous avons exprimé le désir que tout le passé fût oublié, mais feu Ismaïl bey n'inclinait pas pour nous. Or, comme tout arrive suivant le destin et chaque chose en son temps; que nous avons grande envie de revoir nos familles et notre patrie, dont nous sommes éloignés depuis longtemps, nous avons résolu de venir au Caire en paix; nous possédons aussi un firman de notre maître le Sultan qui nous a été remis par Abd-el-Rahman bey; ce firman nous fait grâce pour le passé et il ajoute que nos seigneurs les cheikhs nous garantiront l'avenir.

Le Pacha, une fois cette lecture achevée, s'adressa aux cheikhs et leur dit : « Qu'en dites-vous? » Le cheikh El Arroussi répondit : « Si le différend existait entre les émirs de la Haute Egypte et ceux qui sont actuellement au Caire, nous pourrions intercéder en leur faveur auprès de ces derniers ; mais puisque le différend existe entre eux et notre souverain maître, le Sultan, c'est au représentant du Sultan d'aviser.

On convint ensuite de rédiger une réponse dans le sens suivant :

Celui qui demande la paix doit la conclure tout en restant à son poste, il ne doit s'avancer qu'après. Vous vous dites repentants, mais déjà vous avez exprimé ce sentiment plusieurs fois, sans jamais le prouver, car la marque du repentir serait l'abolition de l'arbitraire et vous y persistez. Vous n'avez pas envoyé ce que vous devez pour les impôts. Cependant si vous désirez sincèrement la paix, vous devez reculer jusqu'au delà des limites qui vous sont fixées et envoyer les contributions et les denrées que vous devez, après quoi nous enverrons une adressse à la Sublime Porte pour vous autoriser à venir ; car les Émirs qui sont au Caire ne s'y trouvent ni par leur épée ni par leur force ; c'est le Sultan qui vous en ayant fait sortir, les y a fait entrer. Si donc cette autorisation vous est donnée, nous n'y voyons aucun inconvénient, car nous sommes tous sous les ordres du Sultan.

Cette réponse fut signée par le Pacha et par les cheikhs ; elle fut remise à Saïd Omar qui l'emporta et partit le même jour.

Puis on s'occupa des préparatifs du pèlerinage, et à cette occasion on prétendit que la somme nécessaire pour la *sourra* n'était pas complète, que le déficit était de soixante bourses. On répartit le paiement de ce déficit entre les négociants et les marchands du quartier de Ghouriah, et lorsque la somme nécessaire fut réunie, le pélérinage partit accompagné de la caravane du Maroc.

Dans la même journée, c'était le dimanche 1er du mois de Zilkadé, on tint divan à la citadelle et on prescrivit l'exil de

tous ceux qui étaient attachés aux émirs de la Haute-Égypte ; cette mesure atteignit Ayoub bey el Kébir et Hassan Katkhoda el Djarban, qui furent exilés à Tanta.

On prescrivit aussi à toute personne étrangère du Caire de sortir de cette ville. Quant aux habitants du Caire, on fit un firman pour leur assurer la paix et la sécurité pour eux et leur biens.

L'Aga et le Wali parcoururent la ville et lurent ce firman en public. Ils ordonnèrent la fermeture de toutes les portes de la ville et y placèrent des sentinelles.

Dans la journée du jeudi, l'Aga parcourut la ville, précédé d'un héraut, publiant l'ordre aux mamlouks et à tous les soldats de sortir de la ville et d'aller à la campagne.

Dans cette même journée, arriva un envoyé de Turquie pour réclamer la succession d'Ismaïl bey et de tous les autres émirs morts de la peste ; on le fit descendre dans la maison de Zaafarani.

Dans cette même journée, vers le coucher du soleil, les émirs montèrent chez le Pacha et lui donnèrent le conseil de se rendre du côté de Tourah ; il suivit leur conseil et alla à Tourah le lendemain matin ; les émirs allèrent aussi du même côté. L'Aga et le Wali parcoururent alors la ville et enjoignirent aux soldats attachés aux odjaks de monter à la citadelle ou d'aller prendre position sur les barricades à Djizah ; l'Oda-Bacha et les anciens des odjaks allèrent occuper les portes de la citadelle.

Dans la journée du samedi, la nouvelle courut que les émirs de la Haute-Égypte avaient l'intention de prendre un chemin de traverse et de gagner ainsi Adliah en contournant la mon-

tagne ; Ahmed bey et Saleh bey, mamlouks de Radouan bey, allèrent à Adliah pour garder cette position ; ils appelèrent à eux les bédouins de la tribu de Aïed, qui allèrent les rejoindre et les renforcer.

Dans cette même journée, les émirs de la Haute-Egypte arrivèrent à Hélouan et y campèrent ; les émirs du Caire prirent leurs précautions en se retranchant derrière les barricades de Tourah.

Dans la journée du mardi, les cheikhs allèrent à Tourah pour présenter leurs salutations au Pacha et aux Émirs ; cette démarche était faite à l'instigation des émirs pour faire croire à leurs adversaires de la Haute-Égypte que les cheikhs et le peuple étaient avec eux. Les choses demeurèrent en cet état jusqu'au mardi suivant.

Dans la journée du mercredi, l'Aga et le Wali parcoururent la ville précédés de hérauts, publiant l'ordre au peuple et à toute personne de se rendre à Tourah, en compagnie des cheikhs, dans la matinée du lendemain jeudi ; aucun ne devait y manquer.

Le cheikh El Aroussi était venu conférer avec le cheikh El Bakri et une réunion avait été tenue dans la maison de celui-ci ; à la suite de cette réunion, l'ordre dont nous venons de parler fut publié au peuple, chez qui il fut l'objet de divers commentaires.

Cependant, le lendemain, personne n'avait obéi à l'ordre de la veille ; chacun était resté chez soi, et le bruit courut que les émirs de la Haute-Égypte avaient chargé leurs tentes et leurs munitions sur des barques et qu'ils avaient l'intention de s'en retourner dans la Haute-Égypte ; la journée fut tranquille, l'étonnement était général et les émirs s'observaient mutuelle-

ment avec défiance. Aly bey el Defterdar et Hassan bey el Djeddaoui avaient, l'un sur l'autre, les plus grands soupçons ; mais personne ne se doutait de la trahison de Othman bey Tobbal, ni de celle du Pacha, le premier étant l'adversaire le plus intéressé des émirs, en ce qu'il appartenait à Ismaïl bey et en ce qu'il avait été nommé Cheikh el Balad en remplacement de son maître, et le Pacha en ce qu'il n'était d'aucun parti.

Or, dans la nuit, le Pacha et les émirs se dirigèrent vers Adliah, ils prirent avec eux plusieurs pièces d'artillerie et élevèrent des barricades.

Dans la matinée du lendemain vendredi, ils étaient à cheval lorsqu'ils virent les émirs de la Haute-Egypte descendre à cheval de la montagne, suivis de tous leurs hommes. Les émirs de la Haute-Egypte avaient enfin devant eux leurs adversaires et les barricades ; ceux du Caire délibérèrent s'ils devaient chercher à les repousser, mais Othman bey les détourna d'un mouvement offensif et les décida de battre en retraite sur la ville, ce qu'ils firent. Les émirs de la Haute-Egypte se replièrent eux aussi pour se reposer et attendre le reste de leurs forces ; ils firent cette station près du Sebil Allam. Dans l'après-midi ils se trouvaient au complet ; alors Moustapha Kachef, gendre de Hassan, katkhoda de Aly bey et mamlouk de Mohammed bey el Alfi, alla accompagné de cinq autres mamlouks dans la maison de son maître. Mohammed bey el Mabdoul, avec sa suite, alla également dans la maison d'Ibrahim bey. Kassem bey, avec sa suite, alla trouver Mourad bey, car il était un de ses hommes. Moustapha Kachef el Ghazzaoui, frère de Othman bey Tobbal, Cheikh el Balad, alla également les trouver pour assurer son frère. Ibrahim bey écrivit à Othman bey de venir le voir, mais celui-ci ne put tenter de le faire que pendant la nuit, lorsqu'il parvint à s'isoler

de Hassan bey et de Aly bey. Mais ces deux émirs, soupçonnant son projet, le rejoignirent après l'avoir quitté ; se voyant découvert, Aly bey s'évanouit. Lorsqu'il revint à lui, il partit avec Hassan bey et ses sandjaks qui étaient Othman bey, Chahine bey, Selim bey el Demerdji qui avait été fait émir à la place de Aly bey el Habachi; Mohammed bey Kechkeche, Saleh bey qui avait été fait émir à la place de Radouan bey el Eloui et Aly bey qui était émir à la place de Selim bey el Ismaïli; tous ces personnages tournèrent la citadelle, prirent le chemin de Tourah et se dirigèrent vers la Haute-Egypte, là où s'étaient réfugiés leurs ennemis. Etrange contraste de ce monde !

Othman bey alla voir Ibrahim bey, celui-ci l'envoya en compagnie de son fils Marzouk bey à Mourad bey, qui le reçut et eut une entrevue avec lui. Ensuite les odjaks et toute la milice vinrent les saluer et ils commencèrent à entrer au Caire avec toute leur suite. Cela dura toute la nuit du samedi 21 Zilkadé.

Dans la matinée du lendemain, les munitions et les chargements des chameaux furent portés dans la ville. Puis Ibrahim bey fit son entrée et parcourut le centre de la ville entouré de ses sandjaks et de ses mamlouks qui, presque tous, portaient la cuirasse.

Après lui entrèrent Soliman bey, l'aga; son frère Ibrahim bey el Wali, puis Othman bey El Charkaoui, Ahmed Bey el Kelardji, Ayoub bey el Defterdar, Moustapha bey el Kebir, Aly aga, Selim aga, Kaïed aga, Othman bey el Achkar el Ibrahimi, Abd-el-Rahman bey qui avait été à Constantinople. Kassem bey el Moskou, ainsi que leurs kachefs et leurs agas.

Mourad bey était entré par le côté est de la ville. Il arriva sur la place de Roumeila accompagné de Othman bey el Ismaïli, Cheikh el Balad, ainsi que de ses émirs, qui étaient Mohammed bey el Alfi et Othman bey el Tambourdji qui, lui aussi, avait été à Constantinople, ainsi que leurs kachefs et leurs agas. L'entrée de ces émirs se continua jusque dans l'après-midi.

Le lendemain même, quelques émirs retardataires entraient encore dans la ville.

Moustapha Aga el Wakil et Moustapha Kachef Tourah implorèrent l'intervention du Pacha et il les emmena avec lui à la citadelle.

Pendant ces dernières années, un certain nombre d'émirs étaient morts de la peste. Leurs femmes et leurs esclaves vivaient seules dans leurs maisons, d'autres maisons étaient inhabitées ; les émirs de la Haute-Egypte en entrant au Caire s'installèrent dans ces maisons, épousèrent les veuves des émirs morts, renouvelèrent le mobilier et célébrèrent des noces ; celui d'entre eux qui n'avait pas de maison entrait et s'installait dans celle qui lui convenait, tout à fait en maître, sans trouver aucun obstacle ni opposition. Dieu les faisait ainsi héritiers des terres, des maisons, des biens et des femmes des émirs qu'ils remplaçaient.

Dans la journée du dimanche, Selim Aga monta à cheval et donna l'ordre aux soldats albanais et syriens et aux troupes de marine de quitter le pays et de partir sans retard ; celui qui, passé trois jours, serait rencontré dans la ville, devait être sévèrement puni. Les mamlouks maltraitaient tous les Albanais et les Syriens qu'ils rencontraient et leur prenaient leurs armes. Alors, il y en eut quelques-uns parmi eux qui s'assemblèrent et allèrent porter plainte au Pacha. Celui-ci envoya avec eux un délégué, qui surveilla leur embarquement à Boulaq. Pendant ce temps, les gens du peuple et les petits enfants se moquaient d'eux et les sifflaient à leur passage dans les rues.

Mourad bey alla habiter la maison d'Ismaïl bey ; on eût dit que ce dernier l'avait construite spécialement pour lui.

Dans la journée du jeudi 26 du mois, les émirs montèrent à la citadelle et virent le Pacha. Il les revêtit de robes d'hon-

neur. En sortant de chez lui, ils procédèrent à la levée d'une expédition pour poursuivre les fuyards, car ils avaient capturé en route tout ce qu'ils avaient rencontré de barques et de bagages leur appartenant.

Dans la nuit de l'entrée des émirs au Caire, le Pacha adressa à la Sublime-Porte un rapport exposant la situation et il envoya ce rapport par un messager spécial.

On désigna pour l'expédition Ibrahim bey el Wali, Othman bey el Moradi qui fut nommé émir de la Haute Egypte et Othman bey el Achkar.

Mourad bey fit venir Hassan, le Katkhoda de Aly bey et lui promit sécurité, il le chargea des préparatifs de l'expédition et des fournitures. Il le chargea aussi des dépenses de sa maison en viande, pain, beurre, etc.

Il le réquisitionnait tous les jours pour une dépense nouvelle, en sorte que Hassan dut sacrifier toutes ses richesses, vendre ses effets et ses propriétés ou les mettre en gage et contracter des dettes. Il en mourut de chagrin.

Aly Aga, l'ex-Aga des moustahfezans, fut nommé Katkhoda des chawiches.

Dans la journée du 21 Zilhoggé, correspondant au 17 du mois de Missrah copte, le Nil parvint à sa hauteur normale; le Pacha alla au palais qui se trouve près de l'embouchure du Khalidj, le Cadi et les émirs s'y rendirent aussi; on coupa la digue en leur présence avec le cérémonial ordinaire et l'eau coula dans le canal, mais la crue s'arrêta, reprit et baissa jusqu'à la fête de la croix; cette situation effraya la population, fit hausser le prix des céréales et on commença à redouter la famine.

Dans la même journée, les émirs commencèrent par s'emparer injustement des villages appartenant aux odjaks et à

d'autres personnages, ils prirent aussi les villages de l'émir El Hadj.

Dans la même journée, le Pacha réconcilia les émirs avec Moustapha Aga el Wakil ; on fit évacuer pour lui sa maison, qu'avait occupée Othman bey el Achkar ; ce fut Ibrahim bey qui la fit évacuer ; Moustapha Aga el Wakil s'attacha à lui et Moustapha Kachef qui était à Tourah s'attacha à Mourad bey.

NÉCROLOGIE.

Est mort le plus savant de tous les savants, celui qui avait le don de charmer ses auditeurs, qui parcourut la littérature et le Hadith en tous sens, qui plongea dans toutes les ondes de la science, qui domina sur la dialectique et dont les mérites ont été reconnus par le papier et la plume; l'homme qui, aux connaissances universelles joignait la bonté; la montagne qu'on se montrait du doigt, l'intelligent très sagace, le voyageur intrépide et le généalogiste consommé, le jurisconsulte profond, le traditionniste achevé, le linguiste émérite, le grammairien incomparable, le poète sublime et le prosateur enchanteur, notre maître, le cheikh Abou-el-Feïz, El Sayed Mohammed, Ibn Mohammed, Ibn Mohammed, Ibn Abd-el-Razak el Husseini el Zobeidi, El Hanafi, célèbre sous le nom de Mortada.

Cheikh Mortada m'a dit lui-même, et j'ai trouvé écrit de sa main, qu'il était né en l'en 1145. Il fut élevé dans son pays natal et voyagea pour s'instruire ; il fit plusieurs fois le pèlerinage de la Mecque et il connut le cheikh Abdallah el Sendi, le cheikh Omar Ibn Ahmed, Ibn Akile el Makki, Abdallah el Sakkaf, Mohammed Ibn Ala-el-Dine el Mezdjadji, Soliman

Ibn Yehia et Ibn el Taïeb. En l'en 1163, il se rencontra à la Mecque avec El Sayed Abd-el-Rahman el Eidarouss et avec le cheikh Abdallah Mirghani el Taïfi. A son retour du Yemen, en l'an 1166, il séjourna à El Taïf. Là, il prit des leçons de législation auprès du cheikh Abdallah et lut plusieurs des ouvrages de ce maître, qui lui donna l'autorisation d'enseigner. Il étudia sous le cheikh Abd-el-Rahman el Eidarouss le livre *Moukhtassar El Saad* et il s'attacha à ce professeur, qui l'initia aussi à sa secte et l'autorisa à enseigner ses théories.

En parlant de son arrivée en Egypte, cheikh Mortada disait : « Ce fut le cheikh El Eidarouss qui m'inspira le désir de venir ici, en me vantant les qualités des ulémas, des émirs et des lettrés de l'Egypte ; j'ai eu le grand désir de voir ce pays et j'y suis venu. »

C'est le 19 du mois de Saffer 1167 que cheikh Mortada arriva au Caire ; il alla habiter à Khan el Sakka, et la première personne avec laquelle il lia connaissance fut El Sayed Aly el Mokdessi el Hanafi, l'un des Ulémas du Caire. Il assista aux cours des maîtres de cette époque, tels que le cheikh Ahmed el Mallaoui, El Djohari, El Hefni, El Beleidi, El Saïdi, El Madabghi et autres, qui tous l'autorisèrent à professer et témoignèrent de sa science.

Ismaïl, katkhoda des Azabs, le prit sous sa protection et bientôt sa renommée se répandit partout ; la fortune lui sourit ; alors il mit de riches habits et monta de beaux chevaux magnifiquement hanarchés. Il fit trois fois le voyage de la Haute-Egypte et eut des fréquentes entrevues avec les principaux personnages de cette partie du pays. Houmam, le chef des bédouins, lui fit une réception des plus belles. Ismaïl Abou Abdallah, Abou Aly, les Beni Hosseir et les Beni Wafi rivalisèrent de munificence et le comblèrent de leurs générosités.

Le cheikh voyagea aussi dans la Basse-Egypte ; il visita Damiette, Rosette, Mansourah et les autres villes ; partout

il reçut une large hospitalité avec de hautes marques d'estime et de respect.

Il écrivit des récits de ces voyages entremêlés d'anecdoctes et de poésies ; si ces écrits étaient réunis, ils formeraient un gros volume.

Dans la journée du mardi, 17 du mois de Chaban 1182, El Sayed Abou el Anwar ibn Wafa le surnomma *Abou El Feiz* (père de l'abondance).

Il se maria dans une maison à Atfet el Ghassal, tout en conservant sa demeure de Khan el Sagha.

Il commença alors à travailler au Commentaire du Dictionnaire et il y consacra plusieurs années. Ce travail forme quatorze volumes ; il lui donna le titre de *Tadj el Arous* (couronne de la Vierge).

Lorsqu'il eut achevé cette œuvre, il donna à Gheit el Maadia une fête dans laquelle il réunit les étudiants et les cheikhs ; c'était en l'année 1181. Dans cette réunion, il présenta son œuvre et tous s'inclinèrent devant sa science et sa supériorité. Les plus influents d'entre les cheikhs écrivirent sur l'ouvrage même, soit en prose, soit en vers, leur admiration pour l'œuvre et pour son auteur.

Parmi ceux qui manifestèrent leur admiration, je relève les noms suivants : Cheikh Aly el Saidi, Cheikh Ahmed el Dardir, El Sayed Abd-el-Rahman el Eidarouss, El Cheikh Mohammed el Emir, El Cheikh Hassan el Djeddaoui, El Cheikh Ahmed el Biali, El Cheikh Attia el Adjouri, El Cheikh Issa el Barraoui, El Cheikh Mohammed el Zayat, El Cheikh Mohammed Ebada, El Cheikh Mohammed El Hoffi, El Cheikh Hassan El Haouari, El Cheikh Abou el Anaouar el Sadat, El Cheikh Aly el Kenaoui, El Cheikh Aly Kharayet, El Cheikh Abd-el-Kader ibn Khalil el Madani ; El Cheikh Mohammed el Makki, El Sayed Aly el Kodsi, El Cheikh Abd-el-Rahman, moufti de Djerdja, El Cheikh Aly Chaouri, El

Cheikh Mohammed el Kherbetaoui, El Cheikh Abd-el-Rahman el Mokri, El Cheikh Mohammed Saïd el Bogdadi, surnommé El Souedi. Ce dernier improvisa en ma personne les vers suivants:

Le Chérif Mortada a commenté le Dictionnaire
Et son œuvre est une mer qui renferme beaoucoup de choses omises par l'auteur du texte.
Ainsi l'œuvre intitulée *Sohah el Djohari* et autres
Ont perdu leur valeur à l'apparition de cet ouvrage,
Car l'auteur a su mettre en évidence les perles
Et les arranger en ordre pour plus de charme.
Les bases sont magnifiques et l'auteur
A ajouté, aux charmes, la solidité.
Alors l'éclat brillant de cet ouvrage a frappé
L'œil de l'ignorant, qui reconnut sa valeur.
En effet, il est incomparable
Et une pareille œuvre ne peut être calomniée.
Ma poésie est impuissante à chanter ses éloges.
Que Dieu sanctifie et propage sa prose!
Qu'il garde, à notre époque, notre seigneur le Chérif,
Afin qu'il soit toujours partout le chef incontesté.
Et si Monseigneur jetait sur moi un regard bienveillant,
Je m'estimerais heureux et ma dignité serait conservée.
Que les bénédictions de Dieu pleuvent sur son aïeul
Abondantes et incommensurables,
Ainsi que sur les membres de sa famille, sur ses compagnons, sur El Mortada lui-même,
Et surtout sur toutes les personnes que El Mortada choisira pour confidentes.

J'ai d'ailleurs cité en temps opportun et aux biographies de leurs auteurs, les compliments faits par chacun des cheikhs à propos de cet ouvrage. Parmi ces éloges, je cite notamment celui qui a été rédigé par Cheikh Aly el Chaouri el Farchouti, car il contient des détails sur le voyage fait par El Sayed Mortada à Farchout. Voici ce compliment:

Au nom de Dieu clément et miséricordieux que nous invoquons! Louange à Dieu qui permet aux éloquents de parler avec la plus grande éloquence et qui prête le charme à leurs paroles! Que les bénédictions de Dieu tombent sur notre seigneur Mohammed, le seigneur des descendants de Adnan, sur les membres de sa famille et sur ses compagnons, tant que les jours et les nuits se succéderont!

Les sciences ont leurs voies et leurs sinuosités, leurs collines et leurs montagnes et chacune d'elles a donné naissance à d'autres sciences, comme chaque arbre donne naissance à des branches. Parmi les sciences les plus dignes de respect et d'attention, se trouve celle de la langue arabe, langue qui fait danser les esprits lorsqu'elle est parlée. Or, parmi ceux qui ont une grande mesure de connaissances et qui, pareils aux lunes resplendissantes, brillèrent dans l'horizon de cette langue, qui coururent dans son cirque à bride abattue et dont l'éloquence a été chantée par la parole et par la plume, se trouve l'ornement de cette génération, le résultat du progrès du monde, le juste, le digne de confiance, notre seigneur et maître Saïd Chérif El Mortada; que Dieu nous fasse jouir de son existence et, dans sa générosité, le fasse vivre longtemps!

Dieu nous a comblés de ses générosités, en nous l'envoyant dans la Haute-Egypte où il brilla. Comme la bonne chance, la joie que nous ressentîmes à son arrivée ne saurait être dépeinte: l'œil s'est réjoui et la poitrine se dilata d'allégresse.

Ce seigneur me mit à même de lire une partie du commentaire de son Dictionnaire; c'est un travail précieux; il embrasse tous les sens et toutes les conceptions. Plusieurs maîtres vénérés et renommés pour leurs mérites en ont fait les éloges et entre autres notre maître, le très savant, le plus accompli des critiques et l'un des légistes les plus intelligents, Cheikh Aly el Saïdi el Edoui. C'est assez dire que cet ouvrage est sans pareil, et en effet il se trouve souvent que un millier d'hommes ne vaut pas un seul homme et c'est le cas de celui dont je viens de citer le nom.

C'est donc un ouvrage digne d'éloges et il mérite que l'on selle les montures pour l'aller voir. Comment en serait-il autrement, étant l'œuvre de la lanterne de l'éloquence, du héros de l'habileté et du sublime, de l'homme en l'honneur de qui j'ai composé les vers suivants lorsqu'il arriva dans notre village de Farchout?

Toute la félicité est venue à Farchout
Depuis que le maître incomparable El Mortada s'y est rendu.
Quelle montagne élevée de science!
Il descend de ceux que nous invoquerons au jour du jugement dernier.

Lorsque je vis que le temps enfantait un pareil homme,
Je crus qu'il nous rendait nos morts.
Il est étonnant de voir un pareil homme sur la terre,
Tandis que ses pareils reposent depuis bien longtemps dans la mort.
Il a ressuscité les sciences et elles étaient mortes ;
Il en a dissipé l'obscurité par sa critique lumineuse
Et parmi les sciences se trouve celle de la langue.
Il a rétabli leur édifice élevé.
Farchout aujourd'hui s'enorgueillit sur toutes les autres villes
Et grâce à sa visite, elle brille d'un éclat resplendissant.
Lorsque le cheikh nous quitta
Il nous sembla que nos cœurs brûlaient.

El Sayed Mortada se rencontra dans la Haute-Egypte avec la source d'eau pure, vers qui se rendent les hommes de tous les points de l'univers, le refuge du monde, le lion courageux, en un mot avec Houmam, le grand chef des tribus bédouines. Que Dieu conserve sa puissance et lui inspire toujours des idées bienfaisantes ! Ce chef accueillit El Sayed Mortada d'une façon charmante, il s'approcha très près de lui et il eut avec lui des conversations ayant pour sujet les lettres et les vertus. Et d'ailleurs El Sayed Mortada était bien digne de ces attentions.

N'est pas Bousseina toute fille dont les doigts sont teints de henné
Et n'est pas Djemil tout amant épris.

Que Dieu nous favorise d'une partie des bénédictions dont il combla ce seigneur et nous fasse bénéficier des vœux pieux qu'il formule dans la retraite et en public. Que les bénédictions de Dieu tombent sur notre seigneur Mohammed, l'illettré, sur les membres de sa famille et sur ses compagnons et que Dieu sauve l'auteur de cette poésie et de cette prose, son très humble serviteur, Aly Ibn Saleh, Ibn Moussa El Chaouri. Que Dieu le mette en garde contre ses passions et qu'il fasse que le lendemain soit toujours meilleur que la veille ! C'est de Lui que tout dépend.

Cheikh Mortada adressa à mon père les vers suivants pour le prier de lui faire un compliment sur son ouvrage :

O mon maître, ô mer de science, ô toi dont l'éclat
Surpasse l'éclat du soleil en Orient et en Occident ;
O toi qui as hérité de la sagesse et de la science d'El Hamam,
Et dont le désintéressement n'est un secret pour personne,

Ton serviteur altéré recourt à toi. Il sollicite
Un regard bienveillant qui lui permette d'atteindre son but.
Il te demande pour son ouvrage un compliment
Qui le mette au-dessus de tous les autres ouvrages,
Que le Dieu du trône verse sur vous ses bienfaits
Et vous accorde une vie heureuse et à l'abri des chagrins;
Qu'il soit affable pour vous au jour du jugement
Et que de vos vertus il vous récompense en vous rapprochant de lui;
Qu'il déploie dans l'horizon les étendards de votre science,
Et que la bonne chance soit toujonrs votre partage
Que Dieu bénisse
Mohammed, qu'il a envoyé aux Arabes et à tous les peuples!
Qu'il bénisse aussi les membres de sa famille et ses compagnons,
Qui ressemblent aux étoiles et dont le souvenir me réjouit le cœur!

Lorsque Mohammed bey Abou el Zahab finit de construire sa mosquée située près d'El Azhar, il y installa une bibliothèque. On lui parla alors du Commentaire du cheikh Mortada et on lui dit que grâce à l'acquisition de cet ouvrage, sa bibliothèque serait plus riche que toutes celles connues. Il acheta le Commentaire à son auteur pour une somme de cent mille drahmes d'argent et il en orna la bibliothèque de sa mosquée.

Le cheihk Mortada continua à servir la science et à monter dans les régions de la gloire. Il avait une grande sollicitude pour les sciences négligées par ses contemporains, telles que la généalogie, le Hadith au point de vue des autorités auxquelles il est attribué, etc. On lui doit des ouvrages, des brochures et de nombreuses pièces en vers et en prose traitant toutes de ces questions.

En 1189, le cheikh s'établit ensuite dans une maison située à Soueket el Lalla, vis-à-vis de la mosquée de Moharrem effendi et à proximité de celle de Chams-el-Dine el Hanafi. A cette époque, ce quartier était habité par de grands personnages et des notables. Ceux-ci furent pris de sympathie pour leur nouveau voisin, qui, de son côté, ne négligea rien pour se faire bien venir d'eux. Ils furent affables pour lui et le comblèrent

de cadeaux qu'il acceptait malgré lui, en montrant un grand désintéressement. Il leur prodiguait de son côté les sermons et les enseignements utiles, et dans les premiers jours il autorisa quelques-uns d'entre eux à réciter des *Wirds* et des *Hisbs*.

Sa conduite fit affluer vers lui les grands et les petits. Son type, qui n'était pas celui des Egyptiens, et aussi ses connaissances variées, aidèrent beaucoup à lui faire une grande renommée. Sa popularité devint immense, il enseignait le Hadith, d'après la méthode des ancêtres, qui consistait à désigner les sources où il a puisé ses traditions et il disait à tout visiteur le Hadith el Moussalssal en lui désignant les professeurs sous lesquels il l'a étudié, et, en fin de compte, il lui délivrait un diplôme en l'autorisant à enseigner.

Quelques-uns des savants d'El Azhar s'étant rendus auprès du cheikh Mortada et lui ayant demandé des Adjaza, il leur répondit qu'il fallait pour en obtenir qu'ils suivissent ses cours ; ils se donnèrent en conséquence rendez-vous à la mosquée de Cheikhoun, sise à El Saliba, et ils décidèrent de s'y rendre tous les lundis et les jeudis de chaque semaine. Lorsque ces cheikhs se réunirent pour la première fois, ils commencèrent à lire le livre véridique de Bokhari, lecture qui fut faite par Sayed Hussein el Cheikhouni. Un certain nombre des habitants du quartier suivirent ces cours, entre autres Cheikh Moussa el Cheikhouni, l'Imam de la mosquée et le bibliothécaire qui était un homme d'un grand âge et très vénéré par les habitants du quartier.

L'initiative prise par les habitants de El Azhar, tels que Cheikh Ahmed el Sedjai, Moustapha el Taïi, Soliman el Akrachi et autres d'aller étudier sous El Sayed Mortada, contribua grandement à augmenter le prestige de ce dernier ; ainsi tous les habitants du quartier, sans différence de condition, venaient-ils le prier de leur expliquer des points qui leur paraissaient obscurs. Ses cours prirent une grande extension, mais le sujet

de l'enseignement ayant changé, la plupart des savants de El Azhar qui les suivaient s'abstinrent de s'y rendre. Mais alors le cheikh Mortada n'avait plus besoin d'eux. Il enseignait à ses nouveaux auditeurs, qui étaient très nombreux, une partie du Bokhari, puis il leur récitait un Hadith quelconque en désignant les sources auxquelles il l'avait puisé et il terminait par quelques vers qu'il improvisait ; ce qui étonnait beaucoup ses auditeurs que les professeurs égyptiens n'avaient pas habitués à de pareilles choses.

Cheikh Mortada fit encore des cours à la mosquée El Hanafi. Sa popularité était très grande, le monde affluait à ses conférences et contemplait volontiers sa figure, car elle n'avait pas le type égyptien.

Plusieurs des notables donnèrent en son honneur des banquets somptueux, auxquels il ne se rendait qu'accompagné des plus intelligents parmi ses élèves, de son répétiteur et de son secrétaire. Arrivé à la maison de son hôte, il commençait par lire quelque Hadith pris au Bokhari ou au Darini et cela en présence de toute l'assistance. Les femmes et les enfants assistaient aussi à cette lecture derrière des rideaux. Pendant cette cérémonie l'encens parfumait l'air. Tout se terminait par des prières en l'honneur du Prophète, formulées d'après la méthode ordinaire. Son secrétaire dressait ensuite une liste des auditeurs présents à la cérémonie, sans en omettre les femmes, les filles et les petits enfants. Il datait cette pièce et il la faisait approuver par le cheikh. C'est ainsi que se faisait autrefois la lecture du Hadith, ainsi que cela est rapporté dans les livres anciens.

J'ai, moi-même, assisté à plusieurs de ses séances, tantôt dans la maison du cheikh Mortada et tantôt dans diverses autres maisons. Nous nous rendions dans ces endroits pour nous promener, nous visitions aussi souvent dans le même but, le Gheit el Méadia et el Ezbakiah, mais dans toutes nos promenades, le cheikh ne manquait jamais de nous lire des fragments des ouvrages de Hadith et autres.

Plusieurs grands émirs s'attachèrent au cheikh Mortada, entre autres Moustapha bey el Eskandarani et le Defterdar Ayoub bey. Ils le visitaient chez lui, suivaient ses cours et le comblaient de largesses et de générosités.

Cheikh Mortada profita de ses revenus pour acheter des esclaves et pour mener une vie large. Sa table était prête jour et nuit et ses hôtes étaient sûrs d'être servis à n'importe quel moment.

Parmi ceux qui étudièrent sous le cheikh, nous relevons le nom de Abd-el-Razzak effendi el Raïs ; celui-ci était venu de la Turquie en Egypte. Ayant ouï parler de Sayed Mortada, il se rendit chez lui et le pria de l'autoriser à enseigner les séances de El Hariri. A cet effet, Sayed Mortada se rendait tous les jours, à l'issue des cours qu'il donnait, à la mosquée de Cheikhoun et il lui expliquait une partie de ces séances.

Lorsque Mohammed pacha Izzat el Kébir arriva en Egypte, au gouvernement de laquelle il venait d'être nommé, il rencontra une grande déférence pour El Sayed Mortada, il le revêtit d'une pelisse de martre et il lui alloua des provisions consistant en viande, beurre, riz, charbon et pain. Il le comprit pour une grande part dans les céréales allouées aux Lieux Saints et il écrivit à la Sublime Porte pour le recommander. Celle-ci alloua à Sayed Mortada un traitement quotidien de 150 paras. Ceci se passait en l'an 1090.

La bienveillance de la Porte à l'égard de Cheikh Mortada donna à ce savant une grande renommée. En 1094, il fut invité à se rendre à Constantinople. Il obtempéra d'abord à cet ordre, mais avant de partir il changea d'idée. Les principaux personnages de l'empire ne cessaient de lui envoyer des lettres flatteuses et les riches cadeaux se succédaient sans cesse chez lui. Des émirs très puissants, turcs, hedjaziens, indiens, yemenites, syriens, bossarites et des rois maures, ainsi que le roi du Soudan, de Fezzan, d'Alger et les principaux person-

nages de tous les pays entretenaient une correspondance avec lui. C'était une affluence considérable de visiteurs venus de tous les points du monde pour le voir, apportant à son adresse les cadeaux les plus riches et les plus merveilleux. Parmi les cadeaux les plus étranges qui lui furent faits se trouvent des moutons de Fezzans, bêtes de grande stature et à têtes de veaux. Sayed Mortada envoya ces moutons aux enfants du sultan Abd-el-Hamid, qui lui en surent grand gré.

Le cheikh reçut encore, en cadeau, des perroquets, des esclaves femelles, des nègres et des eunuques et il distribua ces présents. A chaque contrée il envoyait la chose qui lui manquait ou qui était inconnue et cette contrée lui envoyait en échange des articles de sa production d'une valeur double.

Les Indes, Sanaa dans le Yemen et la contrée de Sert lui envoyèrent des cadeaux magnifiques, entre autres de l'essence du cachou, des conserves de myrthe, de l'héliotrope et de l'essence de rose en grande quantité. Les Moghrabins avaient pour lui une très grande vénération et ils croyaient qu'il était le chef suprême des élus du monde entier ; ils poussaient cette idée si loin que si quelqu'un d'entre eux venait en Egypte en pèlerinage et en repartait sans le visiter, son pèlerinage était considéré comme imparfait.

Lorsque quelqu'un de ces Moghrabins se présentait chez lui, le Sayed Mortada l'interrogeait sur ses noms, sur son pays natal, sur sa profession et sur le nombre des membres de sa famille ; il écrivait toutes ces indications ou les retenait dans sa mémoire.

Cheikh Mortada se prenait très adroitement lorsqu'il interrogeait quelqu'un sur le compte d'un autre ; ainsi lorsqu'il recevait la visite d'une personne, il l'interrogeait, ainsi que nous l'avons dit, sur son village et cela forçait l'autre à répondre qu'il était de tel village, et comme il était rare que le nom de ce village ne lui fût pas connu, et même que parmi les visiteurs

précédents qui étaient venus lui présenter leurs respects, il ne se trouva pas quelques personnes de ce même village, le Sayed Mortada demandait à son auditeur : « Comment se porte un tel ? » L'autre répondait à cette question et le Sayed Mortada profitait de l'occasion pour avoir tous les éclaircissements qu'il voulait sur le compte de cet individu. Ces fréquents interrogatoires mettaient le Sayed Mortada au courant de toutes les choses intéressant les Moghrabins ; souvent, lorsqu'il avait chez lui quelques-uns d'eux, il parlait à l'un de sa femme et de ses enfants, à l'autre de son quartier et de sa maison, le tout avec une présence d'esprit inaltérable et comme s'il connaissait les personnes ou les objets dont il parlait. Les Moghrabins qui savaient bien que Sayed Mortada n'était jamais allé dans leur pays attribuaient ces connaissances à sa sainteté et croyaient que c'était Dieu qui lui montrait l'inconnu. Dans leur stupéfaction, ils se levaient et se rasseyaient, s'agenouillaient ou se prosternaient devant lui ; aussi, à l'époque du pèlerinage, sa porte était-elle toujours, depuis le matin jusqu'au soir, encombrée de Moghrabins. Lorsqu'ils étaient admis en sa présence, chacun lui faisait des cadeaux proportionnés à sa richesse ; il y en avait qui offraient des objets en argent, d'autres des dattes ou des cierges, et quelques-uns lui présentaient des lettres écrites par les principaux personnages et les savants de leur contrée, en demandant une réponse. Lorsque l'un d'eux parvenait à se faire délivrer une réponse, fût-elle écrite sur un papier de la grandeur d'une fourmi, il était aussi heureux que s'il avait obtenu le paradis. Il portait continuellement sur lui le papier, enchassé avec soin et il était convaincu que son pèlerinage avait été agréable à Dieu ; celui qui, au contraire, ne pouvait pas obtenir ce talisman, était blâmé par ses compatriotes et ses chagrins duraient jusqu'au jour de son apparition devant Dieu.

Sayed Mortada commença l'annotation du livre *Ehia el*

Eloum de El Ghazali et envoya des spécimens de ce travail en Turquie, en Syrie et en Algérie, dans l'intention de lui donner une célébrité égale à celle du Commentaire du Dictionnaire.

En l'an 1196, sa femme mourut; il en fut complètement désolé. Il l'inhuma près de la mosquée de Sayeda Rokaïa ; il éleva un monument sur sa tombe et il s'y rendait souvent pour y faire des prières et des aumônes. Il acheta une maison près de cette tombe et il y logea la mère de sa femme ; lui-même, de temps en temps, venait passer quelques jours dans cette maison. Les poètes du temps pleurèrent la mort de sa femme dans des poésies; lui-même en fit à cette occasion. Il dit, entre autres, les vers suivants :

O toi, qui me blâmes, saches qu'un malheur pareil au mien
Procure un chagrin éternel et l'insouciance de l'avenir.
La mort qui sépare a brisé les nœuds de ma vie
Et mon existence s'est vue entourée par les chagrins.
Quand je visitais Zoubeida le matin,
Je passais une journée heureuse et parfumée:
Elle était généreuse, magnanime, timide et gentille.
L'expérience seule montre le vrai caractère.
On ne pouvait rien lui reprocher et j'aurais bien voulu
Mourir à la place de cette noble fille.
Que les bénédictions de Dieu tombent sur elle toujours
Accompagnées de sa satisfaction,
Tant que les pigeons roucouleront sur les branches
D'une voix mélodieuse qui invite aux pleurs.

On me dit : « Ne pleure pas Zoubeida et patiente;
Calme les douleurs de ton âme par le souvenir et la résignation, »
Alors que les chagrins me reviennent de toutes parts,
Divers, douloureux et poignants.
Puis-je me consoler de la séparation de cette amie
Qui a maintenant sa tombe au mont Yachker ?
Les pleurs se sont refusé à tout, excepté à faire alliance avec mes yeux
Pour en couler continuellement,
Aussi me verrez-vous toujours en larmes,
Et quand on prononcera son nom mes pleurs jailliront !

Amis, pourquoi la félicité a-t-elle disparu
Et pourquoi mon cœur est-il toujours tremblant ?
Est-ce le sort qui s'est acharné contre moi
Ou bien me suis-je rappelé un mort ?
Ne serait-ce pas plutôt l'éloignement de l'amie de mon cœur,
Zoubeida, qui réunit la beauté à la bonté ?
Depuis qu'elle m'a quitté, tous les plaisirs m'ont quitté,
J'ai perdu tout d'un seul coup.
Elle a bu à une coupe à laquelle nous boirons tous ;
Il n'y a rien qui y fasse.
Dites à mes amis de la Mecque que j'ai tant pleuré
Que mes yeux n'ont plus de larmes.

Amis, le souvenir est-il utile ?
Me voilà trahi par ma patience.
Pourrai-je jamais me rencontrer
Avec ces nymphes aux seins vierges ?
Ma bien aimée m'a quitté le matin ;
Elle habite maintenant les hauteurs les plus élevées.
Je me demande en voyant les bras qui l'emportent
Vers la tombe : « Savent-ils ces gens-là qui ils enterrent ?
Je me suis attardé après elle. Pourquoi
Ne l'ai-je pas précédée pour m'éviter cette douleur ?

Zoubeida a fait préparer sa monture pour un voyage.
C'était un mardi matin : elle était habillée de vert ;
Les anges l'ont promenée dans tous les sens
Et la musique du ciel s'est fait entendre en son honneur.
Elle se balance comme une vierge coquette
Habillée de la manche du mariage.
Je la pleurerai tant que je vivrai, et lorsque je mourrai
Mes os la pleureront dans ma tombe,
Je n'épargnerai pas les larmes à sa mémoire
Et je ne chercherai pas à obtenir les bienfaits de la patience.

Et cette poésie :

Quelle noble fille que celle que j'ai perdue le matin !
C'est ainsi que le sort se conduit ;
Les montures de l'éloignement ont été préparées et elle s'en est allée,
Et les selles de ces montures se balançaient en paix.
Avec elle sont partis
Les rêves que nous faisions

Elle n'a laissé, après elle, à ses parents,
Que les pleurs, les chagrins et les orphelins !
O mon âme, pleure ses belles qualités,
Son naturel exquis, son amour pour les siens,
Sa docilité à son époux, les soins qu'elle prenait
Pour qu'il ne manque de rien et sa parole douce,
Ses qualités sont nombreuses, pleure-les tant que le zéphyr
Soufflera le matin sur les branches en Syrie !
O toi, qui visiteras un jour son tombeau,
Arrête-toi et récite le salut d'un amoureux
Et dis-lui : « Jadis
Tu te rendais auprès de lui,
Qu'est-il arrivé aujourd'hui pour que tu l'abandonnes ?
Y a-t-il des causes à cela, ô fille des nobles ?

El Sayed Mortada fit encore d'autres poésies que je ne donne pas ici de crainte de trop m'étendre.

Après la mort de sa première femme, le cheikh se remaria et sa nouvelle femme lui survécut et hérita de tous ses biens.

Lorsque la réputation de Cheikh Mortada arriva à son apogée, que les richesses affluèrent chez lui et que les visiteurs accoururent pour le voir de toutes les parties du monde, il se retrancha dans une réserve presque absolue et ne sortit plus de sa maison qu'en cas de grande urgence. Il ne faisait même pas d'exception en faveur de ses anciens amis. Il restait enfermé dans son harem et lorsque les principaux personnages de l'Egypte lui envoyaient des cadeaux, il les refusait avec un grand sans-gêne. Il lui arriva même de repousser un présent très riche que lui faisait Ayoub bey el Defterdar, malgré la présentation de ce présent par le fils même de cet émir. Il agit de même avec Moustapha bey el Eskandarani et avec d'autres grands personnages. Lorsque ces émirs se rendirent chez lui dans l'espoir de le voir et de le porter à agréer leurs offrandes, Cheikh Mortada ne se montra même pas à eux.

A l'arrivée de Hassan pacha, le cheikh ne se porta pas à sa rencontre et n'alla même pas le voir ; ce fut le Pacha qui vint

à lui. Il le revêtit d'une pelisse de prix et lui fit présent d'un cheval richement harnaché et d'un manteau valant mille dinars.

Son intervention auprès de Hassan pacha était toujours efficace, ses désirs étaient ponctuellement accomplis; si c'était une lettre qu'il adressait au Pacha, celui-ci la recevait avec toutes les marques de respect et la portait à ses lèvres avant de l'ouvrir.

Il écrivit une fois une lettre à Ahmed pacha el Djazzar dans laquelle il lui disait qu'il était le *Mahdi attendu* et qu'un grand rôle lui était réservé. Ces paroles furent crues par Djazzar pacha, ce qui prouve le penchant qu'a l'âme de prendre ses désirs pour des réalités. Djazzar pacha portait constamment cette lettre sur son cœur, comme un talisman et lorsqu'il recevait la visite de quelqu'un qui fût versé dans l'art de lire l'avenir, il lui faisait part de cette importante prédiction. Lorsqu'Ahmed pacha recevait la visite d'un Egyptien, il ne manquait jamais de lui demander avant tout des nouvelles de Cheikh Mortada. Si le visiteur répondait qu'avant son départ du Caire, il avait vu le cheikh et s'il faisait les louanges de celui-ci, Djazzar le comblait de largesses; dans le cas contraire, il le maltraitait.

Ahmed pacha ne retira jamais sa confiance à Cheikh Mortada et il continua jusqu'à sa mort à avoir pour lui la même vénération.

Le cheikh Mortada refusa une fois un cadeau fort riche de Moulay Mahammed, sultan de Maroc; c'était en l'an 1201, ce cadeau fut perdu et ne retourna pas au sultan. Celui-ci, en apprenant le refus du cheikh, lui écrivit une sévère lettre de reproches; il lui disait: « Tu as repoussé le cadeau que nous t'avions envoyé sur l'argent du Beit el Mal des Musulmans, tu aurais mieux fait, en montrant pareil détachement, de le distribuer aux pauvres et aux indigents; nous aurions fait, toi et moi, une bonne œuvre, tu as préféré nous le renvoyer et

voilà que ce cadeau s'est perdu. » Le sultan reprocha encore au cheikh son annotation du livre *Ehia el Eloum* de Gazali : « Tu aurais mieux fait de consacrer ton temps à quelque chose d'utile », lui disait-il, en s'appuyant sur les appréciations des Ulémas.

En dehors de l'annotation du Dictionnaire et de l'annotation du livre de El Gazali, le cheikh Mortada laissa d'autres ouvrages très appréciés sur la législation, la théologie, la langue, etc. En voici les plus remarquables :

El Djaouaher el Mounifa, fi Essoul Adellat Mazhab Abou Hanifa ;

El Nafha El Kodsia ;

El Ekd El Thamine, fi Torok El Albas ouel Talkine ;

Hekmat el Achrak Ila Ketab el Afak ;

Charh el Sedr, fi Charh asma Ahl Badr, etc., etc.

Il laissa aussi une quantité considérable d'études sur toutes les matières, nous pouvons en citer : *Rafh Nikab el Khifa* (Sur les alliés de Beni Ouaffa), *Bulghat el Arib* (sur les actes du Prophète), *Alam el Alam* (sur les formalités à observer dans le pèlerinage), *Zahr el Akmam* (sur l'inspiration), *Rochfat el Modam* (sur les formules de prières données par le chef des Elus, El Bakri), *Rachf Soulaf el Rahik* (sur la généalogie d'Abou Bakre), *El Kaul El Massbout* (sur l'étymologie du mot *Tabout*), *Tansik Kalayed el Menan* (étude sur la parole de Chazeli Abou El Hassan), *Lokh el Laali* (livre qui traite des autorités sur lesquelles le cheikh El Efni s'appuie dans ses traditions et qui fut publié sur l'autorisation de ce maître en 1167, date de l'arrivée du cheikh Mortada au Caire), une étude sur le Hadith : « Quelle bonne sauce que le vinaigre ! » *Hediat el Akhouam* (étude sur le tabac), *Manh El Fiondat el Ouafiah* (sur les mystères divins contenus dans le verset du Coran intitulé *El Rahman*), *Ethaf Saïd ceslay* (sur la généalogie de Beni Taï), *Bazl el Madjhoud* (étude

sur le Hadith) « Mes cheveux ont blanchi à cause de Beni Houd), *El Mourabbah el Kabili* (sur les Hadiths rapportés par El Babli), *El Makahed el Endiah* (sur la secte Nakchabandiah), une étude sur le village *El Manachi oual Saffeni*, une étude sur le Commentaire fait par El Borham sur le verset de Gouas, un Commentaire du verset de Gouas, un Commentaire du *Hezb el Berr* dû à El Chazeli, une séance intitulée *Esaaf el Acharaf* (sciences aux nobles), une poésie sur la jurisprudence qu'il a attribuée à cheikh Hassan Ibn Abd-el-Latif el Hassani el Makdessi, *Hadikat el Saffa* (sur les parents du Prophète) ; cette étude a été célébrée par Cheikh Hassan el Madabghi), une étude sur les diverses catégories des traditionnistes, *El Menah el Aliah* (étude sur la secte *Nakchaboddiah*), *Alfiat el Sanad* (poème sur les autorités en matière de Hadith), *Kachf el Lessan* (étude sur la morale de la religion musulmane), *Tarouih el Keloub* (étude sur la dynastie Ayoubite).

On lui doit aussi une brochure intitulée *Kolançawat el Tadje*, qu'il adressa au grand savant, le pieux cheikh Mohammed ibn Badir el Makdessi. Voici à quelle occasion :

Quand le cheikh Mortada eût achevé son Commentaire sur le Dictionnaire auquel il donna le nom de *Tadj el Arouss*, il en envoya quelques fascicules à ce cheikh afin qu'il les soumît au cheikh Attiah el Adjhouri pour que ce dernier fasse l'éloge de l'ouvrage. Cheikh Mohammed Badir mena à bonne fin la mission dont l'avait chargé Cheikh Mortada et en même temps qu'il l'en avisait, il le priait de l'autoriser à enseigner ses théories et à lui livrer le diplôme (Idjaza). Cheikh Mortada s'empressa aussitôt de faire droit à la demande de son ami. Il consigna dans une brochure les sources véridiques où il avait puisé lui-même la science du Hadith et autres connaissances. Il donna à cette brochure le nom de *Kolançawat el Tadje* et l'adressa à Cheikh Mohammed Badir. Voici le préambule de ce traité:

Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Louanges à Dieu qui a élevé la place des savants, qui a dilaté leurs poitrines par la science et qui a donné à leurs théories la sagesse et aux Hadith qu'ils rapportent un caractère d'authenticité qui fait qu'ils sont toujours enseignés ; qui a cuirassé leurs cœurs contre le doute dans la foi et a fait d'eux la source où l'on accourt à la recherche de la vérité. Que les bénédictions de Dieu descendent sur notre seigneur et maître Mohammed et sur les siens, qui sont les maîtres qui enseignent la vérité et aussi sur ses compagnons, les étoiles qui montrent le droit chemin ; que les bénédictions de Dieu les touchent tous, tant qu'il se trouvera un Hadith authentique.

Voici *Kolençawat-el-Tadje,* il a été fait avec le brocart le plus fier ; il dispense des longues recherches ceux qui ont le désir d'étudier et chasse les soucis ; il est la fleur de la joie, le palais flanqué de tourelles et la lanterne qui dispense du père de la lanterne [1]. Il est plutôt une cotte de mailles faite avec des pierres précieuses rares, empruntées à celui qui monta vivant au ciel (Mohammed), et montées à la lueur de l'*astre brillant* qui emprunte son éclat à la *lanterne du succès* qui porte les habits des *mystères de la vérité* et la mante des *lumières de la bonne fortune ;* qui ne se départ jamais de la vérité dans ses discussions, fût-ce pour plaire à un ami ou parent et qui nous fait voir les merveilles dans son exposé logique et serré ; l'homme dont la plume ni la langue ne peuvent faire dignement l'éloge et envers qui je ne m'acquitterai jamais de la dette de reconnaissance, pas même si je consacrais ma vie à cette besogne ; notre ami le vertueux, le grand savant, Mohammed Ibn Badir el Chaffei El Makdessi. Que Dieu l'ait dans sa miséricorde !

Quand je vois le premier quartier du croissant
Je deviens certain que ce croissant sera pleine lune.

Que Dieu fasse briller la pleine lune de sa perfection, et que sa puissance divine préserve sa gloire de toute souillure.

Voici le moment venu de courir au but en s'appuyant sur celui qui mérite l'adoration, etc.. etc.

Cette brochure se terminait par les vers suivants :

Je l'autorise à enseigner, que Dieu le garde et l'entoure,
Toute tradition parvenue à moi,
La jurisprudence, l'histoire et tout vers que je sais,
Et tout ce que j'ai entendu et que ma langue a répété,

[1] En arabe : *Abou el Seradje,* nom d'un traditionniste très considéré.

Qu'il enseigne en se soumettant aux obligations imposées aux traditionnistes,
Et qu'il évite toute erreur.
Ceci est écrit de ma main ; mon nom est Mohammed,
Mortada est mon surnom. Que Dieu veille sur moi.
Je suis né en l'année 1165.
C'est en Dieu que j'espère et c'est sur lui que je m'appuie.

Le cheikh Mortada fit accompagner cette brochure de la lettre que voici :

Sont-ce les branches à la taille souple qui se balancent, ou bien sont-ce les cœurs qui se reposent dans le souvenir du bien aimé ? Et ce que j'entends, sont-ce des vibrations de cordes de lyres, accompagnées par les plaintes des amoureux, ou bien les chants des rossignols et le roucoulement de la colombe qu'ont attisé les désirs ? Est-ce la voix de l'esprit appelant un mort qui ressuscite sous son influence, ou bien celle du conducteur des montures du bien aimé dont l'approche a rendu la vie à ses amoureux ? Ce n'est que l'écho du zéphyr qui emporte nos salutations et l'expression de nos desirs pour les transmettre à la mer montante de l'amitié ; à celui qui desaltère l'altéré, à l'onde pure de son océan de bonté ; qui a semé les perles des idées sublimes sur les têtes de la gentillesse et du charme, et qui a jeté les manteaux de l'habileté sur la couronne qui orne le front de la jeune mariée : l'éloquence ; qui désarçonne le favori de l'habileté et le laisse gisant sur le champ de bataille, qui incarne l'intelligence et le goût sans préjudice d'une grandeur de caractère qui force le zodiaque à s'incliner devant lui ; à celui dont la parole règle la marche du sort et qui s'abrite à l'ombre de l'arbre de la gloire ; celui dont l'écriture nous fait prendre la pièce écrite de sa main pour la face du ciel constellée d'étoiles. Je parle d'après l'expérience ; la preuve de ce que je dis est dans la lettre vénérée que j'ai reçue de lui ; que l'œil de Dieu veille continuellement sur l'auteur de ces pages éloquentes et qu'il le fasse jouir éternellement de la fécondité de l'intelligence. Et quelle preuve de sa modestie dans la demande qu'il me fait ! Le muse ignore pourtant sa propre valeur et ce sont ceux qui la connaissent qui doivent lui rendre justice. Seigneur, les flots de sciences et les ondes de connaissances ont leur source en votre personne et c'est vous qui êtes le dispensateur des dons et des grâces. Mais l'obéissance que je dois à vos ordres m'enhardit, et je crains qu'un retard de ma part ne m'attire une punition quelconque. Je vous adresse donc l'adjaza, etc., etc.

Suit la nomenclature de ses connaissances.

Le cheikh Badir est actuellement un des hommes les plus remarquables des Lieux-Saints et ses cours sont très profitables aux étudiants qui les suivent. Que Dieu soit satisfait de lui !

Cheikh Mortada a laissé un grand nombre de poésies remarquables. Je puis citer cet extrait de l'une d'elles par laquelle il faisait l'éloge de El Sayed Mohammed Chams-el-Dine Abou el Anouar Ibn Wafa :

Je loue Abou el Anouar, désirant par ce moyen
Avoir une grande part dans sa haute bienveillance.
Sa lumière a resplendi en Orient
Et son éclat a rejailli sur l'Occident.
Il a élevé sa gloire
Sur les nobles actions et les générosités.
Il est le fils des honneurs, et ses libéralités
Sont aussi abondantes que les pluies torrentielles.
Il a des nobles qualités ; il est fier ;
Son abord est affable et il ne repousse personne.
Il a réuni en lui toutes les connaissances et toute la sagesse
Et il a dépassé ce que l'étudiant assidu désire.
Par lui, le monde a brillé d'un éclat nouveau
Et est devenu beau de tous les côtés ;
Sa physionomie vous laisse deviner ses pensées secrètes
Et ses lumières vous indiquent le droit chemin.
Par ses ancêtres, il remonte à la souche la plus noble :
Il est le rejeton d'une noble famille.
Etc., etc., etc.

On doit encore au même poète les vers suivants à l'adresse du même personnage :

L'ombre de celui que j'aime, profitant de l'inattention des guetteurs,
Est venue me visiter pendant la nuit.
Qu'elle était agréable cette visite inattendue !
Son charme a dissipé les ténèbres,
L'aube, en se levant, éclaira notre union,
Qui valut à nos cœurs tous les plaisirs.
Etc., etc., etc.

Je loue un grand personnage surnommé Abou el Anouar,
Le Dieu des honneurs, le descendant des Beni Wafa,

Le plus noble des hommes,
L'unique de l'époque.
Sa lumière a éclairé nos cœurs
Des flammes d'un éclat brillant ;
Il est inspiré par Dieu ; il est la couronne qui orne le front de la gloire.
Il est la lune qui prête son éclat aux astres ;
Il est l'étoile de la vérité et le soleil du matin ;
Il est la porte à laquelle s'arrêtent les désirs ;
Par lui nous avons connu la sagesse.
Il est mon appui, mon espoir et mon soutien ;
C'est lui qui me secourt dans l'adversité.

Notre ami El Sayed Ismaïl el Wahby, surnommé El Khachab, a écrit la poésie suivante en l'honneur du cheikh Mortada :

Cet homme possède un esprit persuasif et un aspect
Qui me ravit ainsi que ses beaux yeux.
C'est une gazelle qui se montre à vous pareille à un soleil
Pendant la nuit, alors que le soleil est invisible.
Il est beau, svelte, et son front resplendit d'éclat ;
Ses joues sont lisses et ses regards sont merveilleux ;
Il est ivre et pourtant il n'a pas bu de vin ;
C'est sa salive qui le met dans cet état ;
Il a fait pousser dans mon cœur l'amour qui consume
Et mon cœur s'est fondu.
Son éloignement a fait brûler dans mes entrailles
Un feu qui menace de les détruire.
J'ai souffert, à cause de lui, ce que les montagnes ne peuvent supporter
Et ce que Keis n'aurait jamais pu souffrir ;
Que de nuits ai-je passées travaillé par les désirs,
Et mes larmes coulant à cause de lui.
Lorsque l'envieux vient me blâmer, je lui dis :
Laisse-moi continuer à louer l'Imam de l'époque,
Mohammed El Mortada, qui s'est élevé dans les régions de la gloire
Plus haut que les Gémeaux et le Bélier.
Ce seigneur, ce traditionniste véridique qui a expliqué
Les mystères que nos prédécesseurs nous ont légués ;
Il est l'âme de la loi, le phare qui éclaire l'univers ;
Il est un de ceux dont on ne peut célébrer dignement les éloges.
Il a rendu la vie aux sciences

Qui, jusqu'alors étaient délaissées;
Il a pris la défense de la religion musulmane,
Et sans lui de grands malheurs seraient arrivés.
Quand ses mains ne travaillent pas à écrire,
C'est qu'alors elles sont occupées à faire des largesses.
Etc., etc., etc.

O descendant de celui qui fut servi par l'ange Gabriel
Et que les prophètes ont annoncé à leurs concitoyens !
Accepte cette poésie ; quoiqu'elle soit faible,
Elle a assez de gloire, du moment qu'elle me rapproche de vous.
Malgré sa faiblesse, elle est supérieure
A toutes celles que le poète des Abbassides a composées en l'honneur de ses maitres.
Fasse Dieu que vous soyez toujours à même de satisfaire les désirs de mes semblables
Et d'inspirer la tranquillité à celui qui a peur.

A cette poésie, Sayed Mortada a répondu par une longue poésie qui débute ainsi :

Est-ce un collier de perles ou sont-ce des étoiles brillantes?
Est-ce un jardin où les colombes roucoulent?
Est-ce une nouvelle mariée brillante de beauté
Et cachée aux yeux des envieux,
Ou bien est-ce une poésie d'un ami glorieux,
Frère du mérite devant qui s'inclinent les difficultés ?
Etc., etc., etc.

Les poésies de Cheikh Mortada sont nombreuses ; sa prose ressemble à une mer houleuse ; son mérite est universel et sa renommée a rempli le monde. Il m'arrivait souvent de verser mon âme dans la science, d'allumer mon intelligence à l'étincelle du briquet de la science, de m'abriter sous son ombre, de puiser dans la vaste mer de sa science et de causer avec lui de choses qui nous rappelaient le temps que nous avons passé ensemble à Rakmatein.

On pouvait alors nous appliquer ces deux vers :

Nous avons passé ensemble, à El Irak,
Des nuits que nous avons volées à la perfidie du sort ;
Le souvenir de ces nuits est une date
Pour nos plaisirs et nos délices.

En somme, par ses connaissances multiples, Sayed Mortada était l'homme de toute réunion, et il continua à l'être jusqu'à ce que le sort eût démoli sa glorieuse vie, que son soleil s'éclipsât et disparût, après avoir brillé sur l'Orient.

Les fleurs, quand même elles s'épanouissent,
Finissent toujours par se flétrir.

Sayed Mortada fut emporté par la peste au bout d'une maladie de vingt-quatre heures, un dimanche du mois de Chaban.

Sa femme et les parents de celle-ci cachèrent sa mort jusqu'au lendemain lundi. Pendant ce temps, ils enlevèrent et mirent en lieu sûr ce qu'il avait laissé de plus précieux. Alors arrivèrent dans la maison mortuaire Othman bey Tobbal el Ismaïli et Radouan Katkhoda el Madjnoun ; celui-ci prétendit que le défunt l'avait institué son exécuteur testamentaire et qu'il avait nommé Othman bey nazir ou curateur de sa succession. Radouan Aga appuyait ses prétentions sur le fait que le mari de la sœur de la veuve du défunt était un de ses suivants et s'appelait Hussein Aga. Les deux émirs qui avaient amené avec eux Moustapha effendi Sadek emportèrent donc tout ce qui leur plut parmi les objets laissés par le défunt, en dehors de ceux qui avaient été soustraits par la veuve. On porta ensuite le défunt à sa dernière demeure, au tombeau qu'il s'était fait construire près de celui de sa première femme. Ce jour-là, les cheikhs de El Azhar n'avaient pas eu connaissance de sa mort à cause des préoccupations de la peste et de l'éloignement de la maison du défunt. A quelques jours de là, Radouan Katkhoda vint à mourir, et Othman bey Tobbal dut

cesser de s'occuper de la succession du cheikh Mortada, à cause de la mort de son patron, auquel il succéda.

Ce fut alors la veuve du Cheikh et les parents de cette femme qui recueillirent la succession. Ils emportèrent toutes les richesses dans leurs maisons et l'affaire fut oubliée. Après l'avènement au pouvoir de Mourad bey et d'Ibrahim bey, la veuve du Sayed Mortada se maria en secondes noces à l'un des suivants de ces émirs. Par ce moyen elle se fit déclarer légataire universelle de son premier mari. La succession fut ouverte et elle produisit quelques objets de peu de valeur parmi les biens dont elle s'était emparée. Ces objets furent vendus à plus de cent mille paras ; le Beit-el-Mal en prit une partie et l'autre partie fut gardée par la veuve, en plus de ce qu'elle avait soustrait.

Les biens laissés par le cheikh Mortada étaient considérables. Voici, à ce sujet, ce qui m'a été raconté par le Cheikh Hassan el Hariri, qui était employé au service du défunt : « Le samedi, veille de la mort du cheikh Mortada, je vins dans sa maison et demandai à le voir; je fus introduit auprès de lui; il était couché et sa langue était paralysée de telle manière qu'il ne pouvait prononcer aucune parole ; pendant ce temps, sa femme et ses beaux-frères étaient occupés à entasser dans un salon des étoffes des Indes, des kachemirs, des écrins, des sacs pleins et des paquets dont je ne pouvais deviner le contenu. Je me mis au chevet du malade, et je lui pris les mains dans les miennes ; il ouvrit les yeux, fit un geste comme pour m'interroger sur les préoccupations des gens de sa maison; il referma les yeux et mourut. Je me levai alors et m'en allai. En passant par l'antichambre, j'ai vu de grandes quantités de cire brute et travaillée, ainsi que d'autres objets. »

Sayed Mortada ne laissa pas d'enfants. Il était de taille moyenne, maigre, sa peau était dorée, ses membres étaient proportionnés, sa barbe était belle et presque blanche, il soignait

ses vêtements et il portait un turban pareil à celui des habitants de la Mecque, légèrement incliné avec une bande de mousseline blanche et autour un ruban de soie d'où pendaient des bandelettes également de soie. Il était aimable en société, doux de caractère ; il avait une grande présence d'esprit et il était plein d'à-propos.

Que Dieu lui donne le Paradis pour demeure et fasse que sa tombe soit le rendez-vous de la miséricorde et de la charité !

Est mort aussi le grammairien, le légiste, le philosophe, Cheikh Omar el Babli el Chafféï el Azhari. Il se perfectionna sous les maîtres du temps, assista aux leçons du cheikh Issa el Barraoui, du cheikh el Saïdi, du cheikh Ahmed el Biali et du cheikh Abd el Basset el Sendiouni. Il entra dans la secte des Khalouatieh à laquelle il fut initié par le cheihk Mahmoud el Kordi.

Il se maria avec la femme du cheikh Ahmed, frère du cheikh Hassan el Mokdessi. Cette femme était riche, et cela lui donna l'occasion de vivre dans l'aisance et de se faire connaître. La femme vint ensuite à mourir et ce fut lui qui recueillit tous ses biens, y compris une concession dont elle était titulaire dans un village nommé Dar el Bakar. Dès lors sa position s'améliora ; il habita une belle maison, acheta des esclaves blanches et des montures. Il épousa en secondes noces la fille du cheikh Mahmoud el Kordi et il vécut dans l'aisance avec elle. Il mourut cette année emporté par la peste.

Est mort aussi le prédicateur Abd el Wahab Ibn el Hassan el Bosnaoui (le bosniaque) el Sarray, connu sous le nom de Bosnak effendi.

Il vint au Caire en l'an 1169 et prêcha dans la plupart des mosquées de cette ville ; il fut bien traité par les émirs, ses compatriotes. Il partit ensuite pour le Hedjaz et demeura à

la Mecque. On lui donna une allocation pour les sermons et pour les leçons qu'il donnait.

Lors d'une discorde survenue entre les chérifs et les Turcs, sa maison fut pillée et il vint se réfugier au Caire auprès des ulémas ; ceux-ci lui firent rédiger une pétition adressée à la Sublime-Porte. Il obtint une indemnité pour les pertes qu'il avait subies. Il retourna ensuite à la Mecque, mais il ne put y vivre parce qu'il ne put s'accorder avec le gouverneur de cette ville, qui était un homme violent. Il fit alors un voyage en Turquie, mais bientôt il revint à la Mecque et y commença ses sermons, dans lesquels il attaqua les chérifs. Le chérif lui intima alors l'ordre de quitter la ville et de se rendre à Médine. Il sortit, mais plein de colère contre le chérif. Arrivé à Médine, il excita certain mécontentement contre le chérif, se fit un parti, recruté parmi la populace, et se mit à injurier ouvertement. le chérif et à l'attaquer.

Il se croyait fort, grâce aux personnes qui se groupèrent autour de lui et il pensait que le chérif ne pouvait rien contre lui. Alors lui et les gens de son parti forcèrent le vizir, qui était un partisan du chérif, à quitter la ville, et ils rédigèrent une adresse à la Sublime-Porte afin que l'on enlevât au chérif tout pouvoir sur Médine et que le Gouvernement de cette ville fût entièrement laissé au cheikh de la mosquée. On envoya cette adresse par le moufti de la ville.

Le Gouvernement turc accéda à cette pétition par une lettre qu'il adressa à l'Emir el Hadj de Syrie et au chérif.

Cependant le chérif, se sentant en péril, chercha à prendre ses précautions, et sachant que cette intrigue avait son foyer à Médine et qu'elle était ourdie par Bosnak effendi, il se prépara à recevoir l'Emir el Hadj à la tête de troupes nombreuses, contrairement à son habitude, et cela dans l'intention de lui livrer bataille s'il voulait exécuter les ordres du Gouvernement turc.

L'Emir el Hadj, en présence des manifestations du chérif, se garda bien de parler des ordres qu'il avait reçus et il passa sain et sauf. A la sortie des pèlerins de la Mecque, le chérif lança ses troupes sur les Bédouins ; il les vainquit, puis il surprit Médine, qui ne s'attendait pas à une pareille attaque.

Les habitants de cette ville se résignèrent à se porter à la rencontre du chérif et à lui faire leur soumission. Celui-ci les reçut avec bienveillance, il les rassura sur ses intentions en déclarant qu'il n'était venu qu'à titre de pèlerin. Il traversa la ville à la tête de ses gens et de ses soldats et visita en effet la tombe sacrée. Mais quand tout le monde fut tout à fait rassuré, il ordonna qu'on saisît les personnes qui avaient mené les intrigues. Quelques-unes furent en effet arrêtées; d'autres prirent la fuite et s'échappèrent. Au nombre de ces derniers se trouvait Bosnak effendi, qui vint en Egypte et se fixa au Caire.

Au Caire, Bosnak effendi prêcha dans les mosquées et occupa dans la mosquée El Hussein une chaire où il faisait des cours. Il fréquenta les émirs; l'émir Youssouf bey principalement fut assidu à ses leçons, le revêtit d'une pelisse, l'invita dans sa maison et s'attacha tout à fait à lui. Il recevait de l'hôtel de la Monnaie une allocation de 100 paras par jour. Il devint très influent auprès de ses compatriotes jusqu'au jour où survint son incident avec Ismaïl pacha relativement à ses comptes de tutelle.

Il resta trois mois en prison et n'en sortit que sur l'intervention de Aly bey el Defterdar. Après quoi il passa le reste de ses jours dans sa maison et il vécut d'une manière tout à fait modeste. Il mourut de la peste. Que Dieu lui pardonne !

Est mort aussi l'homme très respectable, l'émir Hassan effendi, fils de Abdallah, surnommé El Rachidi. Il était d'origine turque, c'était le mamlouk de feu Aly Aga Bechir, délégué de la Sublime-Porte. Son maître l'acheta très jeune, l'éleva conve-

nablement et lui fit étudier la calligraphie. Il se perfectionna dans cet art, grâce aux leçons de Abdallah el Anis.

Le jour où l'Adjaza lui fut délivrée par ce maître fut un jour mémorable, car ce diplôme lui fut délivré en présence d'une réunion aussi nombreuse que choisie. Plus tard, son patron lui donna sa fille en mariage et le nomma son successeur. Il était arrivé à surpasser tous les plus habiles calligraphes et, à la mort de feu Ismaïl el Wahbi, il fut déclaré cheikh des calligraphes, tant à cause de son mérite que de ses bonnes manières et son affabilité. C'est à son intention que notre cheikh Sayed Mortada composa le livre *Hekmat el Achrak ila Kottab el Aʃak*, où il réunit toutes les règles relatives à la calligraphie. Hassan effendi continua jusqu'au moment de sa mort à exercer ses fonctions de chef de la corporation des calligraphes, et, pendant toute cette période de temps, il jouit de l'estime universelle. Il copia de sa main plusieurs exemplaires du Coran et d'autres manuscrits.

Avec Hassan effendi disparurent les anciennes règles de la calligraphie.

Est mort aussi notre ami, Othman Ibn Mohamed, Ibn Hussein el Chamsi. C'est le plus instruit des quatre fils de la noble Rokaya, fille de Sayed Taha el Hamaoui el Husseini.

Othman naquit au Caire et fut élevé dans le sein de sa famille. Il s'appliqua, dès sa tendre enfance, à l'étude des sciences peu étudiées et ses efforts furent couronnés de succès. Il étudia, d'une manière spéciale, la législation sur la matière des successions et il établit des tableaux surprenants sur le droit de l'héritage et sur la manière de partager les biens.

Cheikh Othman avait un penchant naturel pour la poésie. Voici de lui deux vers et un morceau en prose qu'il composa comme introduction à un livre :

Pour la religion, tu n'as pas d'égal ;
Tu es unique par ta piété et tes vertus.
Je demande à Dieu de te conserver dans la gloire
Et que personne ne puisse te faire dévier de la voie que tu t'es tracée.

A mon seigneur et mon guide, à mon soutien et mon appui, à celui pour qui je fais des vœux, et sur qui s'invoque les faveurs et les libéralités divines. Amen.

En célébrant les louanges de ces personnages, je fais comme celui qui ajoute une goutte d'eau à la mer ou qui donne la préférence à une goutte de miel sur la ruche. Que ces éloges soient toujours difficiles à faire pour ses amis et que Dieu le conserve et veille continuellement sur lui.

On doit aussi à Cheikh Othman la poésie suivante :

Je chante un beau, au corps svelte, délicat et perlé,
Qui réunit en lui toutes les beautés et nous fait voir des merveilles.
Le grain de beauté qui orne sa joue empourprée
Pour fuir la chaleur, se penche vers le miel qui coule de ses lèvres.

Othman el Safaï, le neveu du poète, a pratiqué sur ces deux vers une césure que nous reproduirons dans sa propre biographie.

Cheikh Othman connaissait parfaitement les règles de la langue ; il lisait les auteurs, déchiffrait les questions épineuses, s'occupait des chefs-d'œuvre et composait souvent de jolis morceaux.

On lui doit, entre autres choses, des poésies traitant des devoirs religieux, des noms de ceux qui combattirent à Bedre et d'autres. On lui doit aussi la poésie suivante en l'honneur de Sayed Ahmed el Badaoui :

C'est de vous que j'ai grand besoin.
Réponds, ô Badaoui, à celui qui te parles ;
Je suis malade des suites de ma désobéissances
Aux prescriptions religieuses et ma respiration est devenue difficile.
J'ai commis des crimes innombrables,

Et mon caractère s'est ressenti de mes méfaits ;
L'amour m'a fait tomber et fait voir mon infortune.
Encore aujourd'hui je marche dans la voie de la perdition ;
J'ai passé ma vie dans les plaisirs
Et la terre n'est pas assez vaste pour contenir mes péchés.
Que de fois n'ai-je pas défié,
Et que de plaisirs n'ai-je pas ressenti à ces défis ?
Que de jours pleins de mes mauvaises actions,
Et que de nuits encore plus remplies.
Je regrette ces actions
Qui me font tant souffrir aujourd'hui,
Ne trouvant aucun remède pour calmer mes maux,
Et désespérant de me guérir,
J'ai dirigé mes montures vers vous.
Demandant votre secours pour mon salut.
Et j'arrête ces montures chargées de mes chagrins
Devant une porte que tout le monde vient visiter.
O Badaoui ! ô mon espoir ! ô mon refuge !
O vous qui défendez le campement au jour de la bataille !
Je recours à vous et vous êtes celui qui protège.
Votre noble nature vous empêche de repousser un suppliant,
Délivrez-moi et faites-moi suivre
La voie de la piété.
J'ai grande confiance en vous
Et je n'écoute jamais vos détracteurs.

Cheikh Othman mourut de la peste dans les derniers jours du mois de Chaban. Il laissa deux enfants, Mohammed et Hussein. Que Dieu leur donne longue et heureuse vie !

Est mort aussi l'honorable, le respecté, l'unique que les ancêtres nous aient laissé, le vertueux, le bon et intelligent, Cheikh Abd-el-Rahman Ibn Ahmed, cheikh de la secte de son aïeul, Sayed Abd el Wahab el Charani.

Son père, Cheikh Ahmed, mourut en 1184 et le laissa en bas âge ; il fut alors élevé par sa mère et la secte fut dirigée par un de ses parents, Cheikh Ahmed, qui, en même temps, épousa celle-ci.

Parvenu à sa majorité, Cheikh Abd-el-Rahman se fit céder par le mari de sa mère la moitié des restes de la fonction ; plus tard, à la mort de Cheikh Ahmed, il resta seul titulaire de cette dignité.

Cheikh Abd-el-Rahman était un homme digne sous tous le rapports ; il était modeste, magnanime, serviable, sincère, noble de qualités, grand de caractère et timide jusqu'à l'excès. Lorsqu'il atteignit à la perfection, la mort l'emporta ; il mourut dans la fleur de l'âge et laissa un enfant en bas âge nommé Sidi Kassem. Que Dieu le protége !

Est mort aussi le plus cher de mes amis, l'intelligent et le vertueux, le frère de mon âme, celui dont l'amitié procurait les joies et la félicité, celui qui avait des connaissances diverses, Sidi Ibrahim Ibn Mohammed el Ghazali Ibn Mohamed el Deda el Charaïbi.

Il appartenait à une des plus nob'es maisons et descendait d'une famille célèbre par sa gloire, sa fierté et ses libéralités ; famille dont il fut le dernier rejeton. Nous avons parlé de lui dans la biographie de feu Sidi Ahmed, compagnon de l'Emir Radouan Katkhoda el Djelfi.

Sidi Ibrahim était attentif à faire le bien et à éviter toute action qui pût porter atteinte à sa dignité ; il ne négligeait pas de se préparer pour le jour du rendez-vous dernier et il faisait des aumônes secrètes. Il était d'une bienveillance et d'une charité vraiment inépuisables, surtout pour les étudiants pauvres ; il faisait dans toutes les petites écoles des distributions de livres et d'effets scolaires aux jeunes enfants musulmans. Il faisait approvisionner d'eau les fontaines publiques. Il ne recevait jamais de ses paysans et de ses fermiers plus que le montant des impôts fixés et leur venait en aide en leur avançant les semences et autres choses nécessaires à l'exploitation des champs. Les cadeaux que ses paysans et ses fermiers lui appor-

taient leur étaient comptés en déduction du prix du fermage ou des impôts. Tout cela était fait de la façon la plus aimable. Sidi Ibrahim étudia le droit sous le savant malékite Cheikh Mohammed-el-Akkad, au cours duquel il ne manquait jamais de se rendre. A la mort de ce maître, il suivit les cours du Cheikh Abd-el-Alim el Fayoumi et prit sur lui de subvenir aux besoins de ce cheikh et de sa famille.

Ibrahim fut foudroyé par la peste et sa mort rendit la paix à ses envieux.

Si j'ai renoncé à la vie pour le plaisir d'être avec lui pendant un jour,
Je donnerai une autre vie pour voir revenir ce jour.

Est mort aussi le respectable Ahmed Chalabi, fils de l'émir Aly. C'était un jeune homme bien élevé et possédant de très grandes qualités.

Est mort aussi l'émir Othman Ibn Abdallah, affranchi de feu Mohammed Chorbadji. C'était un homme respectable, posé, et il jouissait d'une certaine influence.

Est mort aussi l'émir Radouan, gendre de Ahmed Chalabi.

Sont aussi morts, en ces temps-là, un grand nombre d'enfants, de femmes et d'esclaves.

Est mort aussi notre estimable ami Ibrahim Chalabi, fils de Ahmed Aga el Baroudi.

Il fut élevé au sein de sa famille, en compagnie de ses deux frères Aly et Moustapha. On prenait de lui et de ses frères les plus grands soins et on avait pour eux les attentions les plus tendres et les plus délicates.

A la mort de leur père, survenue en l'an 1189, leur mère

épousa en secondes noces Mohammed, le trésorier de son mari qu'on appelait Mohamed Aga et qui devint ensuite si célèbre.

Mohamed Aga s'occupa des enfants de son maître et en prit grand soin. Il fit donner à Ibrahim l'instruction la plus soignée ; celui-ci fréquenta El Azhar et se montra très assidu aux leçons de Sayed Ahmed el Tahtaoui, de Cheikh Ahmed el Khamounsi, de Cheikh Mohammed el Khechni et de Cheikh Aly el Tahtaoui et s'acquit une grande réputation de savoir. Il mourut en pleine jeunesse.

Deux jours plus tard, son frère Aly allait le rejoindre.

Est mort aussi notre ami, Abd-el-Rahman effendi, fils d'Ahmed, surnommé El Lahaouati, écrivain du corps des Tourfoukdjiahs et un des principaux écrivains du Caire. Il s'était occupé de science et il avait assisté aux leçons des maîtres de l'époque, tels que Cheikh Moustapha el Taïi, sous lequel il étudia le livre *El Hedaya* et le Sayed Mortada, sous lequel il étudia le Hadith. Il était très fort sur les sciences exactes et sur les traditions. On lui doit un commentaire sur le livre *Maraki el Falah*.

Abd-el-Rahman était un homme de très belles qualités, d'un naturel doux et affable, poli et sincère ; il savait se faire respecter. Il se donna le luxe d'une bibliothèque très choisie et ne manqua jamais l'occasion de discuter des questions scientifiques avec les savants, tout en ayant soin de ne jamais se départir des limites tracées par les convenances. La mort vint le frapper et l'enleva à son père, qui était assez vieux et qui fut jeté par ce malheur dans l'indigence et dans la misère. Ce père mourut deux ans après son fils. De tous les amis du fils, aucun n'eut une pensée charitable pour ce vieillard.

Est mort aussi Aly Ibn Abdallah, mamlouk de l'émir Ahmed Katkhoda Saleh. Son maître l'acheta très jeune et l'éleva dans

son harem, il lui donna quelque instruction, mais Aly s'appliqua surtout à l'art de la guerre et principalement au tir de l'arc. Il devint le trésorier de son maître, puis il fut affranchi par lui et alla administrer un des ses villages. Aly fut ensuite nommé par son patron officier du corps de Moutefarikas ; il eut ainsi l'occasion de conduire à Constantinople le tribut destiné à la Porte, puis il revint au Caire.

Aly s'appliqua tellement au tir de l'arc qu'il devint maître dans cet art ; de plus, il savait construire des arcs et tailler des flèches, de manière à n'avoir point de rivaux. Malheureusement, il fut attaqué d'un mal d'yeux incurable. Cependant les gens de métier et les amateurs venaient à lui pour le consulter, recevoir ses instructions en matière d'arcs et de flèches et pour les règles relatives au tir de cette arme.

Pendant sa maladie, un turc de ses compatriotes, du nom de Hassan, vint loger chez lui. Aly lui enseigna dans peu de temps l'art de fabriquer les flèches et les arcs et l'élève profita si bien de ses leçons que tous ses contemporains le déclarèrent maître de cet art, plus fort en cette matière que tout autre.

Hassan demanda alors à son maître la permission d'exercer sa profession. A cet effet, Aly Ibn Abdallah réunit dans sa maison les maîtres du métier et pria notre Cheikh, Sayed Mohammed Mortada de lui composer un morceau littéraire qui serait approprié à la circonstance.

Le cheikh écrivit alors ce qui suit :

Grâce soit rendue à Dieu, qui a appris à l'homme ce qu'il ne savait pas, et qui nous a tracé le chemin de la vérité. Prières et saluts à notre seigneur et maître, Mohammed, le prophète vénéré qui donna la victoire à la vraie religion par le sabre et le glaive. Prières et saluts à ses amis toutes les fois qu'une flèche est tirée pour la cause de Dieu, et toutes les fois qu'un combattant approche du paradis.

Le pauvre en Dieu, Aly Ibn Abdallah, affranchi de feu Ahmed Katkhoda Saleh, que Dieu lui pardonne ses péchés! jette un voile sur ses défauts, fasse miséricorde à ses ancêtres et bénisse sa descendance, dit :

Sachez, ô mes frères, que pour chaque profession il faut un maître, car on a dit qu'une profession sans maître doit péricliter et se perdre. L'art de tirer de l'arc a été tenu par tous les hommes et en tous les temps pour un art fort noble. Pour les ascendants et les descendants, cet art est regardé comme une tradition sacrée, car il est indispensable à la guerre sainte et donne la clef des forteresses des infidèles et des rebelles.

Dieu a ordonné à son prophète, dans le livre sacré, de préparer les forces. Il a expliqué cela par le tir de la flèche, car il a dit :

Préparez tout ce dont vous pourrez disposer en fait de forces et de chevaux pour effrayer l'ennemi de Dieu et le vôtre.

Mosslem rapporte aussi qu'il a entendu Akaba Ibn Amer El Ghohanni dire que le Prophète lui avait donné l'explication de ce verset et que, par force, il faut entendre le tir de la flèche ; que pour éviter toute équivoque, le Prophète avait répété trois fois cette explication.

Or, ce qui est ordonné par Dieu devint un devoir pour les musulmans, et ce devoir les oblige à maltraiter les ennemis de leur religion.

Il est incontestable que le Prophète a lancé la flèche, qu'il est monté à cheval, qu'il a porté le sabre, qu'il a frappé avec la lance, qu'il avait trois arcs, chacun de ces arcs avait son nom, l'un s'appellait *El Roha*, l'autre *El Baïda* et le troisième *El Safra*.

Il est également prouvé que tout acte de nature à créer une distraction au fidèle est réprouvé à l'exception de trois, dont un est le tir de l'arc.

Il est encore reconnu comme vrai que, pour une seule flèche, Dieu admet trois hommes en paradis ; l'ouvrier qui la confectionne, la personne qui la tire et celui qui la fournit. Tire donc de l'arc et monte à cheval ; je préfère même le premier au dernier.

El Bokhari rapporte, d'après Salem Ibn El Akoua, que le Prophète passant un jour auprès d'un petit groupe d'hommes qui tiraient de l'arc, leur dit: « Tirez, tirez, ô fils d'Ismaïl, votre aïeul était un tireur d'arc. »

Il y a aussi d'autres paroles du Prophète en faveur du tir de l'arc. Dans son *Sahih*, Mosslem cite ces paroles du Prophète, rapportées d'après Akabal Ibn Amer El Gohanni : *Celui qui ayant appris le tir de l'arc l'a abandonné, n'est plus des nôtres ; c'est un rebelle* ; et ces paroles rapportées par Abou Harira : « J'ai entendu le prophète de Dieu dire : Quiconque a oublié le tir de l'arc après l'avoir appris, a perdu une grâce qui était en lui. »

El Messai relate ces paroles sur la foi de Amer Ibn Akaba ; il dit : J'ai entendu le prophète de Dieu dire : Tirer une flèche pour la cause de Dieu est un acte aussi méritoire que l'affranchissement d'un esclave, même si cette flèche n'atteignait pas le but.

Il est établi que le Prophète prêchait appuyé sur un arc, et que, au jour de la bataille d'Ohad, l'ange Gabriel lui apparut portant un arc arabe.

On rapporte encore que Onse témoigne avoir entendu le Prophète dire que Dieu éloigne l'indigence de celui qui s'applique au tir de l'arc.

Notre père Adam fut le premier homme qui se servit de l'arc. L'ange Gabriel s'était rendu chez lui un jour, portant un arc et deux flèches, et en les lui remettant expliqua la manière dont il devait s'en servir. D'Adam cet arc se transmit à Abraham et ensuite à son fils Ismaïl.

Pour tous ces motifs, il y eut des amateurs pour construire et monter les arcs et pour perfectionner les flèches, cela encore pour obéir aux ordres divins et à ceux du Prophète et pour venir en aide à leurs frères les musulmans qui combattent pour la cause de Dieu.

Au nombre de ces personnes, se trouve l'homme parfait et généreux Hassan Ibn Abdallah, qui fit tous ses efforts pour perfectionner l'art de construire les arcs et de les tendre suivant toutes les règles établies par les maitres.

Lorsqu'il m'a été prouvé que cet homme était parvenu à la perfection dans cet art, je lui ai conféré ce diplôme de l'avis de tous mes confrères, comme le même diplôme m'a été conféré par le cheikh feu Abdallah effendi Ibn Mohammed El Basnaoui, qui tient le lieu de son maitre feu El Hadj Aly El Albani, qui le tient de son maitre Mohammed El Eslambouin, dont la filière des maitres remonte à Abd-el-Rahman El Fazari et El Tabari, qui eurent pour maitres les fameux Taher El Balkhi, Ishaak El Rika et Abou Hachem El Baroudi, dont les maitres remontent jusqu'à Ismaïl.

Je recommande à Hassan Ibn Abdalla ainsi qu'à mes confrères et à moi même de se conduire toujours suivant les convenances de la politesse et des belles manières, et avec beaucoup de modestie et de générosité, de ne jamais s'enorgueillir ni de mépriser qui que ce soit, de se contenter de peu et de vivre toujours avec une grande sobriété.

Je lui recommande de prononcer le nom de Dieu chaque fois qu'il commence son travail, de ne jamais s'injurier lui même ni injurier ses arcs ni ses flèches, d'avoir toujours confiance en Dieu et d'attendre toujours de lui la force et l'assistance, de ne jamais se livrer au désespoir. En se conformant à cette conduite il parviendra à la position que ses devanciers ont acquise, car suivant une parole du Prophète: *Le fidèle au cœur fort est plus aimé de Dieu que le fidèle au cœur faible.*

Il faut qu'il porte toujours son attention sur les vices que pourraient présenter un arc ou une flèche; il faut qu'il recherche la cause et l'origine de ces vices pour les corriger.

Il faut qu'il ne vende pas l'arme du combat à un infidèle, qu'il s'informe de la religion de celui qui lui achète ses armes. Si l'acheteur est un enfant, il faut qu'il lui demande une autorisation de son père. S'il est con-

vaincu que son acheteur est un musulman et un homme de confiance, il doit lui vendre des armes, mais en exigeant de lui le serment de ne jamais s'en servir ni contre un musulman, ni contre un allié, ni contre un chien, ni contre aucun animal vivant, à moins que ce ne soit un animal dont la chasse est permise. Il ne faut pas qu'il apprenne sa profession à d'autres personnes qu'à des parents dont la religion soit éprouvée, car il est de précepte qu'il n'est pas permis de soustraire la science à ceux qui la méritent, il faut au contraire la prodiguer à chacun suivant son mérite, et d'une manière spéciale à celui qui sait en apprécier toute la valeur et qui la recherche dans l'intérêt de Dieu et non pour s'en faire un titre de vanité.

Il faut qu'il s'attache ses élèves et qu'il fasse régner l'amitié entre eux, qu'il les excite au travail, qu'il ne les punisse et ne leur fasse de remontrance qu'en secret, le tout en conservant sa dignité. Il doit être souvent silencieux et réfléchir, et il doit éviter la précipitation en toute chose.

La piété est la base de tout ; elle est le capital de l'homme.

Nous terminons par des actions de grâce à Dieu, le Souverain et le dispensateur de toutes choses, et par des prières à Notre Seigneur Mohammed, le meilleur des enfants d'Adam, à ses parents et à ses amis.

Est mort aussi le jeune homme gentil et instruit, poli et délicat, Mohammed Ibn el Hassan Ibn Abdallah el Tayeb. Il perdit son père qui était esclave de El Kassem el Charaïbi, pendant qu'il était encore en bas âge et il fut élevé sous la direction de mon beau-frère Soliman Ibn Mohammed el Kateb, qui était un des employés du Divan.

Mohammed rechercha l'instruction et il vit ses efforts couronnés de succès ; il s'appliqua spécialement à l'art de la versification ; il enseigna, et parmi ses élèves se trouve Cheikh Mohamed Ibn Ibrahim el Offi el Maleki.

Il fit plusieurs poésies, mais elles furent généralement critiquées à cause de l'affectation qui les déparait.

Notre ami Sayed Ismaïl Ibn Saad Ibn Ismaïl el Wahby, surnommé El Khachab, lui envoya un jour les vers suivants :

Dites au maître Abou el Hussein Mohammed,
L'allié des honneurs, le glorieux,

L'intelligent, le perspicace et le sagace,
L'habile, le très habile, l'unique :
Tu t'es tracé une voie dans l'art de la versification
Qui a jeté tes poésies dans un abîme ;
Tu as négligé de mettre ce qu'il fallait y mettre.
N'aurais tu pas mieux fait en faisant le contraire ?
Tu as embrouillé les mesures de tes vers,
Qui sont devenus éternellement insupportables.
Si tu veux faire des poésies, pèse les
Dans la balance de l'intelligence sûre,
Sinon, délaisse cet art et repose toi,
On ne dira plus que tes vers sont médiocres.
Ne crois pas que c'est par pur blâme que je t'adresse ces vers,
Je n'ai voulu que te donner un conseil.

A la lecture de ces vers, Mohammed rit et répondit par ces seuls mots : « Que Dieu te pardonne ! »

Il mourut le 1er Chaban de cette année.

Est mort aussi l'intelligent prosateur et le poète habile, l'homme rare et vertueux, Sidi Othman Ibn Ahmed el Safaïi el Masri, dont nous avons déjà parlé dans la biographie de son père, Ahmed effendi, écrivain de la Rouznamah.

Il fut élevé dans le bien-être et la prospérité ; il apprit la grammaire et la logique auprès des cheikhs Aly el Tahan et Moustapha el Marhoumi, et y devint très habile. Il discutait avec les savants les points rentrant dans le domaine des sciences de tradition. Il étudia aussi la versification et fit des poésies très goûtées dans le genre léger.

Voici de lui une césure de deux vers dus à Othman el Chamsi et que nous avons rapportés dans la biographie de ce dernier.

Je chante un beau, au corps svelte, délicat et perlé.
Son visage a brillé et mon cœur a tressailli.
La lune est son image, la branche est sa taille ;
Il réunit en lui toutes les beautés et nous fait voir des merveilles,

Le grain de beauté qui orne sa joue empourprée
A vu sa beauté croître à cause de la beauté du lieu qu'il orne,
Et quand il eut peur d'être brûlé par le feu de ce visage,
Pour fuir la chaleur se pencha vers le miel qui coule de ses lèvres.

J'ai vu de Sidi Othman une poésie traitant de la poésie célèbre sous le nom de El Salamlamkia.

La voici :

Le frayeur qui j'ai ressentie
M'a fait perdre le goût de la poésie.
Je prends Dieu à temoin que je renonce à la poésie
D'une manière formelle,
Du moment qu'un substitut du Cadi se mêle de faire des vers,
Lui qui n'a jamais connu l'éloquence.
Il aurait dû être souffleté
Ou tué d'un coup de lance ou recevoir des coups de pieds.
Que Dieu le récompense mal
Et qu'il ne le débarrasse jamais de ses soucis,
Car il a communiqué aux hommes une maladie
Incurable qui a usé les médecins.
O homme sans discernement, tu n'es qu'un
Mulet à face humaine.
Comment peux-tu prétendre à l'éloquence?
Ne sais tu pas que tu lui es étranger?
Vis ignorant, et meurs dans ton ignorance,
O hypocrite qui as été pétri du limon le plus fétide.
Par ma vie, tes élucubrations sont indignes du nom de vers ;
C'est un aboiement et tu es chien, fils de chienne.
Je demande à Dieu de me pardonner ce que je viens de dire
Dans le cas où ce serait des insultes.

Sidi Othman mourut de la peste à la fleur de l'âge, pendant qu'il rentrait à Tantah, dans l'intention d'assister à l'anniversaire du Sayed el Badaoui. Son corps fut ramené au Caire sur un chameau, lavé et inhumé auprès de celui de son père.

Est mort aussi le grand négociant El Sayed Ahmed Ibn el Sayed Abd-el-Salam el Moghrabi, natif de Fez. Il fut élevé par

son père dans le bien-être et l'aisance, et, après la mort de celui-ci, il lui succéda dans son commerce. Il se fit une renommée supérieure à celle de son père et acquit une grande fortune. Il partait tous les ans pour le Hedjaz. Il agrandit la maison de son père, située à Fahamine, et il se construisit lui-même une belle maison dans la rue El Saket, à l'Ezbekieh. Sayed Ahmed, dont nous faisons la biographie, avait au Hedjaz un frère consanguin, nommé El Araïchi qui était un des plus riches négociants de cette contrée. Ce frère venant à mourir au moment même où Sayed Ahmed arrivait chez lui, celui-ci mit la main sur toute sa fortune, épousa sa veuve et revint au Caire, emmenant avec lui les esclaves des deux sexes de ce dernier. Cet héritage permit à Sayed Ahmed de mener une vie beaucoup plus large et d'augmenter son train de maison; sa renommée s'accrut, il devint prévôt des marchands et confia à Sayed Ahmed el Mahrouki l'entendance et la direction de toutes ses affaires,

Sayed Ahmed mourut de la peste en Chaban de cette année; ses funérailles eurent lieu en grande pompe à la lueur des lanternes, et il fut inhumé auprès de son père à Zaouiet el Arabi.

Après sa mort, son intendant, El Sayed Ahmed el Mahrouki, réclama la protection de Mohamed Aga el Baroudi, Katkhoda d'Ismaïl bey, qui le fit nommer en tout et partout en remplacement de son patron. Il épousa ses veuves et il resta maître de toute sa fortune. Il fit valoir cette fortune et jeta les premiers jalons de la puissance et de l'influence auxquels il parvint plus tard.

> Si la fortune tourne ses regards de ton côté,
> Sois tranquille, toutes tes craintes se changent en sécurité.

Est mort aussi le grand Emir Ismaïl bey, qui avait été mamleouk de Ibrahim Katkhoda. Il s'attacha à Aly-bey Ballout

Kaban, qui en fit son protégé et le nomma Sandjak à la mort d'Ibrahim Katkhoda, leur patron commun, et lui donna en mariage Hanem, la fille de ce dernier. Le mariage eut lieu en l'an 1174 et, à son occasion, on fit des noces magnifiques qui durèrent un mois entier, comme cela a été raconté auparavant. Ces noces étaient un prodige de magnificence, et jamais l'Egypte n'avait vu de pareilles réjouissances.

Le grand Aly bey avait beaucoup de confiance en Ismaïl bey, et il l'employait dans les missions les plus difficiles ; il l'envoya combattre Soulem Ibn Habib et ce dernier fut entièrement défait. Ismaïl bey le poursuivit jusque dans la Béhéra, se saisit de sa personne, et apporta sa tête à son maître, vers la fin de l'année 1182.

Il partit pour la Syrie avec Mohammed bey Abou el Zahab, pour faire la guerre à Othman pacha Ibn el Azm, guerre dont un des épisodes les plus importants fut le siège de Jaffa, dont nous avons parlé, et qui dura quatre mois.

Avant cette guerre, Ismaïl fit plusieurs expéditions dans le Saïd et il prit part, soit avec Mohamed bey Abou el Zahab, soit seul, à tous les faits militaires de ce temps, jusqu'au moment où la division survint entre Mohammed Abou el Zahab et son maître Aly bey. Celui-ci envoya Ismaïl à la tête d'une forte expédition dans le Saïd pour combattre la rébellion de Mohammed bey, mais, arrivé sur le champ de bataille, il trahit son maître et passa avec ses hommes du côté de son ancien camarade, dont il resta depuis le serviteur dévoué.

Il fut nommé defterdar et émir du pèlerinage, deux dignités qu'il remplit pendant deux ans avec beaucoup de vaillance, de courage et de désintéressement.

La mort de Mohammed bey ne fit naître en lui aucune pensée ambitieuse ; il ne songea nullement à prendre en main le pouvoir, il laissa le tout à ses suivants et se retira dans sa maison de l'Ezbékiah pour s'occuper de ses terres et de ses

intérêts privés; mais ses suivants lui cherchèrent chicane et essayèrent de le déposséder de ses biens. Mourad bey voulut même le faire assassiner. Ismaïl quitta alors la ville, poursuivi par Youssouf bey et les autres émirs du parti de Mourad bey.

Il se passa alors entre lui et ses ennemis ce que nous avons raconté plus haut, c'est-à-dire son triomphe sur ses ennemis, grâce au concours des débris du parti de Aly bey, et la mort de Youssouf bey et d'Ismaïl bey el Saghir.

Mais le repos qu'Ismaïl goûta à la suite de cette victoire ne fut pas de longue durée; ses ennemis se soulevèrent de nouveau contre lui et le forcèrent à quitter l'Egypte. Il se retira en Syrie et ses hommes venant à l'abanbonner, il partit pour la Turquie avec les quelques mamlouks et suivants qui lui étaient restés fidèles, et qui étaient, avec le peu de fortune qui lui restait, tout ce qu'il possédait en ce monde. Il passa quelque temps dans la capitale de l'Empire et fut exilé aux Dardanelles, d'où il réussit à s'évader, grâce à un subterfuge, et à gagner Darana.

Les Emirs du Caire, ayant appris l'arrivée de Ismaïl bey à Darana, s'agitèrent. Mourad bey alla au devant de lui pour lui couper le chemin de la Haute-Egypte. Il plaça à cet effet des sentinelles sur la route, mais plusieurs mois se passèrent sans que l'on pût avoir aucune nouvelle d'Ismaïl bey. Pendant ce temps, celui-ci se tenait caché chez les Bédouins et il lui arriva de passer plus de quarante jours dans une grotte. Enfin, il parvint à tromper Mourad bey sur la route qu'il avait l'intention de suivre, et celui-ci partit avec les hommes pour aller à sa rencontre sur la route qu'on lui avait indiquée. Ismaïl bey profita de ce mouvement pour gagner la Haute-Egypte, déguisé en Bédouin. Le stratagème avait réussi et Ismaïl demeura dans la Haute-Egypte jusqu'à l'arrivée de Hassan pacha. Il rentra alors au Caire pour en devenir le maître, ainsi que cela a été raconté.

En reprenant le pouvoir, Ismaïl bey crut que la chance

s'était mise de son côté et qu'il n'avait plus rien à craindre; il acheta beaucoup de mamlouks, fit reconstruire sa maison qui avait été brûlée, fortifia la ville, éleva des murs de défense à Tourah et à Djizah et depuis la montagne jusqu'au Nil, mais la peste vint l'atteindre au milieu de toutes ses préoccupations. Sentant sa fin approcher, il fit assembler autour de lui tous ses émirs et s'adressant, en leur présence, à Othman bey Tobbal, il lui dit : « Tu es le plus grand parmi les émirs qui restent ; ouvre l'œil et fais bien attention, j'ai fortifié la ville de telle manière qu'une femme pourrait la défendre contre toute invasion. »

Il resta deux jours malade et mourut le 16 du mois de Chaban.

Ismaïl était un émir capable de gouverner; il était très énergique, avait de hautes visées, de nobles aspirations et un jugement très sain. Il aimait les ulémas et les sages leur faisait beaucoup de bien et les estimait. Il fut inhumé avec Aly bey dans la tombe de leur patron commun, Ibrahim Katkhoda, près du mausolée de l'Imam el Chaffei.

Son successeur, Othman bey, ne réussit point à maintenir le pouvoir qui lui avait été remis par lui. Il se le vit enlever par ses ennemis.

Est mort aussi l'émir Radouan bey, neveu de Aly bey el Kebir. Aly bey l'avait élevé à la dignité d'Emir et de Sandjak et, grâce à cet appui, il devint un des principaux chefs ; à la mort de Aly bey, Radouan se vit enlever par Mohammed bey Abou el Zahab les fonctions qu'il occupait, et pendant toute la durée du gouvernement de Mohammed bey, il resta inoccupé, ainsi que Hassan bey el Djeddaoui.

A la mort de Mohammed bey Abou el Zahab, le pouvoir étant échu à Ibrahim bey et à Mourad bey, Radouan fut maintenu dans l'inoccupation, il continua à mener une vie oisive jusqu'au moment où la discorde éclata entre ces deux émirs et

Ismaïl bey. Il s'empressa alors, ainsi que Hassan bey el Djeddaoui, d'embrasser la cause d'Ismaïl bey et celui-ci leur rendit leurs dignités. Ces deux émirs ne tardèrent cependant pas à trahir leur nouvel allié; ils l'abandonnèrent lors du voyage qu'il fit avec eux dans la Haute-Egypte, et ils furent la cause de son exil volontaire dans les pays étrangers. Nous avons dit ailleurs que ces deux émirs, ayant eu ensuite des démêlés avec le parti de Mohammed bey, furent forcés de se réfugier dans la Haute-Egypte. Ils s'y trouvaient encore à l'arrivée d'Ismaïl bey, qui se joignit à eux une seconde fois. Cette alliance ne dura pas longtemps. Radouan bey se sépara encore une fois d'Ismaïl et vint au Caire pour se réconcilier avec le parti de Mohamed bey. A l'arrivée de Hassan Pacha, Radouan sortit avec les soldats de Mohammed bey, mais il revint au Caire en toute sécurité et il y demeura et conserva toutes ses dignités. Il se lia d'une amitié fraternelle avec Aly bey, Katkhoda des chawiches. Ses tournées dans les provinces n'ont laissé que des traces de son arbitraire et de son injustice.

Après le départ de Hassan Pacha, Radouan se crut tout permis, et ses atrocités furent sans nombre, il enlevait les personnes et le mettait en prison pour ne leur rendre la liberté que moyennant une rançon ; il commit beaucoup de mauvaises actions, surtout envers les indigents. Enfin, la mort vint étouffer toute cette fougue ; il fut atteint de la peste qui l'enleva et sa perte fut un soulagement pour les hommes.

Radouan était blond et hypocrite.

Est mort aussi l'émir Radouan bey, fils de Khalil, fils d'Ibrahim bey Boulghia. C'était un seigneur appartenant à une famille des plus anciennes et des plus nobles du Caire. Cette famille était, avec celle de Kassabet Radouan, celle dont la généalogie était la plus glorieuse. Elles furent toutes deux la souche de tous les émirs du Caire. La famille Kasdagli elle-même tire sa

noblesse de son origine de Boulghia, car, ainsi que nous l'avons dit plus haut, Ibrahim Boulghia, le grand-père de Radouan, dont nous nous occupons, était le mamelouk de Moustapha bey, et celui-ci était le mamlouk de Hassan Aga Boulghia qui était le patron de Moustapha Katkhoda el Kazdagli. Or, Moustapha était un des suivants de Hassan Aga Boulghia, et c'est cet émir qui lui fit donner de l'avancement et qui l'éleva à la charge de Katkhoda des Moustahfezans. Grâce à cet appui, Moustapha se fit une position marquée parmi les émirs et fut la souche de tous les Kasdagli.

Khalil bey, père de Radouan bey, mourut au Hedjaz, en l'an 1185, pendant qu'il était Emir el Hadj; son frère Abd-el-Rahman Aga reconduisit la caravane au Caire. On lui offrit alors de remplacer son frère dans sa dignité de Sandjak, mais il refusa, et c'est alors que cette dignité fut confiée à Radouan, fils du défunt; celui-ci remplit cette dignité avec beaucoup de grandeur et de noblesse, il rappela par ses nobles actions celles de ses ascendants, et tous les suivants de sa famille se rallièrent autour de lui. Il était sage, vertueux et très digne de la haute position qu'il occupait, malgré un léger défaut de langue qui déparait sa conversation.

En 1192, Radouan fut nommé Emir el Hadj et il accomplit cette mission d'une façon très louable ; à l'aller comme au retour les pèlerins n'eurent aucune plainte à formuler.

La mort de Radouan bey fut le signal de la chute de la famille Boulghia, qui tomba pour ne le plus se relever. Les émirs qui restaient de cette famille moururent, leurs lumières s'éteignirent et leurs générosités tarirent.

Parmi les bienfaits de Radouan, je puis citer le fait suivant que j'ai constaté par moi-même : il avait continuellement dans sa maison cent lecteurs du Coran, dont les fonctions consistaient à lire le Livre Saint, cinq fois par jour, au moment des prières.

Je passe par ces séjours et ces habitations
Que j'avais vu resplendir de joie et de plaisir ;
Ils sont convertis en nids de hibous ;
Quels oiseaux de malheur !

Est décédé aussi l'Emir Soliman bey el Chabouri. Il était mamlouk de Soliman Chaouiche el Kasdagli et collègue de Hassan Katkhoda el Charaoui. En 1169, il avait été élevé à la dignité de Sandjak, et en 1173, il partait pour l'exil avec Hassan Katkhoda el Charaoui et Ahmed Chaouiche el Madjnoun. Il s'y trouvait encore lorsque la Porte envoya demander à Aly bey el Kébir des secours en hommes. Cet Emir rappela alors Soliman de l'exil et lui donna le commandement du corps expéditionnaire. Soliman partit pour la Turquie en 1183 et revint quelque temps après, mais il dut mener une vie oisive, n'ayant aucune fonction. Il réussit, grâce à sa duplicité, à se faire bien voir par les principaux fonctionnaires de l'Empire et par Mourâd, auquel il s'était rallié, et avec qui il passait la plus grande partie de son temps. Lorsque Hassan Pacha fut nommé Gouverneur de l'Egypte, Soliman bey fut du nombre des émirs qui eurent des commandements. Il conserva sa position, même après qu'Ismaïl bey eut pris la plus grande partie de l'autorité. Soliman mourut de la peste.

Est mort aussi l'émir Abd-el-Rahman bey Othman ; il avait été mamlouk de Othman bey el Djerdjaoui, qui fut tué au combat de Karamidan, qui eut lieu en 1179, sous le Gouvernement de Hamza Pacha. Abd-el-Rahman fut nommé Sandjak à la place de son maître, et il s'acquitta dignement des devoirs de cette charge. Il avait épousé la fille du célèbre négociant Othman Hassoun, mort à l'époque où Othman bey Zulficar était le plus grand émir du Caire. Abd-el-Rahman était sincère et loyal ; il possédait des qualités aimables et une très belle figure ; il avait un penchant naturel pour les savants et les gens de mérite. Il était très fort au jeu d'échecs.

Mohamed bey Abou el Zahab l'aimait et le tenait en très grande estime, et jamais il ne repoussa son intercession. Il mourut en laissant un fils qui fut connu dans la suite sous le nom de Hassan bey, mais ce fils qui était aimable, intelligent et très délicat, ne tarda pas à suivre son père dans la tombe. Que Dieu lui compense par le paradis la perte de sa jeunesse!

Parmi les œuvres que l'on doit à l'émir Abd-el-Rahman bey, nous pouvons citer la construction de la mosquée de Abou Horeira, situé à Djizah ; à côté de cette mosquée, il construisit un palais en 1188. Lorsque ce palais fut achevé, il y donna un grand festin, auquel il invita, entre autres, les ulémas d'el Azhar. Après la prière, notre cheikh Aly el Saïdi monta sur une chaise, et, en présence de tous les invités, fit une conférence qui avait pour sujet le Hadith, qui traite de ceux qui construirent des temples à Dieu. Parmi les invités se trouvaient Sayed Mohammed Mortada, plusieurs autres ulémas et l'humble personne qui écrit ces lignes. C'est moi qui indiquai la direction que l'on doit donner au Mihrab dans la mosquée. C'était une belle journée.

Est mort aussi l'émir Selim bey el Ismaïli, mamlouk d'Ismaïl bey. Il avait été élevé à la dignité d'émir en l'an 1191, par son patron qu'il suivit plus tard en Syrie. Il revint au Caire après le départ d'Ismaïl bey pour la Turquie. Il vécut alors absolument retiré des affaires. Au retour de son maître, son titre d'émir lui fut rendu, il fut nommé Emir el Hadj en 1202.

Est mort aussi l'émir Aly bey Tcherkess el Ismaïli, mamlouk d'Ismaïl bey, qui l'avait élevé à la dignité d'émir et lui avait donné pour demeure la maison de Saleh bey, sise à El Kobeh.

Lorsque son patron quitta l'Egypte, fuyant devant ses en-

nemis, Aly bey se retira dans une maison sise à El Kahkïin, et il y vécut complètement à l'écart. A la mort de son collègue Ibrahim bey Kichta, il épousa sa veuve, qui était la fille de Ismaïl bey, leur patron commun.

Il mourut peu de jours après son maître. C'était un homme sympathique, d'une humeur joviale et gaie. Il aimait les savants.

Est mort aussi l'émir Kittas bey ; il était de la maison de Saleh bey, suivant de Moustapha bey el Kird. Il était d'abord connu sous le nom de Kittas Kachef. Il fut nommé émir en l'an 1200, et en 1201, il devint Emir el Hadj. Il fut enlevé par la peste ; il était rempli de bonnes qualités.

Est mort aussi l'émir Aly bey el Hassani, mamlouk de Hassan bey el Djeddaoui, qui l'éleva à la dignité d'émir à l'époque où Hassan Pacha était Waly d'Egypte. Il épousa la femme de Moustapha bey El Daoudia, surnommée El Iskandarani. Il était beau, aimable et d'un caractère facile. Il mourut de la peste pendant le mois de Radjab.

Est mort ausssi l'émir Radouan Katkhoda, mamlouk de Ahmed Katkhoda el Madjnoun. Il occupa plusieurs charges, entre autres celle de Katkhoda des Moustahfezans, et il se conduisit avec beaucoup de dignité et de sagesse. A l'avènement d'Ismaïl bey, il acquit une grande influence, par suite de l'amitié que lui témoignait cet émir. Il fit beaucoup de bien, il eut des serviteurs, des mamlouks et des enfants. Il mourut au mois de Chaban, mais il fut suivi, dans l'espace d'un mois, par tous ses serviteurs, ses mamlouks et ses enfants.

Est mort aussi l'émir Othman Aga Moustahfezan el Djelfi, mamlouk de Radouan Katkhoda el Djelfi. Il fut nommé chef

de la police, pendant le gouvernement d'Ismaïl bey. Il mourut de la peste, en laissant une fortune considérable dont hérita Hassan bey el Djeddaoui, car il était de coutume, chez les Emirs, d'hériter de ceux qui se déclaraient leurs protégés, et Otman était le protégé de Hassan bey el Djeddaoui.

Est mort aussi l'émir très respectable, Hassan effendi Chakboune, écrivain du tribut, et mamlouk d'Ahmed effendi, mamlouk de Moustapha effendi Chakboune. Sa vie s'était passée dans la société des vizirs et des grands dignitaires de l'Etat. Il possédait une très belle bibliothèque contenant les manuscrits les plus rares. Mais toutes ces richesses furent dispersées après lui. Il mourut de la peste.

Est mort aussi l'émir Mohammed Aga el Baroudi, mamlouk de Ahmed Aga, qui était lui-même mamlouk de Ibrahim Katkhoda el Kazdagli.

Il fut élevé par son patron, qui fit de lui son trésorier et lui donna sa fille en mariage. Il répudia cette femme à la mort de son patron, en 1188, pour épouser sa veuve Hanem, fille qu'Ibrahim Katkhoda avait eue de la dame El Baroudia. De ce nouveau mariage, Mohammed Aga eut ses trois enfants: Ibrahim, Aly et Moustapha, dont il a été parlé plus haut. Il est inutile d'ajouter que la dame Hanem n'était pas la mère de la première femme de Mohammed Aga, mais bien qu'elle était une seconde femme du père de celle-ci.

Sa femme répudiée se remaria avec Hassan Kachef.

Mohammed Aga, de nature très vive, se concilia l'amitié des émirs et des grands personnages, il s'attacha surtout à Hassan Katkhoda el Djarban, lorsque celui-ci était Katkhoda de Mourad bey. On lui confia diverses fonctions et il s'en acquitta à la grande satisfaction de Hassan Katkhoda. Il arrivait souvent à ce dernier d'être retenu chez lui pour cause d'indisposition.

Pendant ces absences, c'était Mohammed Aga qui le suppléait dans son service de Katkhoda auprès de Mourad bey. Mohammed Aga agissait avec beaucoup de talent et d'habileté, de manière qu'il plut grandement à Moured bey, qui lui confia le règlement des affaires les plus importantes.

Dès ce moment, la fortune lui sourit, et il acquit une très grande autorité ; à cette époque sa femme mourut et Mourad bey lui donna en mariage la première de ses favorites, la mère de son fils Ayoub. Par ce mariage, Mohammed devint le protégé de Mourad bey ; son autorité et sa notoriété grandirent encore.

Lors des évènements qui furent cause de l'arrivée en Egypte de Hassan pacha, Mohammed Aga ne suivit pas Mourad bey dans sa fuite, mais il resta au Caire. Ismaïl bey se saisit de lui et de Omar Kachef, et il les enferma à la Citadelle, à la caserne des Moustahfézans. Mohammed Aga ne sortit de prison qu'après avoir payé une rançon et s'être engagé à faire partie de la suite d'Ismaïl bey. Il servit cet émir, qui ne tarda pas à en faire son Katkhoda. Mohammed avait en effet gagné toute sa confiance. Ismaïl bey lui remit la direction de l'hôtel des monnaies et lui confia d'autres fonctions importantes.

Sa renommée et son autorité acquirent encore une plus grande notoriété que du temps de Mourad ; sa porte était toujours assiégée par des solliciteurs. Tous les revenus et toutes les dépenses du pays étaient concentrées en ses mains, et il s'acquittait de toutes ses fonctions avec beaucoup d'ordre et de tact, et sans faire sentir au peuple aucun arbitraire.

Mohammed Aga maria la fille de son patron à son Khazendar Aly Aga. Les noces durèrent plusieurs jours. A cette occasion, il reçut des présents d'Ismaïl bey, des émirs, des négociants, des chrétiens et d'autres personnes. Le cortège de la mariée fut fort beau et tous les corps de métiers y prirent part, chaque industrie était représentée par un certain nombre d'ouvriers

qui prenaient place dans une voiture, ayant avec eux les outils nécessaires à leur industrie. Ainsi, l'on a pu compter plus de soixante-dix industries différentes, et cela en dehors des acrobates, des danseurs, etc. Dans ce cortège, la mariée était enfermée dans une voiture magnifique, produit de l'industrie des Francs.

En ce temps-là, Mohammed Aga était à l'apogée de sa puissance ; il recevait de l'argent pour terminer les affaires, mais s'il avait de l'amitié pour quelqu'un, il agissait en sa faveur sans aucune compensation.

A la mort d'Ismaïl bey, son successeur Othman bey Tobbal témoigna la même confiance à Mohammed Aga et le maintint dans ses fonctions en conseillant à Othman bey de se mettre en relation avec les émirs de la Haute-Egypte, par suite des intrigues et des chicanes que lui suscitait Hassan bey el Djeddaoui. Il entretint alors avec eux une correspondance secrète pour les engager à entrer au Caire en toute sécurité. Mais, sur ces entrefaites, il mourut le 1er Ramadan, quatorze jours après Ismaïl bey. Il fut le dernier que la peste emporta.

> Du moment que la mort est au bout de la vie,
> Peu importe que celle-ci soit longue ou courte.

Est mort aussi de la peste le savant astronome, Mohammed effendi Ibn Soliman, Ibn Abd-el-Rahman, Ibn Moustapha Kaklioian, qui devint célèbre par ces connaissances. Il acquit beaucoup de livres, et il fit un calendrier pour dix années à venir. Ce travail était minutieux et très complet.

Est mort aussi l'ami sincère, l'intelligent émir Radouan, ex-mamlouk de Aly Katkhoda el Tawil. Depuis son enfance, il s'était attaché à la science des astres, et il avait assisté aux cours que le cheikh Othman el Wardani et autres maîtres

donnaient sur ce sujet. Il travailla jour et nuit et devint d'une force remarquable. Il fit des cadrans solaires et autres instruments de mathématiques et d'astronomie.

Est mort aussi l'illustre et vénéré émir Ismaïl effendi el Khalouati, un des anciens du corps des Chawiches. C'était un homme qui jouissait d'une grande influence et qui était entouré d'un grand respect. Il mourut en Chaban 1205, emporté par la peste.

Est mort aussi l'honorable Mohammed effendi Bachkalfa, ex-mamlouk de Youssouf effendi Bachkalfa. C'était un homme beau et jouissant de belles qualités. Il fut nommé chef des écrivains du divan, lorsque son collègue, Sayed Mohammed effendi, fut promu aux fonctions de chef des écrivains de la Rouznamah.

Est mort aussi l'intelligent et le désintéressé Ahmed effendi el Wazzan, poinçonneur à l'hôtel des monnaies. C'était un bel homme et il possédait d'excellentes qualités.

ANNÉE
MIL DEUX CENT SIX.

Le mercredi, premier jour du mois de Moharram, on désigna Saleh Aga, Katkhoda des chawiches, pour se rendre en Turquie avec des présents. Saleh Aga avait été désigné auparavant pour conclure la paix avec Naaman effendi et Mohammed bey. Il échoua, grâce à l'opposition de Hassan pacha. Il fit exiler Naaman effendi quatre jours avant la mort de Hassan pacha.

A leur retour au Caire, les émirs désignèrent Saleh Aga pour la mission dont nous avons parlé ; il fut choisi à cause de son expérience. Saleh Aga vint habiter la maison de Baroudi et se maria avec la femme de celui-ci.

Le 5 du mois, les émirs allèrent lui faire leurs adieux et il s'embarqua au Vieux Caire.

Dans la même journée, les eaux du Nil baissèrent subitement, c'était vers l'époque de la fête de la croix ; les eaux cessèrent de couler dans le Khalidj et dans les autres canaux. Les terres d'Egypte furent en proie à la sécheresse, une faible partie seulement fut arrosée.

Les céréales cessèrent d'arriver, les prix furent considérablement augmentés, on s'attendait à la famine et on désespérait de la miséricorde de Dieu. L'ardeb de blé de deux talaris était monté à six ; les pauvres et les indigents murmurèrent et se plaignirent fortement aux autorités.

Ibrahim bey lui-même se rendit à Boulak et fixa le prix du blé à quatre talaris l'ardeb, avec défense de vendre plus cher, mais ce fut en vain. Mourad bey, de son côté, parcourut les marchés et défendit toute augmentation du prix des denrées; les marchands se montraient obéissants en présence des émirs, mais à peine ceux-ci avaient-ils le dos tourné, qu'ils imposaient les conditions les plus dures à l'acheteur. L'aga circulait aussi, il faisait battre les contrevenants et il leur clouait les oreilles contre les murs. Malgré cette insuffisance des céréales sur les marchés, les émirs en recevaient de la Haute-Egypte des quantités considérables, mais ils les faisaient transporter dans leurs magasins et dans leurs maisons.

Dans la première journée du mois de Saffar arriva un envoyé, porteur d'un firman accordant amnistie et grâce aux émirs. On tint à cette occasion un divan chez le Pacha et on donna lecture de ce firman. Voici l'origine de ce firman : quand El Sayed Omar effendi arriva porteur d'une lettre, dans laquelle les émirs réclamaient l'intervention du Pacha pour la paix, le Pacha écrivit lui-même à Constantinople pour dire que l'on

ne pouvait avoir raison des émirs et qu'ils finiraient par arriver au Caire. Ce firman était donc la réponse à cette lettre du Pacha, on accueillait son intervention, on autorisait les émirs à venir au Caire, à la condition qu'ils se repentiraient et vivraient en bonne intelligence avec leurs collègues. Après la lecture de ce firman, on fit des feux d'artifice et on tira le canon.

Dans la journée du mardi, 12 du mois de Saffar, arriva au Caire, venant de Turquie, le cheikh El Emir. Il était porteur de lettres pour le Pacha et pour les émirs. Les cheikhs allèrent au devant de lui à Boulak, ils se rendirent à sa maison, mais aucun des émirs n'alla le saluer. Le gouvernement de la Sublime-Porte avait fait don à ce cheikh d'une somme de 1,000 piastres et lui avait alloué une piastre par jour que devait lui payer le directeur de l'hôtel de la monnaie. Le cheikh El Emir avait lu *El Bokhari* en pays ottoman, dans le but de demander à Dieu la victoire pour les armées turques.

Dans le mois de Rabi el Awal, on célébra la fête du Prophète à l'Ezbekiah. Mourad bey y assista, et là, il fit sa réconciliation avec Mohammed effendi el Bakri ; il lui en voulait à cause du dépôt qu'il lui avait laissé et dont Hassan pacha s'était emparé.

Mourad bey, à son retour au Caire, mit la main sur un village que Mohammed effendi el Bakri avait acheté à Hassan Chalabi, fils de Aly bey el Ghazzaoui, il réclama aussi à Hassan Chalabi le prix de ce village qu'il avait reçu de Mohammed effendi el Bakri, et cela, pour rentrer dans une partie de son dépôt. Telle était la cause du différend survenu entre eux. Mais ils finirent par se réconcilier, moyennant une somme que Bakri paya à Mourad. Après cela Mourad vint chez El Bakri, qui lui donna un festin et reçut de lui un manteau d'hermine.

Dans ce même mois, on tint divan chez le pacha. On s'occupa de la sécheresse et de la misère du pays et on écrivit aux gouverneurs des provinces pour suspendre le recouvrement de l'impôt. Mohammed bey el Alfi partit pour la province de Charkiah.

Dans ce même mois également, Ibrahim bey se rendit à la mosquée de son patron pour la visiter et s'occuper de la bibliothèque qui s'y trouvait, il y vint trois jours de suite; il prit la clef de la bibliothèque à Mohammed effendi Hafez et la donna à son confident Mohammed el Djarrahi. Il rendit à cette bibliothèque les biens Wakfs qui étaient destinés à son entretien, et il répara les maisons qui avaient été affectées à la bibliothèque et qui se trouvaient totalement en ruines.

Dans le mois de Rabi el Thani, on imposa les négociants de Ghourieh, de Teiloun et du Khan el Khalili; on se saisit de plusieurs personnes que l'on enferma dans l'asile de Boulak et que l'on relâcha ensuite. Certains des négociants riches firent payer leur quote-part de l'impôt à leurs collègues pauvres, ce qui mit beaucoup de division entre eux; plusieurs de ces négociants prirent la fuite, on cloua leurs maisons et leurs boutiques et l'on agit de même à l'égard d'autres classes de la population.

Tout cela causa dans le peuple le plus vif mécontentement.

Dans le premier jour du mois de Djamad Awal, on donna l'ordre de recouvrer l'impôt, même sur les terres atteintes par la sécheresse. Cet ordre fut publié dans toutes les provinces.

Tout le mois copte de Kiahk s'écoula sans qu'il tombât une seule goutte d'eau. On laboura alors la terre déjà ensemencée en la mêlant avec la terre qui avait été un peu arrosée, mais les vers se répandirent dans les cultures, les rats envahirent les terres en nombre tellement considérable qu'ils mangeaient

les fruits sur les arbres ; la récolte qui avait pu échapper aux vers fut dévorée par les rats.

En cette année, il n'y eut point de récolte de bersim pour la nourriture des animaux au printemps, et on se contenta de fèves et de paille, et encore cette dernière denrée était-elle fort rare et fort chère ; la charge d'un âne, qui valait avant ce temps-là 5 paras, se vendait 100 paras et encore la qualité en était-elle bien mauvaise ; les paysans ne venaient plus en ville, car les chemins étaient infestés de pillards. La nourriture pour les animaux se vendait secrètement chez les marchands, à 2 paras la poignée.

Dans ce même mois, Saleh Aga arriva de Turquie, et il s'en retourna au mois de Chawal avec de nouveaux présents.

Dans le mois de Zilkadé, on reçut la nouvelle de la destitution du grand vizir Youssouf pacha et de la nomination de Mohammed pacha ; Saleh Aga était déjà arrivé à Alexandrie ; on dut changer les lettres et les lui envoyer.

Dans le même mois, arriva un officier de la Sublime-Porte, porteur d'un firman maintenant le pacha pour la nouvelle année. On tira le canon à cette occasion.

Dans les dernières journées du mois de Zilhoggé, Ibrahim bey procéda aux préparatifs du mariage de sa fille, Adila Hanem, avec l'émir Ibrahim bey, surnommé El Wali, ancien Emir el Hadj.

Il construisit pour sa fille une maison spéciale près de celle du Cheikh el Sadat. Les pierreries, le trousseau et les divers autres objets que l'on fit à cette occasion étaient de premier choix, ainsi que les vases d'or et l'argenterie. On fit les noces à Birket el Fil, on y établit des tentes, on illumina la place, on installa les joueurs et les bateleurs publics. Tout le pays

fut imposé pour cette solennité; les émirs, les personnages influents et les négociants ne manquèrent pas d'envoyer leurs cadeaux et leurs présents. Ibrahim bey invita le pacha, qui vint à la noce apportant des fourrures et des joyaux pour la mariée. Ibrahim bey, à son tour, lui fit présent de dix-neuf chevaux, dont dix richement harnachés, d'un chapelet en perles, d'étoffes des Indes et de pipes surmontées de pierreries.

La mariée partit en grand cortège, dans la journée du jeudi 4 Moharram; elle se trouvait dans une voiture magnifique, de travail européen; ce cortège était très digne, il n'était précédé ni de bateleurs ni de saltimbanques. Tous les émirs et les kachefs précédaient la voiture à pied.

Dans ce même mois de Zilhoggé arriva Othman bey el Charkaoui, accompagné d'autres personnes, et de Chahine bey, qui étaient otages de Hassan bey el Djeddaoui. Il alla habiter une petite maison.

Dans le même mois, on reçut la nouvelle que Aly bey et Hassan bey s'étaient séparés. Aly bey était parti par Kosseir pour se rendre à Djedda.

NÉCROLOGIE.

Est décédé le cheikh, grand, docte, illustre et savant, notre cheikh Mohammed Ibn Aly el Sabban el Chaffeï. Il naquit au Caire; il apprit le Coran et les textes, et il employa tous ses efforts à acquérir la science. Il assista aux leçons des maîtres de l'époque, tels que Cheikh el Mallaoui, qui lui enseigna son petit commentaire du *Solam*, le commentaire du cheikh Abd-el-Sallam sur *Djoharat el Tauhid*, celui de Makouadi sur *El Alfia* et celui du Cheikh Khaled sur les règles de la gram-

maire. Il étudia El Bokhari sous Cheikh Hassan el Madabghi, *El Cheffa* du juge Ayad, *Djamé el Termezi* et *Sounan Abou Daoud*, sous El Cheik Mohammed el Achmaoui. Le cheikh Ahmed el Djohari lui enseigna son commentaire de Om el Barahine; le cheikh el Sayed el Beledi lui enseigna *Sahih Mosselem*, le commentaire de *El Akayed el Nasfia* par Teftazani, l'explication du Bedaoui, le commentaire du *Ressalet el Wadé* par Samarkandi. Le cheikh Abdallah el Chabraoui lui enseigna l'explication du *Bedaoui* et du livre *El Djallaleine*, le commentaire du *Djohara* par El cheikh Abd-el-Salam. Le Cheikh Mohammed el Hefnaoui lui enseigna *Sahih el Bokhari*, *Djamé el Saghir*, le commentaire du *Manhadje*, celui de *Rahabia* par Chanchouri, *Mêradj el Nedjm el Gheiti* et le commentaire de *Khazradjieh* par Cheikh el Islam. Le Cheikh Hassan el Djabarti lui enseigna *El Tasrih Ala el Taoudieh*, *El Mettaoual*, le texte du Djaghmini sur l'astronomie et le commentaire de Hosseini sur *Hedayat el Hikma*. Cheikh el Sabban disait lui-même avoir profité beaucoup des leçons de ce dernier maître, sous lequel il étudia encore d'autres livres sur différents sujets, tels que *El Dor el Mokhtar* et le commentaire de Moulla Maskine sur le Kanz.

Il reçut aussi les leçons du cheikh Attia el Adjhouri sur *El Manhadje*, sur le commentaire de *Djamh el Djaouameh*, par Mehally, sur le commentaire de *Talkhis el Saghir* par El Saad, sur le commentaire de *Alfia* par Achmouni, ainsi que sur d'autres livres de science et de théologie.

Cheikh el Sabban appartenait à la secte Chazelia, à laquelle il avait été initié par Abd-el-Wahab el Affifi el Marzouki. « Je me suis attaché à la personne de ce cheikh, dit-il, pendant longtemps, et j'ai profité de ses leçons extérieurement et intérieurement. » Il ajouta : « J'ai appris les règles de la secte de nos seigneurs, les Wafa, que Dieu veuille nous faire boire la paix dans leur coupe ! Le continuateur de leur prédécesseur, le phare

des grands et des petits est Monseigneur Mohammed el Sadat Ibn Wafa, que Dieu le protège et nous aussi par les vertus de son aieul, le Prophète ; c'est lui qui m'a surnommé Abou el Arfan. Dans le brevet qu'il me donna, ce Waly rattache son titre à ceux de son oncle maternel El Sayed Chams-el-Dine Abou el Echrak, qui les tenait de son oncle paternel, El Sayed Abou el Kheir Abd-el-Khalek, qui les tenait de son frère, El Sayed Abou el Erchad Youssouf, qui les tenait de son père, El Cheikh Abou el Takhsis Abou el Wahab, etc., etc. ».

Le Cheikh Mohammed continua ainsi toute sa vie à acquérir la science et à la répandre ; il était l'ami intime de mon père, et, après la mort de ce dernier, il reporta sur moi cette amitié. Il laissa différents ouvrages, entre autres des annotations sur El Achmouny qui firent sensation, des annotations sur le commentaire de Issam sur *El Samarkandia,* ainsi que d'autres ouvrages d'une grande valeur.

C'était aussi un poète et je donne ici une poésie qu'il adressa au maître Abou el Anwar Ibn Wafa, par laquelle il s'excuse d'avoir passé quelque temps sans aller le voir :

Un petit esclave a eu un tort, il vient réclamer pardon et protection.
Trouvera-t-il ce pardon auprès de votre générosité ?
A toi, ô Abou el Anwar, je reviens sincèrement.
Qui donc, ô mon seigneur, n'a jamais failli ?
A Dieu ne plaise, que celui qui frappe à ta porte
Soit éconduit, et que pour un tort il subisse un affront.
Tu n'humilieras jamais celui qui t'implore
Pour un tort, quelque grand qu'il soit et dont il se repent.
Si tu n'étais pas indulgent et miséricordieux,
A qui donc pourrions-nous nous adresser ?
Cela n'est pas possible, car tu es le chef
D'une maison de seigneurs qui ont toujours possédé
Une grande générosité de cœur, et qui ne sont nullement vindicatifs.
Ils sont d'une légion qui descend du plus honoré des prophètes
Qui prêche le pardon ; qu'ils sont nobles !
Ils sont les parents du Prophète et les descendants des Wafa,

Ils sont des trésors de bonté et une pluie de générosité ;
Ils sont la bénédiction du monde dans l'orient et dans l'occident ;
Ils sont le secours des affligés et des opprimés et le phare des égarés.
Je recours à eux en la personne du grand maître de cette époque.
Jamais un homme qui a eu récours au seigneur Wafa n'a été repoussé.
Il est le plus noble refuge de celui qui espère ;
Il est la source la plus pure pour l'altéré ;
Il est la grande *Kaaba* à laquelle les hommes d'esprit vont en pèlerinage,
Et celui qui entre dans sa maison a le droit d'être tranquille ;
Il est le plus glorieux des hommes et celui d'entre eux qui brille du plus grand éclat ;
Il est le plus beau et il descend de la souche la plus noble ;
Il est le plus énergique et le plus généreux ;
Il est le plus sage et le plus intelligent ;
Il est le plus ferme et le plus pieux ;
Il est le plus éloquent et le plus brillant ;
Ses qualités sont nombreuses et son cœur est sincère. Il est le meilleur
De ceux à la porte desquels on peut s'arrêter.
C'est un héros à qui le sort a rendu les armes
Et auquel il s'est attaché pour le servir.
Généreux, quand le ciel de ses libéralités verse ses pluies
Sur une terre stérile, cette terre reverdit, comme si elle n'avait jamais connu la sécheresse.
Dieu maudisse les jours que j'ai passés loin de lui,
Pendant que mon cœur brûlait du feu du désir.
Dieu maudisse les personnes méchantes dont la religion est l'impiété
Et qui se font un plaisir de dire les choses qui enveniment les cœurs.
Quand on les appelle pour une bonne œuvre, ils font les sourds
Et volent vers les mauvaises actions.
Que Dieu bénisse les jours que j'ai passé à cueillir
Les fruits de la félicité auprès de lui
Et à composer en l'honneur de son amitié
Des poésies pareilles à des perles resplendissantes.
Je célébrais dans ces vers ses grandes et nobles actions,
Et je m'en retournais satisfait de ses récompenses.
Ces jours de félicité reviendront-ils ?
Verrai-je la réalisation de mes espérances ?
O toi, unique de toutes les époques et non d'une seule,
O toi, qui es dans le septième ciel,
Serai-je abandonné, tandis que mon amitié est ancienne
Et que je t'appartiens et t'appartiendrai toujours, même après la mort ?

Serai-je délaissé tandis que les poésies que j'ai composées en ton honneur
Sont impérissables et seront toujours répétées ?
Les arbres que le zéphyr caresse
Et qui embaument l'air du parfum de leurs fleurs,
Sur les branches desquelles les oiseaux chantent
Des airs ravissants,
Et sur les feuilles desquels la rosée écrit
Des versets d'amour rapportés d'après les colombes,
Ne sont pas plus beaux que les poésies que j'ai composées en ton honneur.
Se peut-il en effet que quelque chose soit plus beau que les paroles qui traitent de toi ?
Je dis cela tout en sachant que
Ce serait en pure perte que tu persisterais à être mécontent de moi.
Mon bonheur consiste à recouvrer ton amitié
Et ta bienveillance, qui sont les remèdes, des malades.
Je n'ai d'autre intercesseur auprès de toi que ta propre magnanimité
Et que tes ancêtres, les seigneurs les plus nobles des hommes.
Sois sain et que tes ennemis cherchent en vain le salut.
Sois heureux et que tes envieux récoltent la honte et la confusion.
Vis éternellement comme tu le veux pour que tes censeurs crèvent de dépit
Et que tes amis jouissent toujours de tes bontés.
Dieu verse ses saluts sur ton aieul, le guide qui conduit à la verité,
Tant que l'œil distinguera les belles choses des vilaines,
Sur les parents et les compagnons du Prophète, tant que le zéphyr
Balancera les branches et excitera les désir des amoureux.

On lui doit aussi, en l'honneur de mon père, une très belle poésie que j'ai reproduite dans la biographie de ce dernier.

On lui doit en outre plusieurs compositions en vers traitant de différents sujets. Voici des vers qu'il adressa à mon père en 1174 pour le féliciter de la naissance d'un enfant :

Je te félicte pour la naissance de l'enfant heureux qui vient
Du monde de l'inconnu, accompagné des joies, des félicités et des plaisirs.
A son arrivée le rossignol de la satisfaction a chanté des airs de bonheur,
Et, perché sur la branche des délices, a gazouillé
Dans l'horizon des grandeurs. L'astre des espérances s'est montré,
Et le sort, à cette occasion, s'est réjoui,

Que les vœux que tu formes pour lui soient exaucés,
Et que tes yeux voient le dépit de tes envieux,
Car la gloire a dit :
Je te félicite pour la naissance de l'enfant heureux (*Chronogramme*).

On doit aussi à Cheikh El Sabban des poésies remarquables en l'honneur d'Abou el Anouar Ibn Wafa. Ces poésies sont citées dans le recueil intitulé *El Madayeh el Anouaria*.

On lui doit aussi la poésie suivante, qu'il adressa au cheikh Abou El Fauz Ibrahim El Sandoubi, suivant de Sayed Abou El Anouar, pour le féliciter à l'occasion de son retour d'un voyage :

Je rachète au prix de ma vie le bien aimé qui, quand il s'est montré dans toute sa beauté,
A forcé tous les beaux à se prosterner devant lui.
Il s'en est allé balancé par l'ivresse de sa coquetterie,
Et dans cet état nous crûmes qu'il était véritablement ivre.
Il a passé devant nous, accompagné de l'armée de ses beautés,
Et il a déchiré nos entrailles et meurtri nos cœurs.
Ce beau a prêté l'éclat aux deux grands astres,
Et il a enseigné à la branche comment elle doit se balancer.
Il est armé, le lion redoute son regard,
Et la lance et le sabre le craignent.
Quand ce charmant sourit,
Il nous montre des perles entourées de corail.
Dieu a fait épanouir la rose sur ses joues
Et a fait jaillir de sa bouche l'eau pure et fraîche.
Par sa gentillesse, il ressemble au zéphyr et par sa flexibilité à la branche,
Quant à son parfum, on dirait un jardin visité par la rosée.
Louanges à celui qui l'a créé pour ravir les humains
Et qui l'a fait unique pour la beauté.
Je me suis épris de lui depuis longtemps et je me plais dans son amour,
En dépit des critiques intéressées des envieux ;
J'ai dépensé toute ma vie à l'aimer
Et je n'avais aucune crainte de passer pour athée aux yeux de l'amour,
Mais tout cela est oublié depuis que j'ai connu
Aboul Fauz Ibrahim, le soleil de la vérité ;

C'est un Imam dont les actions nobles et glorieuses
Ne peuvent être niées, même par ses ennemis.
C'est un seigneur que Dieu a élevé très haut
Et dont il a orné le front de la couronne de sa satisfaction.
C'est un homme rare par son intelligence et par son éloquence,
Et ses opinions sont le charme et la vérité même.
C'est un homme généreux, et il est dans son caractère de faire de grandes largesses.
C'est une mer de libéralités dont les flots sont la source de la rosée,
Le monde, malgré toute sa grandeur n'est rien à ses yeux ;
Aussi n'estime-t-il que l'homme pieux ;
Nos cœurs nous devancent vers lui,
Et, en le quittant, ils se trouvent libres de tout souci.
Il joint la modestie à la fierté
Et, sa gentillesse est pareille au zéphyr.
Toutes les vertus et tous les mérites sont réunis en lui ;
Aussi est-il devenu le maitre de ses semblables.
Il n'est du reste pas étonnant qu'il soit parfait,
Car celui qui s'attache aux seigneurs voit sa gloire augmenter;
Celui qui s'attache à notre maître Abou el Anouar
Obtient la réalisation de toutes ses espérances,
Car ce seigneur domine son époque,
Et c'est lui qui défend notre campement au jour de la bataille.
C'est la base sur laquelle s'est élevé
Le séjour des grandeurs et des honneurs ;
C'est le refuge le plus assuré pour ceux qui ont des espérances ;
C'est la source la plus pure pour les altérés ;
C'est le port vers lequel on vient de toutes parts ;
C'est la gloire naissante qui va toujours en grandissant ;
C'est à sa porte que les montures des savants s'arrêtent ;
Il est leur seigneur et la *Kaaba* des hommes de mérite.
Dieu lui a prodigué toutes les belles qualités,
Aussi est-il loué de tous les hommes ;
Il l'a fait hériter d'une très haute situation
Occupée par ses ancêtres Beni Ouafa, qui étaient des mers de libéralités,
Des trésors de sagesse, de science et de piété,
Des soleils brillants dans le ciel de la sainteté et de la pureté,
Des flambeaux éclairant l'Egypte ou plutôt l'aurore éclairant l'univers,
Ou encore l'âme de ce monde.
Ils sont l'essence des descendants du Prophète
Et les plus nobles des enfants de Fatima ;

Ils sont la bénédiction de l'orient et de l'occident
Et c'est à eux que l'opprimé recourt.
Aucun autre homme ne peut leur être comparé.
Qui, du reste, s'aviserait de comparer des esclaves à des seigneurs ?
Le mot seigneur ne peut s'appliquer qu'à eux.
Quelle gloire et quel honneur !
Je te prie, Aboul Fauz, d'accepter cette poésie,
Bien que je ressemble à un homme qui offre de l'or à un Crésus.
Pardonne la faiblesse,
Car celui qui aime est toujours pardonné.
Dieu ! verse tes meilleures bénédictions sur le meilleur des prophètes,
Et bénis-le tant que les astres apparaîtront et disparaîtront.
Bénis aussi ses parents, ses compagnons et quiconque suit leurs traces,
Tant que l'oiseau gazouillera.
Le dévoué Sabban termine en disant:
J'annonce à Aboul Fauz des joies éternelles (chronogramme année 1193).

Voici de lui les débuts d'un salut :

Je te charge, ô Zéphyr, de transmettre mes salutations
A l'ami qui est le remède de mes souffrances.
Communique-lui les compliments d'un amant
Passionné, qui jamais ne faillit à la loi de l'amour,
Qui n'a jamais oublié l'ancienne amitié
Ni prêté l'oreille aux critiques des vils ;
Qui est brûlé du désir de rencontrer le bien-aimé
Dont la beauté a éclipsé les pleines lunes.
Son visage réunit toutes les beautés ;
Il est le soleil de la perfection qui éclaire le monde.

On lui doit aussi les vers suivants :

Vous nous avez quitté et en vous éloignant
Vous nous avez laissé les chagrins et les tristesses.
Le désir de vous voir nous a attaqués avec ses armées,
Et les troupes de notre patience ont été dispersées.
Votre absence nous laisse
Un corps sans âme et un œil sans vue ;
Si nous ne conservions l'espoir de vous revoir,
La vie nous aurait quitté.

On lui doit aussi :

Je jure par le matin de ton visage et la nuit de tes cheveux,
Par le jardin de la vie éternelle et le vin parfumé de ta salive,
Par tes yeux que teint le kohl de l'enchantement,
Par ta taille que le vin de la coquetterie fait balancer,
Par le parfum de ton grain de beauté pareil à l'ambre et par ta bouche qui, quand elle sourit,
Nous montre des perles et des pierres précieuses.
Je jure que l'éloignement n'a atténué en rien mon amour
Et que je n'ai pas oublié l'amitié nouée aux époques écoulées.
En matière d'amour, je suis une loi immuable
Et mes opinions sont invariables.
Si j'ai oublié ton amour, ô mon espoir !
Que Dieu me prive de jouir de ta vue.
Comment pouvais-je t'oublier, tandis que tu es l'âme de mon corps,
L'intelligence de mon cerveau et la lumière de mes yeux ?
Comment oublier une gazelle qui
Ressemble au soleil et à la lune ?
Tu es une branche si délicate que
Le bédouin et le citadin se sont également épris de toi.
Ta beauté est tellement ravissante que ceux qui te voient
Disent malgré eux : Ce n'est pas un être humain.
Les esprits sont ravis par ta beauté, et ton amour
Fait accepter avec délices les chagrins et les maladies.
Tu es armé, tu es fort, et tes yeux
Lancent des flèches pareilles à celles du destin.
Tu es une gazelle, mais tu effraies les lions,
Et tous les hommes redoutent la puissance de ta beauté.
Tu attaques les âmes avec l'armée de tes regards
Et l'armée de tes charmes.
Tes charmes ravissent les esprits
Et transportent les intelligences.
En te voyant si charmant, on dirait que tu es né
D'une formule magique ou d'un zéphir.
Ta beauté nous dispense de toute autre beauté,
Car la possession du modèle dispense de la richesse de l'imitation.
Ma vie est entre tes mains, tu n'as pas d'égal
Et ton amour m'a fait perdre la patience.
Depuis longtemps, tu m'abandonnes injustement,
Et tu as changé ma félicité en douleur.

Tu as prêté l'oreille à mes ennemis envieux
Oubliant que les dires des ennemis ne méritent aucune attention.
Toutes tes actions sont bonnes, sauf ton inconstance,
Laisse donc là l'inconstance et aie pitié d'un cœur brisé,
Fais revivre par ta présence une âme morte pour toi,
Et guéris par ta bienveillance le corps que ton amour a consumé.
O toi qui es tout pour ceux qui te voient,
Aie pitié d'un amant dont les souffrances sont devenues un exemple,
Et qui serait brûlé par le feu de ses entrailles
Sans les pluies abondantes qui coulent de ses yeux.
Si tu doutes de la sincérité de mon amour,
Mes larmes, ma langueur et mes veilles dissiperont tes doutes.

On doit aussi au cheikh El Sabban les vers suivants :

Si je ne te réponds pas, ce n'est ni par crainte ni par faiblesse,
Mais c'est l'amour qui me rend muet.
Si j'accepte les devoirs, ce n'est pas par bassesse,
Mais c'est l'amour qui m'y contraint.
Tu connais ma valeur, mais
Mon amour m'a vendu à toi à vil prix.
O fils des nobles, sois délicat
Et ne me tue pas par tes coquetteries.
Mon cœur est revêtu de souffrance
Et mon cœur est travaillé par les chagrins.
En fait d'amour, j'ai des principes
Qu'il serait trop long de développer.

Cheikh El Sabban est l'auteur de plusieurs autres travaux ; son mérite était incontestable. Pendant la première partie de sa vie, il vécut dans l'oisiveté. Il ne faisait rien et se reposait sur Dieu seul pour lui fournir ce dont il avait besoin pour sa subsistance. Pendant quelque temps, il fut employé à la mosquée de l'Imam el Chaffei pour annoncer les heures de la journée. Il quitta ensuite cette mosquée pour aller occuper le même emploi dans la mosquée que Mohammed bey Aboul Zahab fit élever en face de El Azhar. Il habita encore, ainsi que sa famille, dans un appartement qu'il fit construire sur les toits de cette mosquée.

Plus tard, lorsque les wakfs affectés à la mosquée de Mohammed bey furent dissipés, El Sabban quitta ses fonctions et alla occuper une maison située dans la rue El Chanaouani.

Sur ces entrefaites arriva au Caire le grand Cadi, Abdallah effendi, connu sous le nom de Tatar Zadah. Cet homme, qui était un grand savant, fit la connaissance de El Sabban et de Cheikh Mohammed el Djenahi, ils lui plurent et il reconnut leurs mérites et leur prodigua des dons. Soliman effendi el Raïs les traita aussi de la même manière. Dès lors, El Sabban vit s'ouvrir pour lui une ère de prospérité ; il mit de riches habits, monta à mulet et vécut dans l'aisance. Il fit ausi, à cette époque, la connaissance de Ismaïl, katkhoda de Hassan pacha, et il le fréquenta. Lorsque ce personnage devint Waly d'Egypte, il honora le cheikh El Sabban et il lui fit une pension suffisante.

La renommée de ce cheikh augmenta encore sous cette protection; il reçut de nombreux cadeaux, et, dans l'année qui précéda sa mort, il fit des noces magnifiques pour le mariage de son fils, sidi Aly. Le Pacha, à cette occasion, lui fit cadeau d'une forte somme d'argent et donna une pelisse à son fils.

A partir de cette époque, Cheikh El Sabban tomba malade et mourut la veille d'un mardi du mois de Djamad Awel de cette année, emporté par une inflammation des poumons. Ses obsèques eurent lieu en grande pompe à la mosquée de El Azhar et il fut inhumé au cimetière El Bostan. Que Dieu lui accorde sa miséricorde !

Cheikh El Sabban laissa un fils, Cheikh Aly. Que Dieu le rende utile à ses semblables !

Est mort aussi le seigneur véridique, l'imam intelligent sur lequel on s'appuie, l'homme unique de son époque, le fils unique de la Syrie et de l'Egypte, celui qui a bu à la source même de la science, celui qui enseigna avec une grande habileté la loi de son aïeul et en démontra le véritable esprit, El

Sayed Abou el Mouadda, Mohammed Khalil, fils de Sayed Aly, fils de Mohammed, fils du Saint Sayed Mohammed Mourad, fils de Aly El Husseini El Hanafi El Demechki (de Damas). Il descend d'une famille de savants et de seigneurs.

Je n'ai point vu le défunt, et si j'en parle, c'est à cause de la grande notoriété qu'il a acquise dans les sciences et dans les lettres et de sa correspondance que j'ai lue.

Abou el Mouadda naquit à Damas et ses premières années se passèrent dans le sein de sa famille. Il apprit le Coran auprès du Cheikh Soliman el Dabarki el Massri (l'Égyptien), et il s'appliqua ensuite à l'étude des lettres et à des sciences où il excella; il apprit aussi la langue turque. Il finit par réunir en lui toutes les beautés physiques et toutes les perfections morales.

A la mort de son père, il fut choisi à l'unanimité des voix pour lui succéder dans les fonctions de Moufti du rite Hanafite, pour toute la Syrie, et dans la dignité de Nakib el Achraf. Il s'acquitta de ses deux fonctions à la satisfaction générale, de telle manière que la Syrie se glorifiait de le posséder sur toutes les autres contrées. Les colombes de l'éloquence ne cessèrent de chanter ses éloges et les voyageurs de répéter ses louanges, l'éclat de son mérite était resplendissant et son hospitalité était généreuse et accordée à toute personne.

Abou el Mouadda aimait beaucoup à apprendre; il s'occupait de rechercher les choses curieuses et de consigner toutes les nouvelles, tous les récits et toutes les biographies de ses contemporains dans des chroniques. Il entretenait une correspondance suivie avec les personnes marquantes de chaque pays, pour leur demander des notes ou des récits sur les faits et les personnages qui vivaient dans leur pays au douzième siècle de l'hégire.

C'est lui qui est l'inspirateur même de mes chroniques; il avait écrit au Cheikh Sayed Mohammed Mortada pour lui demander des biographies. Le cheikh, sans me parler de cette

correspondance, me demandait de temps en temps certaines notes biographiques que je lui fournissais, il arriva même qu'un jour je lui apportais des notes au moment où il avait chez lui une nombreuse société composée surtout de Syriens, il les lut et s'en montra fort satisfait.

Peu de temps après cette séance, Sayed Mortada mourut et je cessai de continuer le travail dont il m'avait chargé. Les papiers de Sayed Mortada étaient encore sous les scellés, lorsque je reçus de Abou el Mouadda, par l'entremise du négociant Sayed Mohammed el Kabakibi, une lettre accompagnée d'un cadeau. Dans cette lettre Abou el Mouadda me priait de retirer de la succession de cheik Mortada et de les lui envoyer les documents qui se rapportaient au travail biographique qu'il avait demandé au cheikh défunt. Il me priait aussi de lui envoyer des notices nouvelles, qu'il me chargea de faire. Cheik Abou el Mouadda ajoutait : « Je n'ai écrit à aucun savant ni négociant à ce sujet, je m'en rapporte, pour ce travail, complètement à vous, encouragé par l'amitié qui me liait à cheikh Mortada et certain que vous êtes plus à même que tout autre de mener à bonne fin une pareille entreprise. Je sais, du reste, par les écrits de Sayed Mortada, que c'est vous qui l'avez aidé dans les recherches qui ont été faites jusqu'à présent.

Je dois vous faire savoir aussi que le travail dont je vous charge, a, à mes yeux, une importance capitale et que j'attends avec impatience l'arrivée des documents que je vous demande. Je vous prie donc de me les envoyer le plus tôt possible. En ce faisant, vous me rendrez grandement obligé ; sachez que je n'accepterai aucune excuse et que le moindre retard apporté dans l'envoi de ces documents me causera un grand chagrin. »

J'ai pu ensuite prendre possession des notes laissées par Cheikh Mortada relativement à ce travail ; elles forment une dizaine de fascicules, elles sont ordonnées par ordre alphabétique, mais elles sont tout à fait incomplètes et renferment beaucoup

de lacunes. De plus, les notices biographiques qui sont consacrées exclusivement aux personnages avec lesquels l'auteur s'était trouvé en contact, ce qui revient à dire qu'il a cité un grand nombre d'individus qui ne méritaient pas d'être cités dans un travail de ce genre, et qu'il a omis les biographies de plusieurs savants et émirs morts ou vivants qui, à divers titres, devaient être connus de la postérité.

Connaissant les intentions du cheikh Abou el Mouadda, j'ai cherché à compléter les notes que j'avais précédemment prises et qui n'étaient que de simples biographies, sans les aperçus historiques que l'on trouve dans ce livre. Mais pendant que j'étais occupé à ce travail, j'ai reçu la nouvelle du décès du cheikh Abou el Mouadda ; ma volonté s'est alors relâchée, ce travail fut longtemps suspendu et oublié ; mais un jour, je fus porté de moi-même à réunir tous ces manuscrits et à les faire précéder pour chaque année, et dans la forme que j'ai donnée à cet ouvrage, des faits historiques que l'on y trouve.

Une fois que je compulsais les papiers laissés par feu Sayed Mortada, je découvris une lettre signée de feu Sayed Abou el Mouadda, qui la lui avait adressée à son retour de Constantinople. C'est la grande valeur littéraire de cette épître, véritable chef-d'œuvre d'éloquence, qui me pousse à la reproduire ici dans son entier.

Voici cette lettre :

« Je loue Dieu toujours, quelle que soit la situation dans laquelle je me trouve, et j'invoque les bénédictions divines sur son Prophète et les membres de sa famille qui sont purs de toute souillure et sur ses compagnons aux mérites et aux vertus notoires et incomparables ; j'adresse mes saluts à toi, en qui se sont incarnées les sciences et les connaissances, la logique serrée et impeccable et la critique judicieuse, l'éloquence de la parole et la profondeur des idées ; à toi qui es le refuge du fugitif, les délices de celui qui s'attache à toi, la Kaaba des pèlerins et la source de tout charme et de toute vertu ; à toi qui ressembles à un courant dans lequel déversent la théorie et la pratique, et où se rencontrent les fleuves

de la gentillesse, de la magnanimité et de la douceur ; à toi jardin florissant et prospère des nobles qualités et bassin où se heurtent les flots des connaissances et des vertus ; à toi, source d'eau pure et ombre épaisse et touffue ; à toi, enfin, j'adresse des compliments parfumés pareils aux parfums que dégage le jardin que la pluie a visité de bon matin, et des salutations embaumées et resplendissantes, exquises et sincères, et je t'exprime les désirs qui me travaillent et que je réprime et la passion dont je suis épris pour toi. Dieu te préserve des malheurs et des chagrins et que jamais le bonheur et la félicité n'abattent les tentes qu'ils se sont construits dans ton séjour. Espérant que tu daigneras t'informer de l'état de celui dont les jours et les nuits sont remplis par ton souvenir, de celui qui n'a jamais trahi l'alliance de l'amitié, qui ne cesse de chanter les éloges de ton amitié, qui célèbre tes louanges matin et soir, et dont les désirs de te voir sont toujours nouveaux, je me permets de te donner de mes nouvelles. Je suis, grâce à Dieu, en bonne santé et dans l'aisance et le bien-être, j'attends impatiemment le moment d'avoir de tes nouvelles.

« Il y a bien longtemps que la pluie de ta correspondance n'est pas tombée et cette sécheresse fut cause de stérilité dans les récoltes des lettres ; toutefois le tort en est à nous deux, et le reconnaître, c'est nous épargner des reproches. Si, maintenant, je vous adresse cette supplique qui contient mes excuses et le dévolu de mon âme, c'est uniquement pour solliciter la reprise des anciennes relations, afin que mes yeux et mon intelligence se reprennent à jouir de la lecture et de la compréhension de ces belles épitres qui sont des modèles d'éloquence. Des occupations insignifiantes survenues après que j'eus écrit cette lettre, en retardèrent l'envoi jusqu'à ce jour, mais Dieu et les impressions de ton cœur aussi, me sont témoins que les relations de tes nobles qualités faisaient, le plus souvent, les frais de mes entretiens. »

« Mon maitre se rappelle que je l'avais engagé à recueillir les biographies détaillées des personnages du 12e siècle de l'Hédjire, et qu'il m'avait promis de le faire. Mais ensuite sont survenus les événements qui affligèrent le monde, qui frappèrent de dépréciation la littérature et les vertus et furent cause que mes désirs ne se réalisèrent pas. Pendant mon séjour en Turquie, je me suis trouvé une fois dans une réunion, dans la maison d'un des principaux et des plus honorables personnages de ce pays. Celui-ci amena la conversation sur le chapitre de l'histoire et manifesta de vifs regrets de ce que les gens de lettres se sont détournés de cette science, en dépit de son importance et de ses innombrables attraits. Or il arriva que, parmi les assistants, il se trouvait un homme érudit, lettré et amoureux de cette branche des sciences. Il s'adressa

au personnage en question et lui dit que Abou el Feid Mortada s'occupait de faire une histoire très importante et qu'il s'était mis à l'œuvre sur le conseil de ce cheikh, et il m'indiqua de la main. « Il est vrai, répondis-je, que j'avais engagé El Sayed Mortada à entreprendre cette histoire, mais je ne sais s'il a répondu à mon appel ou non, et je ne puis dire s'il a couché sur le papier, la plume de son intelligence, ou si des événements imprévus l'ont empêché de le faire. — Sois sans crainte de ce côté-là, répondit l'homme qui avait parlé de vous, Cheikh Mortada apporte beaucoup d'activité dans le travail. Moi qui vous parle, ajouta-t-il, j'ai lu de lui une charmante traduction arabe de vers composés par Ismaïl pacha, qui fut mis à mort. Ces vers sont rapportés dans la biographie de ce personnage, biographie faite également par Cheik Mortada. Cet individu se prit ensuite à faire l'éloge du maître et il a parlé longtemps sans discontinuer ».

Cette nouvelle, apprise d'un homme que je voyais là pour la première fois, me fit grand plaisir, et je volai sur les ailes des espérances et des rêves ; le sort m'est devenu favorable, me suis-je dit. A mon retour à Damas, que Dieu lui donne toujours les plaisirs et le bonheur en partage, je fus assailli par les travaux qui affluèrent de toutes parts, je ne trouvai plus un moment de loisir. Les différends des hommes qu'il fallait régler sans retard me prenaient jusqu'au temps que je comptais pouvoir sacrifier au sommeil. Je dus forcément détourner les regards, mais pour un temps seulement, des travaux littéraires et historiques, et attendre longtemps avant d'écrire au maître pour lui demander des nouvelles des biographies. Que Dieu me maintienne toujours dans le chemin de la vérité, en m'inspirant d'appliquer sa loi sans erreur. »

« J'adresse au maître ces quelques lignes écrites à la hâte pour le prier de hâter l'envoi des biographies qui me sont nécessaires pour compléter mon histoire. J'ai déjà entièrement achevé trois gros volumes, et j'ai des notes qui rempliront un pareil nombre de volumes. Je ne parle pas d'un quatrième volume qui contient les biographies des poètes, littérateurs, savants, négociants et autres, qui sont encore en vie et avec lesquels le hasard m'a mis en contact. Je suis entièrement convaincu que, grâce à vous, je mènerai à bon fin cette histoire.

« Tout ce que je demande maintenant, c'est que vous me compreniez dans les prières pieuses que vous faites et que vous couvriez du voile de la bonté et de l'indulgence les fautes, les chutes et les faiblesses que vous constaterez chez moi ou dans mes écrits. Salut à toi, tant que la colombe roucoulera, que l'oiseau gazouillera et que les fleurs embaumeront l'air de leurs parfums. »

Ecrit vers les derniers jours de Rabi Akher 1200.

Je ne sais ce qu'il advint de l'histoire que Cheikh Abou el Mouadda avait commencée et à laquelle il fait allusion dans cette lettre. Pour lui, il fut forcé, dans la suite, de quitter Damas et de se transporter à Alep ; c'est du moins ce qu'il me disait dans une lettre qu'il m'adressa de cette dernière ville en 1205. Il y mourut en Saffer de cette année, à la fleur de l'âge. Que Dieu lui donne le paradis pour résidence. Il n'eut pas de successeurs pour les vertus, le mérite, la noblesse des qualités et l'élévation des sentiments.

La mort est friande des êtres précieux.

Est mort aussi le grand Imam qui suça le lait du mérite et qui égala Labid, si toutefois ce poète peut être comparé à lui, celui dont les racines s'enfoncent dans le sol et dont la cime domine tout ce qui l'entoure, El Hussein Ibn el Mour Aly, Ibn Abd-el-Chakour, El Hanafi, El Taïfi, surnommé El Mohaki el Hariri. Il était fils du cheikh Aly el Mohaki, l'ami intime de Cheikh Sayed Abdallah el Mirghani. Il naquit au Taïef où il étudia et où il se perfectionna dans les sciences mystiques. C'est là aussi qu'il acquit les dons spéciaux qui lui furent envoyés par Dieu.

Il devint Souffite et il trouva dans l'enseignement de cette secte les véritables dogmes et la véritable perfection.

Il se lia de vive amitié avec le cheikh El Eidarouss et il échangea avec lui une grande correspondance.

Il vint au Caire en l'an 1174 et il habita la maison du cheikh Mohssen qui donne sur le Khalidj ; dans cette maison, le cheikh Mortada et le cheikh El Eidarouss allèrent lui rendre visite. Il fit le voyage de Turquie et de Syrie ; il alla à la Mecque et à Médine. Il se fixa en dernier lieu à Médine. Le cheikh El Eidarouss lui écrivit de Taïef les vers suivants pour l'inviter à une partie de plaisir dans un jardin appelé Bostan el Charia :

O Hussein ! la coupe des délices circule
Et la félicité est toute entière chez nous.
Le vin du bonheur est devenu pur
Et notre époque est belle et florissante.
O Hussein ! donne la tranquillité à mon cœur
En te hâtant de venir.
O Hussein ! les nuages ont pleuré
Du désir de te voir, homme aux nobles qualités.
Les fleurs qui ont déchiré
Leurs calices contemplent les étoiles ;
Les branches se sont heurtées
A cause de ton éloignement ;
Ce jardin, par l'organe de son charme,
T'ordonne de venir.
Viens donc et cesse ton éloignement.
L'ordre est formel ;
Viens, car mon désir est passé
A l'état d'exemple.

On doit au cheikh Hussein plusieurs ouvrages remarquables, très appréciés par les mystiques. Je puis en citer la poésie connue sous le titre *El Salatia* et le commentaire de cette poésie, qui sont une merveille du genre. Lorsque cheikh El Taoudi alla en pèlerinage aux Lieux Saints, il fit prendre une copie de ce travail et l'emporta dans le Maghreb. Il en fit tellement l'éloge que plusieurs personnes en firent faire des copies, et que le sultan du Maghreb alloua à l'auteur, Cheikh Hussein, une pension qu'il lui faisait parvenir annuellement avec la caravane des pèlerins.

On n'est pas d'accord sur la valeur de Cheikh Hussein ; les uns, et ce sont ceux qui l'ont connu, prétendent qu'il était un grand savant, d'autres disaient de lui qu'il n'était pas attaché à la religion, mais je crois que cette assertion est fausse. Maître Mohammed Ibn Yacoub el Chemchari, qui vécut un certain temps dans la plus grande intimité avec cheikh Hussein qui fut son hôte, disait de lui : « Je l'ai étudié à fond, jamais je n'ai observé une défaillance dans sa conduite. » Il ne faut pas

en vouloir aux habitants du Maghreb de ne pas apprécier Cheikh Hussein à sa juste valeur; ils ne se sont jamais fait une idée exacte de ce que c'était que le mysticisme.

Les Turcs tenaient Cheikh Hussein en grande vénération et ils ne cessaient de lui envoyer des dons.

Cheikh Hussein laissa un fils nommé Djaffar, qui vint au Caire en 1185. Il nous fréquenta et il nous accompagna souvent dans nos parties de plaisirs.

ANNÉE
MIL DEUX CENT SEPT.

Le mois de Moharram commença un jeudi. La cherté des vivres et la misère étaient extrêmes : l'arbitraire et l'injustice régnaient dans tout le pays. Les gens de la province étaient dispersés et venaient remplir la ville du Caire ; hommes, femmes et enfants se réunissaient dans les rues et dans les marchés, criant, pleurant de misère tout le jour et toute la nuit. On comptait tous les jours plusieurs morts causés par la misère et la famine.

Dans ce même mois, le Nil commença à baisser dix jours avant la fête de la Croix. Il n'était pas même arrivé à sa hauteur normale, il s'en fallait de deux pics. Cette baisse mit le comble au désespoir public, car tout le monde comptait sur la crue du Nil comme sur l'unique cause qui pouvait diminuer la misère générale. Les céréales augmentèrent encore de prix, le blé coûtait 18 talaris l'ardeb, l'orge 15 talaris, les fèves 13 talaris ; il en était de même pour toutes les autres céréales ; cette cherté alla encore en grandissant, et il arriva que l'on ne trouva même plus de blé. Le prix des comestibles était devenu le sujet de toutes les conversations. La famine était

effrayante ; dans les rues, on ne pouvait pas faire un pas sans mettre le pied sur des créatures humaines accablées de misère et de faim. On se disputait la chair des cadavres, des ânes et des chevaux. Il y eut même des gens qui mangèrent de petits enfants.

Les vers vinrent ensuite détruire la récolte de bersim et les autres denrées. Les propriétaires riches cultivèrent leur terre à nouveau, ils les arrosèrent au moyen de sakiehs et de chadoufs, et payèrent des prix fort élevés pour les semences ; mais, à peine ces semences avaient-elles commencé à germer, qu'elles furent encore mangées par les vers.

Le ciel n'envoyait plus ni pluie, ni rosée, ni fraîcheur, et dans les premiers jours du mois de Kiahk de l'ère copte, la chaleur était excessive et le vent brûlant.

A la campagne, il ne restait plus qu'un nombre très limité de paysans ; la mort y avait fait des ravages inouïs.

Dans les derniers jours du mois de Rabi-Awel, Saleh Aga arriva de Constantinople avec un firman de grâce et d'amnistie ; il apportait aussi trois costumes, dont un pour le Pacha, un pour Ibrahim et un pour Mourad bey ; à cet effet, on tint un divan dans lequel on donne lecture des firmans et l'on tira le canon. Saleh Aga avait apporté avec lui sa nomination au poste de représentant de la Sublime-Porte. Cette charge était occupée par Moustapha Aga, qui dut s'en dessaisir.

En ce mois-là, il arriva de Turquie de grandes quantités de blé, et les arrivages coïncidèrent avec la récolte du maïs. Cela fit baisser le prix du blé jusqu'à 14 talaris l'ardeb. La paille restait introuvable, et si l'on en trouvait, personne n'osait en acheter, car on ne pouvait en opérer le transport à domicile en toute sécurité ; les palefreniers des émirs ou des hauts personnages nous assaillaient et nous prenaient de force notre

chargement, ils violaient même les domiciles pour avoir de la paille ; le fourrage se réduisit alors aux tiges de maïs que des indigents et des mendiants allaient ramasser sur les digues et sur les routes dans les campagnes, pour venir les vendre très cher en ville. Mais si des palefreniers ou des soldats se trouvaient là au moment de la vente, ou rencontraient les marchands en chemin, ils s'emparaient de force de leurs denrées sans en payer le prix.

En ce mois-là, on reçut des nouvelles de Aly bey el Defterdar. Arrivé à Kosseir, il se rendit à Moueileh, de là, en compagnie de bédouins, il alla à Ghazza. De cette ville, il envoya secrètement au Caire demander un chrétien, son serviteur avec certains objets qui lui étaient nécessaires. Ce chrétien se rendit auprès de lui ; il envoya aussi prévenir Ahmed pacha Djazzar de son arrivée à Ghazza. Celui-ci envoya au devant de lui des hommes et des chevaux, mais Aly bey alla à lui, accompagné de trente hommes seulement. Quand il fut près de Saint-Jean d'Acre, Djazzar pacha alla à sa rencontre et le dirigea vers Kaïfa, où il lui servit une pension.

Quant à Mourad bey, il se rendit à Djizah dès le commencement de l'année, et prit possession des palais qu'Ismaïl bey y avait fait construire. Mourad bey s'occupa là de la fabrication d'engins de guerre, il réquisitionna les industriels et les forgerons pour construire des navires de guerre.

Il agrandit le palais, auquel il annexa un grand jardin et d'autres dépendances.

Othman bey El Charkaoui partit pour Alexandrie, et sur tout son parcours il leva des impôts.

Dans la journée de mercredi 27 du mois de Rabi-Akhar, correspondant au 5 Kiahk de l'ère copte, il tomba un peu de pluie. Cet événement mit la joie dans les cœurs du peuple.

Dans la journée du samedi 1er Djamad-Awal, Mourad bey vint de Djizah et entra dans sa maison au Caire; Othman bey el Charkaoui retourna à Rosette, puis, le 4 du mois, il revint au Caire.

Dans la nuit du jeudi, Mourad bey et Ibrahim bey, accompagnés de leurs émirs, allèrent à Adliah, où ils restèrent quelques jours, puis Mourad bey alla vers Abou Zabal. Ibrahim bey el Wali et quelques autres émirs allèrent vers Djézirah.

Au moment de leur sortie, les gens de leur suite prirent de force toutes les bêtes de somme qu'ils rencontrèrent, ils forcèrent les okelles de Bab el Chariah pour s'emparer des chameaux et des ânes qui s'y trouvaient et qui appartenaient aux gens de la campagne.

Mourad bey, à son arrivée à Abou Zabal, trouva une tribu de bédouins de Saoualha qui y avaient dressé leurs tentes. Bien que ces gens n'eussent commis aucun crime, il les pilla, s'empara de leurs troupeaux et tua près de vingt-cinq d'entre eux.

Il resta à Abou Zabal un jour seulement, mais malgré cela, il fit arrêter les cheikhs de cette localité et il les jeta en prison.

Il leur rendit leur liberté moyennant une somme de 11,000 talaris; il fut inexorable à leur égard.

Quant aux bédouins de Djézirah, ils quittèrent leurs campements.

Au mois de Chaban, on mit un grand empressement à boucher le canal Faraoniah, à cause de la baisse de la branche orientale du Nil; on trouvait dans ce fleuve des amas de sable qui se prolongeaient depuis le nilomètre jusqu'à la Méditerranée.

La branche ouest n'était plus qu'un petit ruisseau que les enfants traversaient à pied secs, il n'y avait plus que de toutes petites barques qui pussent naviguer dans cette branche du Nil; les arrivages et les départs étaient suspendus, on ne pouvait

transporter que ce que pouvaient porter les petites embarcations, et cela à des prix fort élevés. Les octrois chômaient également.

On envoya alors pour faire la fermeture du canal un surveillant qui avait sous ses ordres des ouvriers turcs ; on fit venir de grosses poutres et on choisit le lieu où la clôture devait se faire à proximité de Kafr el Khadra, on mit des machines et des outils dans les barques et l'on établit trois rangées de poutres que l'on planta verticalement.

Quand ces poutres furent plantées, d'autres ouvriers préparèrent des planches fort épaisses pareilles à de grands portails, et dans lesquelles étaient plantés de gros clous. Ces portails étaients blindés de fer et venaient s'appliquer aux poutres au moyen de petites ouvertures préparées à l'avance.

L'espace vide devait être comblé avec des cailloux et du sable, etc.

Ce travail fut assez bien conduit, jusqu'au moment où il fut sur le point d'être achevé. En cet instant-là, il fut négligé parce que le surveillant qui en avait la direction envoya prier Mourad bey de venir assister à son achèvement, afin d'en recevoir des présents et le prix convenu.

Mourad bey ne vint pas et les eaux endommagèrent une partie des travaux. Cependant Ayoub bey el Saghir était présent, et en lui-même, il ne désirait pas la réussite de ce travail à cause de ses villages. Les travaux furent abandonnés, après avoir duré depuis le 1er Chaban jusqu'au 15 Chawal.

On recommença ensuite le même travail, on réquisitionna des barques et des pierres, mais ces derniers matériaux venant à manquer, on démolit les maisons et les mosquées des environs, on prit même les meules des moulins, mais on ne put rien achever, l'eau vint tout détruire et l'on dut tout abandonner.

Les matériaux de toute sorte et l'argent qui furent engloutis dans ce travail sont incalculables.

Dans les premiers jours du mois de Chawal, on reçut la nouvelle du départ de Aly bey de chez Ahmed pacha Djazzar. Il prit le chemin de Stamboul, accompagné d'un officier de la Porte. Lorsqu'il arriva près de Stamboul, on le dirigea vers Brousse, qui lui fut désigné comme résidence, et on lui alloua 500 piastres turques par mois.

NÉCROLOGIE.

Est mort, en cette année, le grand Imam, le chef des élus, Afif-el-Dine Abou el Sïada, Abdallah ibn Ibrahim, Ibn Hassan, Ibn Mohammed Amine, Ibn Aly Merghani, Ibn Hassan, Ibn Mikar, Ibn Heidar, Ibn Hassan, Ibn Abdallah, Ibn Aly, Ibn Hassan, Ibn Ahmed, Ibn Aly, Ibn Ibrahim, Ibn Yehia, Ibn Abou Bakr, Ibn Aly, Ibn Mohammed, Ibn Ismaïl, Ibn Omar, Ibn Aly, Ibn Othman, Ibn Aly el Mouttaki, Ibn Hassan, Ibn Aly el Hadi, Ibn Mohammed Djawad El Hussein el Mouttaki El Makki, El Taïefi, El Hanafi, surnommé El Mahdjoub.

Il naquit à la Mecque et y grandit. Les cheiks de cette ville, tels que le cheikh El Nakhli et autres lui donnèrent les premières leçons. Il s'attacha à Sayed Youssouf El Mahdali, qui était l'homme le plus illustre et le plus instruit de son temps. Après la mort de ce maître, il fut ravi en extase et il vit ce qu'aucun œil n'avait vu, il entendit ce qu'aucune oreille n'avait entendu, il sentit ce qu'aucun cœur n'avait encore senti; depuis lors il fut en rapport direct avec son aïeul le Prophète, ainsi que le rapporte le cheikh Mortada, qui le vit à la Mecque en l'an 1103; Cheikh Mortada vit à cette occasion que la généalogie de cheikh Afif-el-Dine remonte en effet jusqu'au Prophète. Je lui demandais l'autorisation d'enseigner le *Hadith*, dit-il, d'après ses théories; il me répondit: Rapporte-le à moi qui le

tiens de lui. » Je compris alors que cet homme correspondait directement avec son aïeul. Que Dieu le bénisse et le salue!

En l'an 1166, il se transporta, lui et sa famille, au Taïef; il y fit des miracles nombreux et incontestables et il lui arrivait souvent de se retrancher dans une solitude complète. Il était complètement détaché des biens de ce monde. Parmi les ouvrages qu'il laissa, se trouve un livre sur *Les devoirs et les obligations religieux des Musulmans*, travail fort remarquable qui a été commenté par le cheikh Mortada. L'auteur de ce travail y écrivit les deux vers suivants :

> Plusieurs auteurs ont traité des devoirs religieux;
> L'étude que j'en fais aujourd'hui est la meilleure.
> Garde la soigneusement
> Et prie Dieu de l'agréer.

L'étude de Afif-el-Dine est en effet une merveille du genre; elle réunit toutes les questions de jurisprudence et de croyance. Le commentaire qui en a été fait est aussi un très brillant travail.

On doit aussi au cheikh Afif-el-Dine un traité sur la gloire des deux Prophètes. En parlant de ce traité, l'auteur dit qu'il le termina en Radjab 1157.

On lui doit aussi un livre intitulé *El Sahm el Rahed fi Nahr el Rafed* (La flèche aiguisée dans la gorge de l'athée). Il rédigea ce livre en 1166, à la suite de la sortie de la Mecque et à l'occasion d'un désaccord qui survint entre lui et les habitants de cette ville, un livre intitulé : *El Ferouh el Djohariah fi El Aemma el Athna Achariah*, un livre intitulé : *El Dorrah el Yatimah, fi Bad Fadayel El Sayeda el Azima*, écrit en 1164. *El Kokab el Sakeb* et un commentaire de ce livre intitulé : *Rafh el Hadjeb*. On doit aussi au cheikh Afif-el-Dine deux recueils de ses poésies, l'un intitulé *El Akd el Monzam* et l'autre *Akd el Djaouaher*. On lui doit

aussi un livre sur le Hadith intitulé *El Modjam el Wadjiz*, un livre intitulé : *Kenouz el Hakaïek, El Badre el Mounir*, ce dernier livre a été commenté et enseigné par Sidi Mohammed El Djohari.

Est mort aussi le grand cheikh plein de vertus, cheikh Ahmed Ibn Youssouf el Chanaouani, El Nasri, El Chaffei, appelé Abou el Ezz el Hattat, noble par sa mère. Il apprit le Coran sous le cheikh El Mokri el Hedjaji Ibn Gannam, élève de El Zomeili. Il se perfectionna en calligraphie sous le cheikh Ahmed Ibn Ismaïl el Afkam, qui lui donna un diplôme.

Il copia plusieurs Corans et autres livres d'une grande étendue, tels que *El Ehia* de El Ghazali, et *El Amçal* de El Midani.

Il était aussi assidu aux leçons des maîtres du temps, il fit le voyage de la Mecque et de Médine et il apprit beaucoup de choses ; après son voyage aux Lieux Saints, cheikh Ahmed revint au Caire et il assista avec nous aux cours de cheikh Mortada sur le *Hadith*, il apprit le *Bokhari* et *Moslem* en entier, les deux tiers du *Sonnan Abou Daoud*, la plus grande partie de *El Chamayel*, les *Toulassiat de El Bokhari* et celle de *El Darimi*, ainsi que *El Hellia de Abou Naïen*. Il avait une mémoire prodigieuse. Il fut frappé de cécité et mourut le 27 Djamad Awal de cette année.

Est mort aussi le grand légiste du Maghreb, le cheikh Abou Abdallah Mohammed Ibn el Taleb, Ibn Soda el Morri et Fassi el Taoudi. Il naquit à Fez en l'an 1128, il reçut les leçons de Abou Abdallah Mohammed Ibn Abd-el-Salam Banani el Noseiri, le commentateur de *El Elkhefa*, de *Chefa*, de *Lamiet el Zokkak et d'autres ouvrages*, de Ahmed Ibn Abd-el-Aziz El Helali el Sedjelmani.

Il suivit particulièrement les cours de El Chehab Ahmed Ibn

Moubarak el Sedjelmani El Loutfi qui avait pour lui une grande affection. Ce cheikh, venant à mourir de la peste, en l'an 1155, le vendredi 19 du mois de Djamad Awel, chacun voulait l'inhumer dans sa tombe, mais ce fut son élève qui obtint cette faveur.

Il fit le pèlerinage de la Mecque et il passa au Caire en l'an 1181 ; il y revint l'année suivante et il donna plusieurs cours à la mosquée El Azhar dans la salle des Moghrabins. Tous les Ulémas vinrent assister à ses leçons.

A la Mecque, il vit Abou Zeid Abd-el-Rahman Ibn Asslam el Yamani, Abou Mohammed Hussein, Ibn Abd-el-Chakour, l'ami du cheikh Abdallah el Mirghani, le cheik Ibrahim el Zamzami et d'autres.

A Médine, il vit Abou Abdallah Mohammed Ibn-Abd-el Karim el Samman, Abou el Hassan el Sindi, Abdallah Djiaffar el Hindi et autres, il eut des conférences avec tous ces personnages illustres ; ils lui délivrèrent des diplômes et il leur en délivra.

A son retour au Caire, il vit également les principaux Ulémas, tels que El Djohari, El Saïdi, Hassan el Djabarti, El Tahlaoui, El Sayed el Aïdarouss, Cheikh Mahmoud el Kordi, Yssa el Barraoui, El Bayoumi, El Erian et Attia el Adjhouri.

Il était accompagné de ses deux fils, Sidi Mohammed, l'aîné et Sidi Abou Bakre, qui était un jeune homme imberbe d'une beauté extraordinaire. Il venait souvent voir mon père et il apprit de lui certaines règles de mathématiques ; il laissa aussi chez mon père ses deux enfants, pendant le temps qu'il séjourna au Caire, alors nous montions sur la terrasse en compagnie du cheikh Salem el Kiraouani et du cheikh Ahmed el Soussi, nous y passions une grande partie de la nuit pour observer le lever, le coucher ou le cours des astres. Nous allions consulter mon père sur les questions que nous ne pouvions résoudre nous-mêmes.

Sidi Mohammed mourut à Fez, en l'an 1193.

Le cheikh, son père, laissa beaucoup de notes et de commentaires sur les grands ouvrages. Les consultations qu'il donnait étaient de très haute valeur. C'était un bel homme, mais sa vénération et sa respectabilité l'emportaient sur sa beauté ; son sourire était rare.

A la mort de Mouley Mohammed, le Sultan de Maroc, la division éclata entre ses enfants, mais on finit par se ranger de l'avis du cheikh, qui choisit Soliman pour succéder au sultan défunt à la condition de gouverner suivant les règles et les traditions de la loi mahométane, de faire triompher la religion, d'abandonner la tyrannie et l'injustice, de ne point lever des impôts vexatoires et de ne faire aucune chose défendue. A ces conditions, Mouley Soliman fut élu par tout le monde et ces conditions furent remplies.

Le cheikh continua sa vie dans le chemin de la vérité, il mourut cette année ; son fils Sidi Abou Bakr le suivit en l'an 1210.

Est mort l'Imam, Cheikh Ahmed, Ibn Mohammed, Ibn Gadalla, Ibn Mohammed el Khouani, El Maleki, El Borhani; son aïeul était connu sous le nom de Abou Choucha et il est inhumé à Om Khonan, village de la province de Djizeh ; son tombeau est un but de pèlerinages et un objet de vénérations publiques.

Cheikh Ahmed s'attacha à l'étude, il devint le répétiteur de leçons de Sayed el Beleidi à El Azhar et à El Achrafia. Le travail accompli sous ce professeur lui profita beaucoup.

A la mort du cheikh El Beleidi, il le remplaça pour les leçons de Hadith à la mosquée El Hussein, et ses cours eurent un grand succès. Le public avait foi dans sa sainteté et on lui offrait des présents de toutes sortes. Il donna aussi des leçons à El Azhar ; il visitait souvent les tombeaux des saints et il

y passait des nuits entières à lire le Coran et à faire des invocations. Il se levait tous les jours avant l'aube et se rendait à la mosquée de Hussein, où il faisait la prière du matin. Il devint ensuite très riche et il s'occupa toujours d'augmenter sa fortune. Il finit par acheter une grande maison située dans la rue Kettama, à proximité de El Azhar.

Il se rendait souvent pendant la nuit au cimetière des Medjawerines ; à l'une de ses visites il fut surpris par des voleurs qui l'obligèrent à prendre la fuite. Dans sa course, il tomba de son mulet et se brisa la hanche ; il guérit mal de cette chute et quelque temps après il en mourut.

Est mort aussi l'Imam plein de vertus Cheikh Mohammed Ibn Daoud, Ibn Soliman, Ibn Ahmed, Ibn Khadr el Kherbettaoui el Maleki El Azhari. Il apprit le Coran sous son père et il assista aux leçons de notre cheikh Aly el Edoui El Saïdi, dont il profita grandement. Il excellait dans la littérature et il faisait de jolis vers, il possédait des livres précieux, sans compter ceux qui lui furent laissés par son père ; il a composé plusieurs poésies en l'honneur du Prophète et de ses parents. Il fut au nombre de ceux qui firent l'apologie du dictionnaire de Cheikh Mortada, et il le fit en des termes fort remarquables.

Voici cette apologie :

Louanges à Dieu qui nous a accordé le discernement, au moyen duquel nous accomplissons les plus belles choses et les travaux les plus remarquables. Louanges à Lui qui a versé sur nous ses générosités et ses dons et qui a débarrassé nos cœurs de l'ignorance. J'atteste qu'il n'y a de Dieu que Dieu, qu'il n'a pas d'associé ; j'atteste que notre seigneur Mohammed est son esclave et son prophète qui fut gratifié du don de l'éloquence et de la sagesse et qui fut envoyé à tous les hommes ; Dieu le bénisse et le salue lui, ses parents et ses compagnons.

Lorsque Dieu m'a accordé la grâce de lire ce commentaire précieux qui a pour titre *Tadj el Arouss*, fait par le plus grand des hommes parfaits et éloquents, celui qu'on peut appeler la langue de la vérité, celui

qui indique le bon du mauvais ; celui qui personnifie le désintéressement, qui indique le chemin qui mène vers Dieu, celui qui a suivi la voie de la vérité et qui a appris à discerner les points faibles et inaperçus, celui qui vit la réalisation de ses désirs les plus difficiles, monseigneur et mon maître, celui qui possède toute mon affection, celui qui est mon appui et mon soutien, El Sayed Mohammed Mortada el Husseini. Que Dieu conserve sa vie pour l'humanité, et que dans sa générosité, Il fasse briller le soleil de son mérite.

Ce maître m'avait ordonné de lire cet ornement de littérature et de tracer l'avis que cette lecture pourrait suggérer à mon intelligence timide et craintive. J'ai lu le livre et j'ai vite constaté qu'il m'était impossible d'écrire tout éloge qu'il mérite ; cette tâche était bien au-dessus des forces de mes semblables ; d'autant plus qu'elle a été entreprise par des savants très distingués dont les mérites sont universellement reconnus.

J'ai donc reculé d'abord devant cette tâche par crainte et par respect, mais j'ai réfléchi ensuite que le maître devait être obéi et que le juge ne se contentait que des témoignages véridiques. J'ai donc repoussé la crainte et j'ai demandé à Dieu de me venir en aide ; j'ai médité les merveilles contenues dans ce livre et cette méditation m'a inspiré les vers suivants :

Tadj el Arouss (la couronne de la mariée) qui est l'œuvre de notre maître
El Mortada, le savant, l'homme aux grandes actions,
Par son apparition a déprecié toutes les autres couronnes,
Car ce livre contient les choses les plus belles.
Tous les savants sont d'accord qu'il est incomparable
Parmi tous les ouvrages arabes et étrangers.

J'ai dit aussi :
Ami, toutes les sciences précieuses
Sont contenues dans *Tadj el Arouss*,
Qui est l'œuvre du cheikh des musulmans, la couronne des grandeurs,
El Mortada, qui est le plus grand des hommes.
Le seigneur des parfaits, le plus noble des nobles,
Celui dont la gloire est incomparable.
Son commentaire parfait a exhibé
Toutes les règles déjà oubliées des sciences.
En le voyant, j'ai dit : O mon ami !
Est-ce le parfum d'un jardin, ou celui d'une nouvelle mariée ?
Est-ce une jeune fille qui m'a rendu ivre
Par le vin de sa douce salive ?
Fille âgée de 7, ajoutés à 4 et 3 ans,

Et qui, en apparaissant, éclipse le soleil.
Ce sont, me répondit mon ami, des perles arrangées
Par un homme vertueux, habile et d'une descendance illustre;
Par la mer de la logique et le créateur des idées sublimes.
Par le grand pontife de la littérature qui ressuscite les âmes.
Il descend de Fatima et du fils de Husssein,
Et de Aly; quels nobles ancêtres !
Il est aussi saint que Ibn Adham,
Et aussi savant que l'Imam el Jenoussi.
O fils du Prophète, ô Mortada, ô généreux!
Jette sur moi un regard qui dissipe la mauvaise chance,
Viens à mon aide, je n'ai plus de patience,
Le sort perfide l'a dissipée.
Vous n'ignorez pas quel était le rang de mon père
Parmi les savants et les professeurs,
Et combien les préceptes qu'il enseignait étaient authentiques.
Les gens de mérite le comparaient à El Aïdarouss,
Il était mon seigneur et mon ami,
Et à sa porte s'arrêtaient les chefs.
Je t'en conjure par les deux vieillards, ô généreux,
Fais à mon intention une prière qui me secoure.
Tu es mon refuge impénétrable, ô fils de Hussein,
Et je me m'appuie sur toi à toute occasion.
Comment craindrais-je les ennemis, quand tu me protèges
Et comment craindrais-je la mort quand tu me tranquillises ?
Vis toujours dans la gloire et dans la paix,
Protégé par Dieu.
Que les bénédictions divines tombent toujours
Sur le Prophète qui est la couronne de la mariée (*Tadj el Arouss*),
Qu'elles tombent sur lui tant qu'on répétera :
Ami, toutes les sciences précieuses [1].

Cette apologie se termine par ces mots : fait par le pauvre, l'humble, le honteux qui demande la remise de ses péchés, Mohammed ibn Daoud el Kherbetaoui el Maleki, le 10 Radjeb 1184.

Cheikh Mohammed continua à donner des leçons jusqu'à sa mort, qui survint en cette année.

[1] Le poète fait allusion ici à son premier vers qui se termine par : ....sont contenus dans le *Tadj el Arouss*.

Est mort aussi l'excellent homme, Cheikh Mohammed Ibn Abd-el-Hafez effendi Abou Zaker el Khalouati el Hanafi. Il fut initié à la secte Khalouatiah par El Sayed Moustapha el Bakri et par le cheik El Hefni ; il assista aux leçons de législation du cheihk Mohammed El Doladji et du cheihk Ahmed El Hamaki, il eut le temps de voir El Eskati et El Mansouri. Il ne se maria point. En l'an 1181 il fut atteint de cécité. Il se renferma dans sa maison pendant vingt et un ans ; il vécut absolument seul sans même avoir personne pour le servir. Sa maison était assez vaste, cependant lui-même subvenait seul à tous ses besoins ; ainsi, il faisait sa cuisine et lavait ses habits lui-même. On dit alors dans le public que des esprits le servaient ; cette assertion peut ne pas être loin de la vérité, car c'était un homme qui connaissait beaucoup de secrets divins.

Il avait des élèves qui venaient à lui pour avoir de ses leçons ; en effet, ses connaissances étaient vastes et il causait de tous les sujets avec une sûreté et une présence d'esprit étonnantes. Il possédait un grand nombre de chats et, tout aveugle qu'il était, il les connaissait un à un, il les indiquait par leurs noms, leurs couleurs et leurs généalogies. Il mettait la main sur le dos de l'un d'eux et cela lui suffisait pour dire que ce chat était tel chat, fils de tel chat, qu'il avait telle couleur, etc.

Est mort aussi le grand savant, le voyageur intrépide, Cheikh Moustapha El Marhoumi el Chaffei. Il naquit à Mehallet el Marhoum à Ménoufiah ; il apprit le Coran, puis il vint au Caire et apprit le texte. Il se perfectionna aux leçons des cheikhs anciens tels que El Dafri, El Madabghi, le cheikh Aly Khaitbay, El Mallaoui, El Hefni et autres. Il devint fort dans les sciences et dans la philosophie. Il donna dans la mosquée El Azhar et dans la mosquée Azbak des leçons qui furent d'un grand profit pour les étudiants. Il fréquentait les maisons des émirs et ceux-ci lui témoignaient beaucoup de respect. Il était d'un

caractère aimable, il savait raconter les anecdotes ou faire des citations en vers avec beaucoup d'à-propos. On ne s'ennuyait jamais en sa société. Il mourut en cette année.

Est mort aussi le grand savant et grammairien Cheikh Aly surnommé El Tahan el Azhari el Masri. Il assista aux leçons des cheikhs du temps ; il s'attacha au cheikh El Mallaoui et au cheikh El Djohari et surtout à ce dernier dont il répétait les leçons. Il était très attaché aux biens de la terre ; il n'aimait à se priver de rien et était même enclin à la paresse ; il laissa néanmoins plusieurs études sur des sujets assez intéressants. Il mourut vers la fin du mois de Chaban de cette année.

Est mort aussi le cheikh Youssouf Ibn Abdallah Ibn Mansour el Sembelloueni, surnommé Rozza el Chaffei; il se perfectionna aux leçons de son compatriote, Cheikh Ahmed Rozza et assista aussi aux leçons du cheikh El Hefni, du cheikh El Barraoui, du cheikh Attiah, du cheikh El Saïdi et d'autres.

Lui-même devint un maître, et ses leçons furent très profitables. C'était un homme très digne et très modeste.

Est mort aussi le cheikh Abd-el-Rahman Ibn Aly, fils du grand Imam Abd-el-Raouf el Bachbichi. Il grandit dans la maison de son père; il apprit le Coran et profita des leçons des maîtres; il excella dans la connaissance du rite Chaféite, qui avait été professé par tous ses ancêtres; il s'attacha à mon père et assista à ses leçons sur le rite de Abou Hanifa; il avait aussi quelques connaissances en mathématiques. Lorsque j'était tout jeune, il me donna quelques leçons du Coran. C'était cependant un homme quelque peu léger dans son caractère; il se rallia au rite Hanéfite et vint l'annoncer à mon père croyant lui faire plaisir, mais mon père lui fit des reproches sur ce changement et il baissa dans son estime. Sur la fin de sa vie, il partit pour

Damiette, où il donnait des Fatouas d'après le rite Hanéfite et où il acquit quelque notoriété. Il revint ensuite au Caire pour liquider ses affaires et vendre sa maison, mais la mort l'y attendait.

Est mort aussi l'homme de foi toujours ravi en extase, Sayed Aly el Bakri. Il passa plusieurs années de sa vie absolument détachés de tous les biens, et, n'en possédant aucun, il passait tout nu dans les rues, parlait à tort et à travers, tenait en main la plupart du temps un gros et long bâton, et j'ai déjà parlé de lui à l'occasion de la femme qui s'était attachée à lui et le suivait constamment et que l'on appellait la cheikha *Ammouna*. Il se rasait la barbe.

Le public avait en lui une foi très grande, écoutait ses paroles extravagantes et chacun leur attribuait un sens conforme à l'idée qui le préoccupait ; il était une sorte d'oracle.

Cet homme avait un frère qui l'empêcha de parcourir les rues et l'habilla.

Le public alla alors le trouver en pèlerinage ; on était ravi de ses prodiges et de ses connaissances en l'avenir. Les présents lui arrivaient de toutes parts. Les femmes surtout se trouvaient les plus empressées autour de lui.

Cette situation fit la fortune de son frère, qui le retint chez lui et l'empêcha de raser sa barbe. Celle-ci devint alors très longue et très abondante ; il devint gros et gras par suite de la bonne chair et du repos, tandis qu'auparavant il était toujours nu et fatigué ; il passait la plupart de ses nuits mourant de faim et sans aucun abri.

Son frère eut pour lui toutes sortes d'égards et employa des domestiques à son service, mais il continuait toujours ses divagations tantôt riant, tantôt criant et injuriant. Il arrivait certainement que quelques-unes des paroles qu'il prononçait répondaient à une question que se faisait en lui-même quelqu'un

de ceux qui venaient le voir ; alors celui-là criait au miracle et se trouvait ravi de la pénétration du Sayed el Bakri. Cela aussi pouvait être bien possible, car cet homme était toujours dans un ravissement complet.

Il n'appartenait point à la famille El Bakri, et, s'il porte ce nom, c'est parce qu'il habitait la rue El Bakri.

Il mourut en cette année et il fut inhumé dans la mosquée de Charaïbi, près de la mosquée El Rouéi, au milieu d'une grande foule. On vint en pèlerinage à sa tombe. Son frère mourut deux ans après.

Est mort aussi le très respectable Moustapha Ibn Sadek effendi el Lazghi el Hanafi. Il naquit en l'année 1174, grandit auprès de son père ; il apprit le Coran et quelques textes et se fortifia dans la langue turque.

Son père lui apprit beaucoup de choses, entre autres la jurisprudence et la grammaire, puis il reçut les leçons des maîtres et il s'attacha au cheikh Mohammed el Faramaoui, sous lequel il apprit la syntaxe, *Mokhtassar el Saad,* et d'autres livres. Il fit des cours aux étudiants turcs dans leur rouak à El Azhar ; il fit aussi des sermons à la mosquée El Moayad et cela avant qu'il lui eut poussé de barbe au menton. Il était cependant un bel homme et il avait la peau blanche. Ses prédications et ses leçons attiraient beaucoup de monde ; il les faisait en langue arabe et en langue turque avec beaucoup d'éloquence et de facilité.

Aly Aga Moustahfezan, qui se rendait à ses sermons, fut épris de lui ; il eut pour lui un grand amour et il alla souvent le voir chez lui. De son côté, le prédicateur lui faisait de fréquentes visites.

En ce temps là, le père de Moustapha avait en mains l'administration et la direction du Wakf Scandar, et il était de plus le cheikh de la Tekiah de Bab el Khark ; en réalité, c'était son

fils qui s'occupait lui-même de cette administration. Ayant fait un jour le compte de gestion du cheikh Ahmed El Softa, qui était chargé de la perception des rentes du Wakf, ce cheikh avait été déclaré débiteur d'une somme qu'il avait promis de payer, mais comme il ne s'exécutait pas, Moustapha effendi porta plainte contre lui à Aly Aga dont nous venons de parler. Celui-ci fit venir le cheikh débiteur, il l'attacha à la fenêtre d'une fontaine publique à Bab-el-Khark et il l'exposa ainsi pendant toute une journée à la risée publique.

Ce fait donna beaucoup de prestige à Moustapha effendi dont l'amitié envers les émirs devenait plus étroite de jour en jour, à cause de leur origine commune.

A la mort de Moustapha effendi, cheikh du rouak des turcs à la mosquée El Azhar, Moustapha Ibn Sadek posa sa candidature pour lui succéder et il alla trouver Mourad bey, qui le revêtit des insignes de cette dignité. Les étudiants turcs ne voulurent cependant pas de lui pour cheikh, à cause de son jeune âge ; ils se réunirent et allèrent présenter leurs réclamations à Mourad bey ; celui-ci leur fit un très mauvais accueil et alla même jusqu'à les chasser ; ils s'en revinrent tout honteux et ils se turent.

Cheikh Moustapha continua à exercer ses fonctions de cheikh, et il laissa pousser sa barbe. Il alla habiter une maison dans la rue Tabana et il donna souvent des fêtes auxquelles il conviait les émirs et les grands personnages.

Moustapha Aga el Wakil fit un rapport en sa faveur au Gouvernement Turc, qui lui alloua une pension de 150 paras par jour, à l'hôtel de la monnaie. Son père mourut en l'an 1204. Il laissa à son fils une grosse fortune qu'il avait soigneusement amassée pendant sa vie.

Moustapha effendi aimait à médire du prochain. Un jour que Hassan pacha, alors Wali de l'Egypte, alla faire une visite à la mosquée El Husseini, il s'assit avec le cheikh El Sadat et le

cheikh el Bakri, Moustapha effendi pénétra dans la mosquée, mais il n'y demeura que peu d'instants.

Hassan pacha demanda alors quelques renseignements sur son compte aux personnages avec lesquels il se trouvait, Cheikh el Sadat lui expliqua quelle était la situation de Moustapha effendi et lui parla de sa mauvaise langue pour le prochain. Hassan pacha ordonna qu'il fut exilé. Cet ordre contraria le père de Moustapha effendi, qui s'en fut trouver Hassan pacha et l'attendrit sur son fils ; il parvint à faire révoquer l'ordre d'exil.

Après cet événement, Moustapha effendi rechercha si bien les bonnes grâces de Hassan pacha qu'il s'en fit un prestige, même un ami, mais la mort vint le frapper cette année en pleine jeunesse.

Est mort aussi le cheikh respectable, cheikh Ahmed, fils de l'Iman Salem el Nafraoui el Maléki. Il grandit auprès de son père entouré d'un grand bien-être.

A la mort de son père, le cheikh Abdallah el Chabraoui lui fit obtenir toutes les dignités du défunt. Cheikh Ahmed continua les cours de son père et Cheikh Abdallah el Chabraoui ordonna à tous les élèves de celui-ci de suivre les leçons du fils. Au nombre de ces élèves et le plus remarquable d'entre eux se trouvait le cheikh Aly el Saïdi ; celui-ci brigua la place laissée vacante par le défunt et dont il était fort digne, mais Cheikh El Chabraoui lui fit une grande opposition et fit donner la place au fils, malgré son peu de talent et magré le bégaiement dont il était affligé dans sa prononciation.

Le cheikh Aly el Saïdi garda en son cœur pendant plusieurs années une vive rancune contre son rival.

Le cheikh Ahmed était un homme fin et rusé qui sut tirer profit de sa situation et devenir l'âme des personnages marquants. Aly bey l'avait en grande estime et il lui accordait tout ce qu'il lui demandait.

A l'avènement de Mohamed bey Aboul-Zahab, qui suivit la mort de Aly bey, il fut révoqué de ses charges et dignités à la suite des rapports du cheikh Aly el Saïdi, qui était en grande faveur auprès de cet émir et de ceux d'un certain Sayed Mohammed Badaoui Ibn Foteih.

La disgrâce du cheikh Ahmed fut le signal de beaucoup de plaintes qui furent portées contre lui ; elle lui attira bien des avanies, sa maison de Djizah fut démolie parce qu'il avait empiété pour la construire sur une parcelle de terrain faisant partie de la voie publique.

Toute son influence et sa notoriété disparurent. Il mourut en cette année. Que Dieu lui pardonne et lui fasse miséricorde !

ANNÉE
MIL DEUX CENT HUIT.

En cette année, le sixième jour du mois de Moharram, correspondant au 18 du mois de Missrah de l'ère copte, le Nil parvint à sa crue normale.

En cette année le prix des céréales baissa et Dieu bénit les semailles. Chaque feddan donna autant que cinq feddans dans les années ordinaires ; le Nil ne fit aucun dégat, il couvrit toute la terre ; on fit une grande attention aux rigoles, aux canaux et aux digues.

Dans les premiers jours de Saffar, un officier arriva de Turquie. Il était envoyé par la Sublime Porte pour réclamer les sommes dues par les multazims (fermiers des impôts) ; on le fit descendre dans une maison, on lui fit des présents et on subvint à ces dépenses.

Voici les principaux événements de cette année :

On attendait avec une grande impatience les nouvelles du retour des pèlerins, le courrier qui avait coutume de venir annoncer ce retour n'arriva pas. Ibrahim bey envoya un homme monté sur un dromadaire pour avoir des nouvelles de la caravane. Cet homme revint dans la nuit du 23 du mois de Saffar et il raconta que les bédouins avaient cerné les pèlerins de toutes parts, non loin des grottes de Choeib, qu'ils avaient pillé la caravane et brûlé le tapis sacré, qu'ils avaient massacré la plupart des pèlerins sans épargner les moghrabins, qu'ils s'étaient emparés de leurs chargements, de leurs bêtes et qu'ils avaient tout mis à sac. L'Emir El Hadj avait reçu trois balles dans le corps et pendant trois jours on ignora ce qu'il était devenu. Au bout de ce temps, il avait été renvoyé par les bédouins nu et exténué.

Les bédouins s'étaient aussi emparés des femmes et des bijoux qu'elles portaient. Ceux des pèlerins qui avaient échappé au massacre avaient été enfermés dans le fort de El Akaba sans nourriture et sans eau.

Cette nouvelle provoqua la tristesse publique.

Mohammed bey el Alfi et Othman bey el Achkar furent désignés pour partir au secours de ces malheureux pèlerins, ils sortirent du Caire dans la journée du jeudi 27 du mois de Saffar ; les gens de leur suite, ce jour là, s'emparèrent de force de tout ce qu'ils purent trouver en fait de chameaux, de mulets, d'ânes et d'outres d'eau ; ils pillèrent tout le pain des boulangeries et toutes les pâtisseries qu'ils trouvèrent dans les boutiques.

Ce jour-là même, quelques-uns des malheureux pèlerins parvinrent à rentrer au Caire, ils étaient dans un état des plus tristes et des plus pitoyables, nus, affamés et exténués.

L'expédition arrivée à Nakhl, rencontra des pèlerins dans le

même état et apprit d'eux que l'Emir el Hadj et quelques pèlerins s'étaient rendus à Ghazza, d'où l'émir avait envoyé un exprès au Caire pour demander l'aman, c'est-à-dire la promesse des émirs de ne pas être inquiété, s'il rentrait dans cette ville.

En cette année-là, les pèlerins n'avaient pas été à Médine. Une somme de 32,000 tallaris, qui faisait partie de la *sourra* de Médine, fut perdue.

Les pertes subies dans cette expédition sont incalculables.

Dans la journée du lundi, premier du mois de Rabi-Awal, le reste des pèlerins arriva au Caire dans le même état que les premiers.

Dans la journée du mardi, on tint un divan à la citadelle. Les émirs, les membres des odjaks et les cheikhs y assistèrent pour entendre la lecture du firman apporté par l'officier de la Sublime-Porte dont nous avons parlé de l'arrivée. Ce firman prescrivait l'envoi des sommes provenant de l'impôt et de celles dues par les moultezims et dont le montant s'élevait à la somme de 9,400 bourses et 10,045 paras. Cette somme devait être remise immédiatement à l'officier qui apportait le firman.

Dans la même journée, on taxa les femmes de l'Emir El Hadj d'une somme de 30,000 tallaris ; on alla aussi dans la maison de Hassan Kachef el Meimar pour s'emparer de tous les biens qui pouvaient s'y trouver, parce qu'il avait été tué en combattant contre les bédouins qui avaient attaqué la caravane. On fiança de force la veuve de cet homme avec l'un des mamelouks de Mourad bey. Cette femme était la fille de Aly Aga el Meimar, elle fut excessivement chagrinée de la mort de son mari et elle envoya des exprès pour lui rapporter son cadavre.

Dans la même journée, on procéda à l'établissement d'une nouvelle taxe sur le pays, afin de réunir la somme réclamée par la Sublime-Porte ; on classa les villages en trois catégories ; ceux de la première devaient fournir 400 tallaris ; ceux de la seconde 300, et ceux de la troisième 150. On obligea les concessionnaires des impôts à se soumettre à cet impôt et on leur fit souscrire des titres.

Dans la journée du jeudi, Hassan, le katkhoda de Ayoub bey, partit à Ghazza pour porter à Othman bey l'aman qu'il avait sollicité. Ce jour-là aussi, on rapporta le cadavre de Hassan Kachef el Meimar.

Dans la journée du 20 Djamad Awal, Othman bey Tobbal Emir el Hadj rentra au Caire, triste et confus, et il regagna sa maison.

Dans la même journée, le grand vizir, Youssouf pacha, arriva à Alexandrie pour se rendre au Hedjaz. Les émirs lui préparèrent une réception splendide ; ils lui envoyèrent des présents et meublèrent à neuf le palais de Kasr el Aïni pour l'y recevoir ; il vint en effet au Caire et monta à Kasr el Aïni. On vint en grande pompe pour le saluer ; il revêtit Ibrahim bey et Mourad bey de pelisses et leur fit présent de deux chameaux richement harnachés. Le Pacha descendit de la Citadelle pour le saluer.

On préposa à sa garde Abd-el-Rahman bey el Ibrahimi, qui alla demeurer dans le palais situé en face de Kasr el Aïni.

On eut beaucoup de soupçons et on fit beaucoup de conjectures à propos de cette arrivée du grand vizir.

Dans la journée de dimanche, 3 du mois de Djamad el Thani, Youssouf pacha monta à la Citadelle sur l'invitation du Pacha et il y resta jusque dans l'après-midi. Il retourna à Kasr

el Aïni au milieu d'un grand cortége. Mourad bey et Ibrahim bey lui envoyèrent, par leurs katkhodas, des présents qui se composaient de cinq cents ardebs de blé, de cent ardebs de riz, d'autres denrées et d'étoffes des Indes de toutes sortes. Le Pacha passa encore quelques jours à Kasr el Aïni; on lui préparait pendant ce temps des barques dans lesquelles il devait traverser la mer Rouge. Le 15 du mois de Djamad el Thani, il partit pour Suez, d'où il devait s'embarquer pour Djedda.

NÉCROLOGIE.

Est mort l'homme rare de l'époque, l'ornement du temps, la prunelle des yeux de l'Egypte, celui qui a réuni en lui les vertus et les bonnes qualités, qui, dès sa plus tendre enfance revêtit la robe de l'intelligence et qui, devenu jeune, incarna en lui la gloire, qui sut porter avec le même honneur la gloire de ses ancêtres, qui porte, peinte sur son front, la noblesse de son origine.

> Intelligent, éveillé, énergique et perspicace.
> Ses soucis sont de très grandes préoccupations.
> Son cœur est bon et loyal.
> La loyauté est la première condition de l'honneur.

Le glorieux par la naissance et par ses actes, l'intelligent, le sagace El Saïd Mohammed effendi El Bakri el Saddiki, chef de la noble famille El Bakri et Nakib el Achraf du Caire, succéda à son père dans ces deux dignités et il les occupa glorieusement. Sa conduite rappelait celle des rois, sa générosité était aussi grande que la mer et son éloquence transportait les esprits; ajoutez à cela une beauté qui enchaînait les regards et

des libéralités qui rendaient jalouses les nuées. En un mot, le défunt réunissait en lui toutes les perfections et on le citait comme exemple. Ses nobles actions n'ont pas besoin d'être racontées, car elles sont tracées dans les cœurs, son temps était brillant. Il fut toujours aimé jusqu'au moment où le soleil de sa vie pencha au déclin et se coucha après avoir brillé dans le ciel de la félicité. Il mourut la veille du vendredi 18 Rabi el Thani ; les prières furent récitées sur son corps à El Azhar, au milieu d'une affluence considérable. Il fut enterré près de ses ancêtres à l'Imam el Chafféi. Après sa mort, son cousin, fils de son oncle maternel, Sidi cheikh Khalil effendi, lui succéda comme chef de la famille El Bakri, et El Sayed Omar effendi el Assiouti lui succéda comme Nakib el Achraf.

Est mort aussi le très grand savant, le jardin fleuri de la littérature, celui qui a réuni toutes les qualités, l'étoile brillante de la vertu, le grand imam, Cheik Ahmed Ibn Moussa, Ibn Daoud Abou Salah El Aroussi, El Chafféi el Azhari. Il naquit en l'an 1133. Il vint à El Azhar où il reçut les leçons du cheikh Ahmed el Mallaoui, sur le livre *El Sahih*, du cheikh Abdallah el Chabraoui sur *El Sahih*, *El Bidaoui*, *El Djelalein* du cheikh el Beleidi sur *El Bidaoui*, du cheikh el Hefni sur *El Sahih*, commenté par El Kastellani sur *Mokhtassar* de Ibn Abou Djamra, sur *El Chamayel* et sur le commentaire de Ibn Hedjre sur *El Arbeine*, sur *El Djameh Saghir*. Il étudia la jurisprudence sous les cheikhs El Chabraoui, El Azizi, El Hefni, Aly Kaïtbay el Atfihi, Hassan el Madabghi, Sabek, Issa el Baraoui et Attia el Adjhouri. Le cheikh Aly Saïdi lui donna aussi des leçons sur d'autres sciences. Il fréquenta cheikh Aly pendant de longues années et il était devenu le répétiteur de ses leçons. Il apprit le zikr du Sayed Moustapha el Bakri, qui l'initia à la secte Khalouatiah.

Cheikh El Aroussi fit ensuite la connaissance du fameux

cheikh Ahmed el Arian, qui l'aima beaucoup, lui donna sa fille en mariage, et lui annonca qu'il arriverait un jour à la haute dignité de cheikh de la mosquée de El Azhar. Cette prophétie s'accomplit en effet après la mort du cheikh Ahmed El Damanhouri, et cheikh El Aroussi occupa cette dignité avec beaucoup de tact et de sagesse; ses capacités et ses sciences étaient incontestables et dans cette haute situation il n'oublia pas ceux de ses anciens amis que le sort n'avait pas autant favorisés que lui. Le cheikh passa le reste de sa vie à instruire et à professer. J'ai moi-même assisté à beaucoup de ses leçons sur toutes sortes de matières. Il était un poète très distingué.

On doit à Cheikh Abou El Salah el Aroussi, entre autres ouvrages : un Commentaire en vers sur le *Nazm el Tanwir*, de cheikh el Mallaoui et une étude sur le *Commentaire*, fait par Cheikh el Mallaoui sur *El Samarkandiah*. Il laissa en mourant quatre enfants, tous intelligents et habiles, et ce fut l'un d'eux, le savant Chams-el-Dine Mohammed, qui lui succéda dans sa chaire d'El Azhar. Ses trois autres enfants El Sayed Chehab-el-Dine Ahmed, El Sayed Abdel-Rahman et El Sayed Moustapha sont tous également savants. Que Dieu les rende utiles !

A la mort de Cheikh Abou El Salah, le Sayed Ismaïl el Wahbi, célèbre sous le nom de El Khachab, pleura sa mort par ces vers :

La face du temps est changée et est devenue obscure,
Et les merveilles du sort nous ont rappelé le jugement dernier.
Ses vicissitudes ont chagriné notre vie,
Dont la coupe était pure et douce.
Comment ne pas verser des larmes de chagrin,
Quand je vois les astres se précipiter du ciel de la gloire ?
Comment ne pas pleurer la mort de celui qui s'en va,
Dont les théories et les doctrines menaient directement à Dieu ?
Dieu l'avait créé pour enseigner et montrer la vérité.
Plût à Dieu que le jour où nous le pleurâmes ne soit pas venu.

Brillant de gloire, son visage éclipsait le soleil du matin,
Et, dans le ciel des honneurs, il dominait El Farkadani.
Il était allié à la générosité, ses libéralités étaient torrentielles
Et ses dons roulaient comme la mer.
Confiant en Dieu en tout temps et lieu,
Le craignant et le guettant toujours,
Il était magnanime et d'un jugement sûr,
Qui paraissait dans tout son éclat, au jour des grands malheurs.
Il vécut de la vie des gens pieux et mourut
La robe pure de toute souillure.
Qui donc appellerons-nous au jour du danger,
Et en qui mettrons nous notre confiance au jour des calamités ?
Qui pourra l'égaler jamais pour débrouiller les questions,
Et dénouer les situations les plus difficiles?
Sa mort a ébranlé les piliers de la Foi,
Et les cheveux des enfants en ont blanchi.
L'éclat du matin est devenu sombre et noir,
Comme s'il était enveloppé d'une nuit éternelle.
N'as-tu pas senti la terre chanceler sous nos pas,
Et ne vois-tu pas que nous suffoquons en buvant l'eau douce et fraîche?
Les vicissitudes du sort ont atteint l'homme incomparable,
Dont elles ne sauraient atteindre le pareil.
Je me suis étonné, quand on porta son lit,
Il contenait une montagne, et quelle montagne lui ressemble?
Comment un petit trou a-t-il pu renfermer une mer houleuse,
Que la terre tout entière ne suffisait pas à contenir,
O mes amis, pleurez sa mort
Avec des larmes intarissables !
En mourant, il nous a désolés et nous a laissé
Une tristesse qui nous arrache les âmes.
Mais quelle est l'étoile dont l'éclat ne se voile pas,
Et quel est le sabre dont la lame n'est pas enfin gâtée?
Quel est l'homme qui a échappé à la mort
Et qui n'a pas vu ses espérances déçues?
Que pouvons-nous bien espérer du sort après
Que ses coups nous ont brisé le cœur?
Il nous est pénible de le voir couché dans un trou,
Où sa poitrine se trouve en contact avec la terre.
Que la nuée généreuse arrose ta tombe et que
Les pluies de la satisfaction divine tombent sur elle.
Qu'il réside heureux dans le Paradis,
Et qu'il y soit servi par les Houris.

Est mort aussi le grand négociant, Sidi el Hadj Mahmoud Ibn Moharram; son père, qui était originaire du Fayoum, était venu s'établir au Caire pour y faire le commerce; il fit plusieurs fois le voyage du Hedjaz et la fortune lui sourit. Son fils Mahmoud fut élevé dans le bien-être et l'opulence et la chance lui sourit dès sa plus tendre enfance; la terre se changeait en or entre ses mains. Son père alors lui laissa la direction de toutes ses affaires; sa renommée en honnêteté se répandit dans toute l'Egypte, la Syrie, la Turquie et le Hedjaz; il devint ainsi l'homme de confiance de tous les négociants de ces pays; de plus il devint l'ami des émirs et il sut ainsi s'attirer l'estime générale. Il se construisit une vaste maison où il réunit toutes sortes de beautés artistiques; il y créa un salon magnifique entouré d'un beau jardin. Il maria son fils Sidi Ahmed, et, à cette occasion, il fit des noces superbes auxquelles il convia toutes les notabilités et tous les personnages influents de la ville. Il construisit une mosquée près de sa maison et il la dota d'un wakf pour son entretien.

En somme, c'était un homme accompli. Il mourut cette année d'un coup de soleil, à son retour du pèlerinage.

Les éloges de Sidi Mahmoud furent célébrés par Cheikh Moustapha el Saoui en des poésies remarquables. En voici une par laquelle il le félicite du mariage de son fils :

Réjouissons-nous, nos espérances et nos souhaits
S'annoncent heureux et nous inspirent la joie.
L'univers est embaumé
Et rempli de parfums et d'odeur de musc.
Le zéphyr de la gentillesse a soufflé
Et a pénétré nos corps et nos âmes.
Les branches des félicités ont fleuri
Et leurs jardins sont devenus resplendissants.
Les soleils des plaisirs y ont brillé
Dans l'horizon du bonheur.
Les lèvres des bontés ont souri

Et les branches se sont balancées.
Les oiseaux de la félicité gazouillent
Et chantent des airs irréprochables.
Ami, le héraut des joies et des plaisirs
Appelle les hommes à grand cris
Vers le séjour du généreux et glorieux,
Qui a atteint aux régions les plus élevées de la gloire et de la générosité,
Vers un séjour où les libéralités torrentielles
Sont blanches et jaunes et d'une grande valeur.
Les actions de ce seigneur sont bonnes, ses qualités sont louables.
Il est renommé pour sa libéralité
Et fait ses générosités avec un tact exquis.
Sa beauté est incomparable ;
Ses qualités ont prêté la délicatesse à sa hanche,
Tant elles sont délicates elles-mêmes.
Ses réunions sont des foires de gentillesse,
Ou plutôt de désirs formulés et exaucés,
Ses mains rendent tranquilles les besogneux.
Il est de droit incomparable.
Ses noces sont pour les visiteurs des sources,
Qui comblent les besoins des pauvres et des riches.
Elles ont embaumé les environs de leurs parfums
Et sont l'objet d'éloges intarissables.
Ces noces font les délices et le soulagement des cœurs
Et le plaisir de la nuée généreuse.
A propos de ces noces, l'éloge croît sur les branches d'un arbre
Qui porte à sa cime les libéralités.
Je te félicite, tes nobles et grandes actions
Sont le thème favori des causeries des voyageurs.
Que la bienveillance divine te préserve des infortunes
Et des jalousies des hommes vils !
A toi Moustapha fait hommage des bijoux
Eternellement brillants sortis de sa pensée.
En présence de leur beauté la félicité a dit :
Les joies et la générosité sont joyeuses (*Chronogramme 1179*).

On doit également au même poète la poésie suivante, par laquelle il félicite Sidi Mahmoud à l'occasion de la fête du sacrifice :

La félicité règne dans ce séjour,
Et nous avons foi dans ses engagements.
Le parfum exquis embaume l'univers.
C'est le printemps exhalant une odeur de musc et de myrthe.
Le soleil de la quiétude brille dans le zodiaque,
Et nos espérances planent dans l'horizon de la fortune.
Les lèvres de la gentillesse et du charme ont souri
Et le succès est promis à nos souhaits.
Ami, le héraut des plaisirs et du bonheur fait entendre sa haute voix.
Le temps a souri et nous sommes sûrs du bonheur
Dans le séjour de l'homme aux louables actions (Mahmoud) et dont le portrait
Est l'objet des louanges unanimes.
Il est respecté, et sa beauté parfaite
Eclipse l'éclat de la pleine lune.
Il est unique pour la générosité,
C'est à lui que les besogneux accourent.
Noble de qualités et d'actions,
D'un caractère exquis et de sentiments élevés,
Il est grand et estimé ; que Dieu augmente sa gloire!
Ses qualités sont la bonté, la gloire et la générosité.
Si on le comparait à la mer pour les libéralités,
La mer ne supporterait pas la comparaison.
Il s'est élevé au-dessus des autres hommes ; il a accompli de glorieuses actions,
Et fait des libéralités qui permettent à ceux qui en ont été l'objet d'en faire d'autres à leur tour.
Il incarne la générosité ; le pauvre qui lui tend la main
Est sûr de la ramener à lui pleine.
Les actions nobles et la perfection crient devant sa porte:
O toi qui sollicites les dons, viens ici, la pauvreté te quittera.
Dans son séjour, les jours ordinaires sont des fêtes,
Et celui qui le contemple peut caresser la fortune.
J'ai beau l'élever haut, jamais mes éloges
Ne le dépeindront au juste. Ma force a des limites.
O seigneur, fasse Dieu que tu exerces toujours la souveraineté,
Et que le bonheur dans la vie future soit ton partage!
O vous qui êtes le charme des fêtes, le bijou de l'époque,
Et qui êtes le meilleur des pères et des enfants,
La fête consiste pour nous à te voir
Entouré de respect, d'honneur et de bien-être.
Voici les armes de la gloire, prends-les et massacre tes ennemis ;

Ils sont destinés à t'être sacrifiés. Sache-le, ton envieux est misérable,
Que la bienveillance divine te préserve des jaloux,
Mais sache bien que les meilleurs des homme sont enviés.
Espérons que l'année prochaine tu seras appelé
A faire le pèlerinage et que tu reviendras en bonne santé.
Vis et sois toujours heureux,
Sois tranquille, tu es toujours celui à qui les autres recourent,
Le bonheur est venu à toi en disant :
Bonheur à nous! la fête des plaisirs est louable (Mahmoud) (*Chronogramme*).

Est mort aussi l'émir Hassan Kachef el Meimar. C'était le mamelouk de Mohammed bey qui le donna jeune à Aly Aga el Meimar. Celui-ci l'éleva et lui donna sa fille en mariage. A la mort de son maître, Hassan le suppléa en tout et mit la main sur toute sa succession. Il fit partie de ceux qui se sont attachés à la fortune de Mohammed bey Aboul Zahab, parce qu'à l'origine il avait appartenu à cet émir et qu'il avait été ainsi le compagnon de ses suivants. C'était un chef sage et d'une grande beauté. Il mourut cette année en combattant les Arabes qui avaient attaqué la caravane des pèlerins, car il était au nombre de ceux-ci ; il fut enterré dans les grottes de Choeib. Les biens qu'il avait avec lui furent pillés, et sa veuve fut inconsolable de sa perte ; elle envoya chercher son cadavre qu'elle inhuma à côté de celui de son père, après quoi elle épousa Soliman bey el Mouradi.

Est mort aussi l'émir Chahin bey el Hassani ; nous avons vu plus haut qu'il était venu au Caire comme otage ; c'était le mamelouk de Hassan bey el Djeddaoui, qui le fit émir du temps de Hassan pacha. Il habita la maison de Moustapha bey el Kébir et fut ainsi un des émirs les plus influents. A la mort d'Ismaïl bey, il vint au Caire en compagnie de Othman bey El Charkaoui ; il était envoyé comme otage de la part de son maître. Il mourut d'une médecine qu'il prit et qui provoqua chez lui une très forte diarrhée.

Est mort aussi, dans la Haute-Egypte, l'émir Ahmed bey el Wali. C'était aussi un mamelouk de Hassan bey el Djaddaoui, et déjà j'ai parlé de lui et de sa conduite envers les habitants du quartier Husseiniah, à l'époque où il était gouverneur de la ville du Caire.

ANNÉE
MIL DEUX CENT NEUF.

Il ne se passa cette année-là aucun fait en dehors des actes arbitraires commis par les émirs. Mourad bey se fixa à Djizah et s'empara de gré ou de force, et souvent sans payer aucun prix, des villages de cette province ; Saleh Aga se fit aussi construire une maison à côté de celle de Mourad bey et alla l'habiter avec son harem, afin d'être près de cet émir.

Dans la journée du 27 du mois de Moharram, correspondant au 20 du mois de Missrah de l'ère copte, le Nil étant arrivé à sa hauteur normale, la digue fut coupée avec le cérémonial habituel en présence du Pacha et des émirs, et l'eau coula dans le khalidj.

Au mois de Saffar, on reçut la nouvelle de l'arrivée à Alexandrie de Saleh pacha, nouveau wali d'Egypte. Mohammed pacha fit ses préparatifs de voyage et partit pour Alexandrie.

Dans la journée du 20 Rabi Awal, Saleh pacha arriva au Caire et monta à la citadelle.

Vers la fin du mois, on reçut de Constantinople la nouvelle de la nomination de Mohammed pacha Izzat, ex-wali d'Egypte,

au poste de grand vizir. Il était encore à Alexandrie quand le firman d'investiture lui parvint. Saleh Aga el Wekil, qui était allé l'accompagner jusqu'à Alexandrie, reçut à cette occasion du Pacha un ordre lui allouant une pension de 1000 paras par jour à toucher à l'hôtel des monnaies.

Dans la nuit du samedi 15 du mois de Rabi el Thani, vers l'aube, la pluie tomba en abondance. On était à la fin du mois copte de Baba.

Dans le mois de Zilhodjé se produisit le fait suivant : le cheikh el Charkaoui possédait des terres dans un village de la province de Charkiah. Un jour, il reçut une plainte des habitants de ce village contre les actes arbitraires de Mohammed bey el Alfi à leur égard. Ils réclamaient sa protection. Le cheikh s'adressa à Mourad bey et à Ibrahim bey, mais ceux-ci n'ayant rien fait en faveur de ses protégés, il réunit le lendemain les autres cheikhs à El Azhar ; ils fermèrent les portes de la mosquée et ordonnèrent à la population de fermer les boutiques et les marchés, ce qui fut fait. Le lendemain tous les cheikhs réunis, suivis d'une grande foule, allèrent dans la maison du cheikh El Sadat. Ils y pénétrèrent, tandis que la population resta au dehors de manière à être vue par Ibrahim bey. Celui-ci, apprenant le rassemblement, envoya Ayoub bey el Defterdar auprès des cheikhs pour leur demander ce qu'ils désiraient. Ils répondirent : « Nous voulons la justice et l'abolition de l'arbitraire, nous voulons être traités suivant la loi, nous voulons l'abolition des charges et des impositions que vous avez injustement établies. » Ayoub bey répondit : « Nous ne pouvons pas accorder toutes ces choses, car nous serions gênés dans nos finances. » Ils lui dirent : « Ce que vous dites n'est une excuse ni auprès de Dieu ni auprès des hommes, car enfin on ne comprend pas vos dépenses exagérées et vos achats de mam-

louks. Un émir n'est émir qu'à la condition de donner et non à la condition de recevoir. » Ayoub dit alors : « Laissez-moi aller porter vos réclamations à mon maître. » Il partit, mais il ne rapporta point de réponse.

Les cheikhs quittèrent alors la maison du cheikh El Sadat et s'en allèrent à la mosquée El Azhar. Ils y passèrent la nuit. La foule qui s'était rassemblée y stationna également.

Cependant Ibrahim bey envoya un émissaire secret dire aux cheikhs qu'il était d'accord avec eux et qu'il les aiderait dans leurs revendications, car, disait-il, tout ce qui était arrivé et tout ce qui faisait l'objet de leurs réclamations était contraire à ses idées et à ses désirs.

En effet, Ibrahim bey envoya représenter à Mourad quels pouvaient être les dangers d'un pareil mouvement. Mourad fit alors dire aux cheikhs qu'il adhérait à toutes leurs demandes, à l'exception de deux choses : la suppression de l'octroi de Boulak et le paiement de l'arriéré de leur allocation. Toutes les autres contributions devaient être abolies. Les allocations des cheikhs pour l'année courante devaient être payées en trois termes égaux. Mourad manda ensuite auprès de lui quatre cheikhs qu'il désigna ; ils allèrent le trouver à Djizah ; il leur fit bon accueil et les pria d'intervenir pour la paix aux conditions qu'il venait de proposer.

Dans la troisième journée, le Pacha vint dans la maison d'Ibrahim bey, où les émirs se trouvaient réunis. On y fit appeler les cheikhs. El Sadat, le Nakib el Achraf, El Charkaoui, El Bakry et El Emir se rendirent à cette invitation. On discuta longtemps et on finit par s'entendre sur les points suivants :

1° Les émirs se repentaient de leurs erreurs précédentes et acceptaient les conditions de paix imposées par les cheikhs, auxquels une somme de 750 bourses devait être payée en plusieurs versements.

2° Les émirs enverraient régulièrement à la Mecque et à Médine les céréales destinées à ces deux villes saintes.

3° Ils fourniraient aux magasins généraux des céréales, les céréales dues par les terres qui leur étaient concédées et payeraient au trésor les impôts dûs sur leurs propriétés.

4° Ils aboliraient toutes les impositions nouvellement établies, telles que la *Kechoufia*, la capitation et les octrois en dehors de celui de Boulak.

5° Ils enjoindraient à leurs gens de cesser leurs vexations à l'égard des particuliers et de ne plus s'emparer de leurs biens.

6° Ils enverraient à la Mecque et à Médine les sommes d'argent allouées annuellement et les autres droits fixés et établis par les anciennes traditions.

7° Et enfin, ils auraient une bonne conduite dans leurs rapports avec la population.

Le Cadi, présent à la réunion, dressa acte de toutes ces conditions. Cet acte fut signé par Ibrahim bey et par Mourad bey, et il fut sanctionné par firman du Pacha. Le mouvement fut ainsi apaisé.

Les cheikhs, à leur retour de cette assemblée, étaient entourés d'une foule très-nombreuse qui criait : « D'après les ordres de nos seigneurs les ulémas, toutes les charges et impositions sont abolies dans le royaume d'Egypte ! »

Cette solution de la question causa une grande joie dans le peuple, qui crut au maintien du traité. On reprit confiance, on rouvrit les marchés et les boutiques et, pendant un mois environ, la convention fut observée. Mais après ce délai, la situation redevint ce qu'elle était auparavant ; elle empira même. Mourad bey alla à Damiette et établit sur cette ville des impositions considérables. Les émirs reprirent leurs exactions.

NÉCROLOGIE.

Est mort en cette année le vénérable cheikh Chéhab-el-Dine Ahmed, ibn Mohamed, ibn Abd-el-Wahab el Samanoudi, El Mehalli, el Chaffei. Il appartenait à une famille vertueuse et instruite. Il naquit à Mehallah et vint à la mosquée El Azhar où il assista aux cours de El Chams el Sedjini, El Azizi, El Mallaoui, El Chabraoui.

Il se perfectionna dans les sciences généralement peu étudiées. Il étudia également sous la direction de Sayed Aly el Darir, de Cheikh Mohammed el Gholani, de El Khechnaoui et de Cheikh Ibrahim el Halabi.

De retour à Mehallah, il enseigna dans la grande mosquée de cette ville, mais il ne tarda pas à revenir au Caire, avec toute sa famille. Il fit un cours à El Azhar et il fréquenta les émirs et les personnages.

A la mort du cheikh El Chanouihi, il donne des leçons sur *El Manhadj*, à la mosquée El Mohammadiah. Il s'attacha au cheikh El Sadat, qu'il visitait tous les jours.

Chehab-el-Din avait un aspect beau et imposant, un caractère doux et une conversation charmante. Il succomba à l'âge de cent seize ans, dans la plénitude de ses facultés mentales et de ses forces physiques. Il fut inhumé au cimetière El Médjaouerine. Il cachait toujours son âge véritable.

Est mort aussi le cheikh Ahmed Ibn Youness el Khalifi, El Chaffei, El Azhari, parent de El Chehab el Khalifi. Il naquit en l'an 1131 ; il apprit le Coran et les textes et il suivit les cours de El Chabraoui, de El Hefni, de El Beledi, de Mohamed el Doffri, de El Damanhouri, de Salem el Nafraoui, de El Tahlaoui, de El Saïdi et des deux chehabs : El Mallaoui et El Djohari.

Il professa lui-même à la mosquée El Azhar. Il fut nommé moufti de la mosquée Mohammadiah, lors de la disgrâce de Cheikh Hassan el Kafraoui. Il laissa plusieurs ouvrages sur toutes les branches. Nous pouvons en citer des annotations sur le commentaire de Cheikh El Islam sur *El Samarkandiah ;* des annotations sur l'ouvrage de El Mallaoui, sur les emprunts littéraires ; des annotations sur le commentaire du même savant sur *El Sullam* (livre de logique) ; des annotations sur l'ouvrage dû au cheikh El Islam, sur les convenances à garder dans les discussions scientifiques, des annotations sur le Commentaire de *El Chamsiah* (logique), d'autres sur *El Yasseminiah* (algèbre).

Cheikh Ahmed reçut aussi des leçons de mon père sur diverses sciences peu connues, et, après la mort de celui-ci, il continua à s'instruire auprès de son élève Mohammed effendi el Nichi. C'etait enfin un homme de grande capacité et de grand savoir. Il était naturellement porté à aimer les beaux jeunes gens. Lorsqu'il finissait ses cours, il quittait ses vêtements de savant, il mettait le costume des gens du peuple et il allait s'asseoir dans les marchés.

Sous le gouvernement de Abdi pacha, cheikh Ahmed fut envoyé une fois en mission de paix auprès des émirs de la Haute-Egypte.

Il mourut le premier Radjab de cette année.

Est mort aussi le cheikh Saïd Abd-el-Rahman, ibn Bakr el Safakssi, l'hôte de l'Egypte. Il s'instruisit dans son pays, puis il vint au Caire et professa dans la mosquée El Husseini. Il se maria et il eut deux enfants.

Il s'attacha au Saïed Abou-el-Anouar el Sadat qui fit sa fortune ; il devint le cheikh des Moghrabins après la mort du cheikh Abd-el-Rahman el Banani et se montra digne de ces fonctions. C'etait un homme aimable en société et il avait le

goût de la musique. Ce fut le cheikh Salem ibn Massoud qui lui succéda comme cheikh des Moghrabins.

Est mort aussi le cheikh Ahmed ibn Ahmed el Samalidji el Chaffei, el Ahmadi, professeur à la mosquée de Sidi Ahmed el Badaoui de Tantah.

Il naquit au village de Samalidji, dans la province de Menoufiah. Là il apprit le Coran et il vint ensuite au Caire, où il assista aux leçons du cheikh Attia el Adjouri, du cheikh Issa el Baraoui, du Cheik Mohammed el Kohchni et du cheikh Ahmed el Dardir. Il alla ensuite habiter la ville de Tantah, où il professa ; il donna des consultations et il se fit l'arbitre de presque tous les différends qui surgissaient entre les habitants de cette ville.

La fortune lui sourit et il jouit d'une grande notoriété dans les environs. Il épousa au village de Pharaoniah une femme d'une grande beauté. De ce mariage, il eut un fils qu'on eut dit avoir été fait dans le moule de la beauté et qui, en plus, possédait une intelligence remarquable. J'ai eu l'occasion de voir ce jeune homme lors d'un pèlerinage que je fis, en 1189, à la mosquée de Sidi Ahmed el Badaoui. Il avait appris le Coran et les textes, et il profitait des leçons de son père. A l'âge de sa puberté, son père lui donna deux femmes en mariage ; il justifia les espérances qu'il avait données, car il devint un maître et il professa. Il mourut cependant avant son père en laissant un enfant en bas âge.

Ce jeune homme faisait facilement les poésies. En voici une qu'il m'adressa pour me rappeler une promesse qui je lui avais faite lors du voyage dont je viens de parler, et que j'avais tardé à tenir :

O noble seigneur,
Qui t'es élevé dans les régions de la gloire.
O unique de l'époque,

O le plus grand des hommes.
O Youssouf de ces temps,
Que mon cœur n'a pas oublié.
O esclave du miséricordieux (Abd-el-Rahman),
O toi qui possèdes la beauté et les charmes.
O fils de Djabarti qui
Jouis de la meilleure réputation,
Je t'adresse mes saluts,
Tant qu'un amoureux souhaitera de voir
Ta beaute unique qui
Occupe l'esprit.
Tant que l'astre brillera dans la nuit,
Et tant que les voyageurs parcourront la terre.
Tu m'avais promis,
Un talisman efficace
Qui devait combler mes désirs,
Et dont personne n'a possédé le pareil.
Daigne donc, seigneur, tenir ta promesse,
Et par bonté, fais-moi parvenir cet objet.
N'écoute pas les censeurs
Qui t'indisposent contre ton amant consumé,
Et daigne me répondre,
Car mon cœur languit,
Mes yeux ne se ferment plus
Et ma patience s'est envolée.
L'éloignement m'a laissé
Les maladies. Dieu seul est fort.

Est mort aussi le respectable émir Hussein fils de Sayed Mohammed, connu sous le nom de Darb el Chamsi el Kaderi. Son père, Mohammed effendi, qui était un petit écrivain attaché au corps de Toufoukdjiah, était fils de Hussein effendi, chef des anciens de ce corps, suivant de Hassan Charbadji, suivant de Radouan bey el Kebir, célèbre par les constructions nombreuses et magnifiques qu'il fit élever.

Après le décès de son père, l'émir Hussein fut nommé par les anciens de l'Odjak aux fonctions laissées vacantes par celui-ci. C'était en l'an 1163, et il était alors dans sa pleine

jeunesse. Il acquit une grande notoriété et il devint un des puissants du jour.

Aly bey, s'étant rendu indépendant, l'exila avec ses frères au Hedjaz. Ils y restèrent pendant sept années jusqu'à l'avènement de Mohammed bey Aboul Zahab. Celui-ci les rappela au Caire et il leur rendit tous leurs biens et toutes leurs concessions.

L'émir Hussein était un homme auquel l'arbitraire répugnait ; il possédait une bibliothèque choisie et il prêtait ses livres aux personnes qui pouvaient les estimer. Sentant sa fin approcher, il régla lui-même son convoi funèbre ; il voulut que ce convoi fut conduit par cent personnes appartenant à la confrérie des *Kadriah*, qui liraient certaines prières. Sa volonté fut exécutée.

Est mort aussi l'émir Mohammed Aga, fils de Mohammed Katkhoda Abaza. J'ai déjà dit que ce personnage avait été nommé Mohtasseb sous le gouvernement de Hassan Pacha. Dans ces fonctions il se conduisit de manière à inspirer la crainte aux marchands, grâce aux punitions qu'il leur faisait subir. Un jour il pesa une quantité de viande que portait un individu qui venait de l'acheter. Ayant constaté que cette viande ne pesait pas le poids déclaré par l'acheteur, il se fit conduire chez le boucher qui l'avait vendue et il fit compléter le poids avec la chair même de cet homme.

Mohammed Aga quitta les fonctions de mohtasseb pour devenir le katkhoda de Ramadan bey. Il était estimé et mis au nombre des grands émirs.

Est mort aussi le pieux cheikh Mohammed el Sakkah el Khalouati, d'origine moghrabine. Il vint au Caire et suivit les cours à la mosquée de El Azhar. Il fut initié à la secte khalouatia par le cheikh El Kordi. Celui-ci lui enseigna les noms de Dieu, les prières et les zikrs selon les théories de cette secte.

Cheikh Mohammed quitta alors son costume de moghrabin et le cheikh el Kordi lui mit la Couronne de la secte. Il se conduisit de la meilleure façon, toujours assidu auprès de son maître et ne le quittant que très-rarement. L'esprit de Dieu le pénétra et fut autorisé par son maître à faire des adeptes.

A la mort du cheikh El Kordi, cheikh Mohammed fut élu à l'unanimité pour lui succéder. Dès lors il s'enferma chez lui et se consacra entièrement aux pratiques religieuses. Il donnait des leçons deux fois par jour, à *l'asr* et le soir, et, dans ces séances il préparait les personnes qui désiraient faire partie de sa secte. Sa réputation grandit et de toutes parts on vint à lui.

Il mourut vers le milieu du mois de Rabi-el-Awal de cette année.

Est mort aussi le chrétien Moallem Ibrahim el Djohari, chef des comptables coptes du Caire. Il acquit une autorité et une influence auxquelles aucun de ses coreligionnaires n'était parvenu jusqu'alors et il conserva cette situation jusqu'à sa mort.

Les commencements de sa fortune datent du temps de Moallem Rezk, ancien écrivain de Aly bey el Kebir. A la mort de Aly bey et de Moallem Rezk sa notorité grandit sous le gouvernement de Mohammed bey.

Lors de l'avènement d'Ibrahim bey, Moallem Ibrahim fut chargé de toutes les affaires et il les tranchait de la manière qu'il trouvait convenable. Il avait la haute main sur toutes les questions de finances ; tous les comptables et caissiers étaient placés sous ses ordres. C'était un homme de haute capacité et d'un savoir universel. Il savait gagner les bonnes grâces de tous par ses bonnes manières et faisait des cadeaux et des présents pour s'attirer l'amitié et les faveurs des grands. Il envoyait tous les ans au mois de Ramadan des cierges et d'autres présents aux émirs et aux personnes de quelque auto-

rité. De son temps, des églises furent édifiées, ainsi que des monastères chrétiens ; il leur assura des *Wakfs* considérables en terres et en autres immeubles.

Ibrahim bey éprouva une grande douleur à sa mort et alla à Kasr el Aïni pour assister à son convoi funèbre. C'était au mois de Zilkadé.

ANNÉE
MIL DEUX CENT DIX.

Il ne se passa en cette année aucun fait digne d'être enregistré, en dehors des vexations et des actes arbitraires des émirs.

Dans la première journée du mois de Zilhodjeh, Saleh pacha fut destitué ; il quitta la Citadelle et alla à Kasr el Aïni, d'où il partit pour Alexandrie.

NÉCROLOGIE.

Est mort le cheikh Abd-el-Rahman el Nahraoui, el Adjouri, célèbre sous le nom de répétiteur du cheikh Attia.

Il servit la science et assista aux leçons des maîtres de l'époque ; il s'attacha au cheikh Attia el Adjouri ; il professa à la mosquée de El Azhar et se fit initier à la secte khalouatia par le cheikh el Hefni.

C'était un homme bien modeste ; malgré son savoir, il ne donnait aucune importance à sa propre personne ; ainsi il portait lui même, chez le boulanger, la pâte de pain pour la cuire. Avec cela, il était d'une générosité et d'une charité

inépuisables. Il mourut après avoir été malade d'une paralysie qui a duré plus d'un an.

Est mort aussi le cheikh Hassan ibn Saleh el Hawari el Maleki, l'un des élèves de notre maître el Cheikh El Saïdi, auquel il s'attacha et à qui il succéda comme cheikh des saïdiens.

C'était un homme entêté et il commettait parfois des abus. Ainsi, pour construire sa maison, il ne craignit pas d'empiéter sur les propriétés voisines, de faire travailler à sa construction de gré ou de force toutes sortes d'ouvriers, et d'y employer des matériaux qui ne lui appartenaient pas. C'est ainsi qu'il démolit l'école Senaniah pour faire entrer quelques-unes des magnifiques pierres splendidement travaillées qui en faisaient l'ornement, dans la construction de sa maison. D'autre part, il empruntait des sommes d'argent qu'il ne rendait jamais.

Il avait parmi ses compatriotes des accolytes qui se livraient aussi à toutes sortes d'abus vis-à-vis des populations et vendaient à tort et à travers des consultations de leur cheikh. Il fallut que la police intervint pour faire cesser ces abus.

Est mort aussi le savant Othman ibn Mohammed el Hanafi el Massri el Chami. Il naquit au Caire et il étudia le rite Hanafite sous la direction des maîtres les plus célèbres de son temps, tel que Sayed Mohammed Aboul Saoud, Cheikh Soliman el Mansouri, Hassan el Makdessi et mon père. Il professa avec grand succès à El Azhar et à la mosquée de Kassoun ; il laissa un ouvrage remarquable sur la jurisprudence ; il fit le pèlerinage au tombeau du Prophète, puis il se fixa à Médine avec sa famille. Il eut des enfants, devint veuf et se remaria. Il mourut à Médine en cette année.

Est mort aussi notre respectable ami, le cheikh Chams-el-Dine ibn Abdallah, ibn Fath, el Farghali, el Mohammadi, el Chaffei, el Seberbaï. Ce dernier surnom lui fut donné par ce qu'il était né à Seberbaï, village de la province de Gharbiah, près de Tantah. Sa généalogie remonte au chef des ibn Sidi el Farghali el Mohammadi, un des descendants de notre seigneur Mohammed ibn el Hanafia.

Cheikh Chams-el-Dine excella dans les sciences et dans les arts. Cependant, il avait plus d'inclination pour les calculs astronomiques, ce qui ne l'empêchait pas d'être un poète vraiment distingué.

Il composa en l'honneur des grands émirs plusieurs poésies dont j'ai reproduit une grande partie dans leurs biographies respectives. J'en cite ici, à titre de mémoire, la fameuse *Mizdawidja* intitulée *Nafhat el Tibe*, qu'il composa en l'honneur de l'émir Hassen bey Radouan, reproduite dans la biographie de cet émir.

Chams-el-Dine était mon ami ; il venait me voir souvent au Caire, et nous nous rencontrions presque toujours à Tantah, à l'époque des foires. C'était un homme d'une grande science et d'un caractère doux. Il possédait des sentiments élevés, un naturel affable et il avait une conversation charmante. En somme, il n'avait pas d'égal et je n'ai connu personne qui put être comparé à lui, même de loin.

Il laissa plusieurs ouvrages estimés entre autres le livre intitulé El *Daouabet* el *Djaliah*, qu'il composa en 1176 et dans lequel il déclare qu'il professe les théories du cheikh Nour-el-Dine Aboul Hassan Sidi Aly, fils du grand savant Abou Abdallah Sidi Mohammed el Arabi el Fassi el Meghrabi, célèbre sous le nom de El Sakkat.

Parmi les poésies de Chams-el-Dine, nous pouvons citer la suivante, qu'il fit en l'honneur de Moustapha bey, Emir el Hadj, et dans laquelle il raconte tous les événements survenus à cet émir avec les bédouins :

Le commandement de la caravane du pèlerinage était jadis
La première dignité en Egypte.
Servir les pèlerins est en effet
La plus méritoire des actions.
Cette fonction a été l'objet des rivalités de nos ancêtres, qui
L'ont élevée au plus haut point de la gloire.
Elle fut remplie avec pompe et honneur,
Et les sultans ottomans s'en sont glorifiés sur terre et sur mer.
Les pèlerins dépensent volontiers leur argent ;
Ils dépensent même le souffle de leur vie.
Ils trouvent doux de dormir sur la terre nue
Après s'être reposés sur des lits confortables.
Ils trouvent agréables, après l'Euphrate, le Tigre
Et le Nil, de boire l'eau saumâtre du désert.
Ils sont épris de leur Prophète ;
Ils s'enivrent sans coupe ni breuvage ;
Ils se troublent à la voix d'Abraham et ils répondent
A son appel de tous les points du monde.
La pensée de mériter les grâces divines leur fait répudier
Tout sommeil. Il brûlent de visiter les lieux saints.
Ils préparent leurs montures et consacrent
Toutes leurs pensées à Dieu.
Ils partent, aiguillonnés par le désir ;
Ils jettent des étincelles dont la flamme est plus éclatante que celles des charbons ardents.
Laissant loin d'eux leurs foyers qu'habitaient
Les joies, les rossignols et les chardonnerets,
Et des jeunes filles, belles, tendres et vierges,
Dont le sourire donne l'illusion du jour,
Ils vont en pèlerinage, ils tournent sept fois autour de la Kaaba,
Ils gravissent le mont Arafat,
Ils visitent le Prophète de Dieu et Abou Bakre.
Ils reviennent dans leur patrie exempts
De toute faute et de tout péché, ainsi qu'il est dit dans le Coran.
En l'an mil cent,
Quatre vingt quatorze,
Un homme unique dans son temps commande la caravane.
C'est le généreux, le glorieux, le respecté,
L'émir el Liwa, le sincère Moustapha.
Celui qui anéantit les ennemis par la flèche et la gloire,
Celui qui est plein de qualités, le suivant de Mohammed,

Aboul Zahab, le grand et victorieux,
L'émir el Liwa, le maître de son époque,
Le seul puissant en Egypte.
Il était tel que la lune en son plein dans le firmament ;
Il était l'augure et le couronnement du bonheur.
C'est sur les traces de cet émir que Moustapha marcha
Et affermit par ses hautes actions la noblesse de cette fonction.
Aussi, par sa force et son énergie,
Inspira-t-il à tout le monde le désir d'aller en pèlerinage.
Il dépensa dans ce but des sommes considérables
Et s'acquit aussi des titres à l'indulgence divine.
Il termina les préparatifs du pèlerinage
Et fit preuve d'un esprit réfléchi et sage.
Il ne mit aucune chose ailleurs qu'à sa place,
Et ses actes dénoncèrent un homme perspicace.
Il expédia à Suez toutes les munitions
Dont il avait besoin pour cette expédition.
De Suez une partie à Djedda fut envoyée,
Pendant que sur Yambo, l'autre était dirigée.
Il nomma aux fonctions des gens capables et dignes,
Et son choix prêta aux charges un éclat insigne.
Et après tant de peines et d'activité,
Il goûta un repos dignement mérité.
Les personnes attachées à sa gloire incomparable,
Se conduisirent d'une manière tout à fait irréprochable.
Au mois béni de Chawal la ville fut pavoisée,
A l'intention de son cortège, et les rues furent parées.
Le monde fut réjoui et la joie embrassa
Toutes les localités, le bonheur accompagnait l'allégresse.
Tous les champs reverdirent,
Et les jardins de fleurs sourirent.
Le cheikh d'*El Kenanah* lui remit le tapis
Qui rend l'Egypte orgueilleuse et fière,
Qui élève les descendants d'Othman et les place
Plus haut que tous les rois de la terre et de la mer.
Il se mit en route, pareil à la pleine lune ;
Sa suite ressemblait à une file d'étoiles brillantes.
Il s'en alla se dandinant sous sa robe de beauté,
Monté sur un coursier aussi agile que le zéphyr ;
Devant lui marchait le defterdar, entouré
Des émirs du Caire, en grand apparat,

Revêtus d'armes pareilles aux éclairs et prompts à trancher
Le fil de la vie de quiconque l'aurait approché dans un but perfide.
Il continua sa route, veillé par Dieu,
Conduisant la litière de Mohammed, le victorieux.
Arrivé à Hassoua, que Dieu parfume son air
Dont le zéphyr guérit le malade,
Il y passa une nuit en compagnie du tapis,
Pendant que le souvenir du Caire lui venait à la mémoire.
Le lendemain, il ne pouvait plus tenir en place,
Tant il était impatient de voir *El Haura el Badre*.
Il y passa une autre nuit, mais son cœur avait ses tentes à El Seira,
Et à la Mecque. Cette mère des vertus a de la gloire.
Il quitta cette localité le surlendemain, appuyé
Sur Dieu, le maître de la Kaaba et de la prière.
Arrivé à Birket el Hadj, le rendez-vous
Des pèlerins de toute l'Egypte,
Il y resta jusqu'à ce qu'il se fut procuré
Tout l'or qui lui était nécessaire, ainsi qu'aux bédouins.
Il compléta aussi l'allocation destinée aux nobles de la Mecque.
Les pèlerins se rendirent auprès de lui de tous côtés
Et il devint le refuge de l'homme libre et de l'esclave.
Il resta dans cet endroit jusqu'à ce qu'il eut terminé
Tous ses préparatifs ; alors il remercia le monde.
Le vingt-sept, ses tambours battirent aux champs
Et il se mit en route pareil à la lune dans son quatorzième jour,
Accompagné de tous les pèlerins
Et de ceux qui allaient visiter le tombeau du Prophète, le refuge des hommes au jour dernier.
En lui faisant ses adieux, le cheikh d'El-Kenananah lui dit ces mots :
Dieu fasse que tu reviennes heureux et bien portant,
Que tu revoies le Caire jouissant des plaisirs,
Et que tu nous retrouves en paix.
Traite les pèlerins comme te le diront
Ta bonté, ta magnanimité et ta générosité,
A la Kaaba, ne nous oublie pas dans tes prières,
Et pense à nous dans la maison d'Ismaïl,
Et à El Mouhassab, à Mouna et à Arafat,
Et à El Rodah el Gourra, en face d'Abou Bekr,
A Yambo, à Bedr et à Elkâ, prends tes gardes
A l'aller comme au retour, défie-toi des Bédouins,
Veille bien dans ces endroits et à El Sakra.

Ce sont, ô glorieux, des nids de malheurs,
Et, de temps en temps, ô Sandjak, envoie-nous de tes nouvelles
Avec un individu discret et sage.
Ayant fini de parler les émirs l'approchèrent,
Le balançant dans les robes de l'amour ;
Ils les embrassa et ils l'embrassèrent,
Et les larmes des yeux leur coulèrent.
Il partit, accompagné des souhaits de ses amis,
Qui faisaient des vœux pour son retour en paix, etc., etc.

ANNÉES

MIL DEUX CENT ONZE ET MIL DEUX CENT DOUZE.

Il n'y eut en ces deux années aucun événement qui présente quelques particularités, sinon certains phénomènes célestes, entre autres l'éclipse complète de soleil, vers le milieu du mois de Zilhodjé de l'année 1212, au moment ou le soleil entrait dans le signe des gémeaux.

Dans le commencement de l'année suivante, à la suite de ce phénomène, les Français entrèrent en Egypte, ainsi que je le raconterai d'une manière assez étendue, s'il plaît à Dieu.

NÉCROLOGIE.

Est mort le respectable Cheikh Aly, ibn Mohammed El Chaffei ; son père était juge au grand Mehkemeh et possédait une grande fortune jointe à une grande notoriété.

Son fils, Cheikh Aly, se consacra à la science. Il apprit le Coran et les textes et il reçut les leçons des savants de l'époque. A la mort de son père, il habita successivement les maisons qu'il lui laissa et il se maria avec les plus jolies femmes, sans

cependant cesser de s'occuper des études et des sciences. Il mourut en l'an 1211.

Est mort aussi Sayed Ibrahim, ibn Kassem, ibn Mohammed, ibn Aly el Hosni el Raounidi, surnommé Abou El Fath.

Il naquit au Caire en l'an 1127 ; il apprit le Coran, puis la calligraphie d'une façon parfaite, en suivant les leçons du cheikh Ahmed, ibn Ismaïl, El Afkam. De sa belle écriture il écrivit plusieurs Corans et d'autres livres. Il avait la parole facile et la mémoire heureuse ; il est mort en l'année 1211.

Est mort aussi le poète Ismaïl effendi, fils de Khalil ibn Aly, ibn Mohammed, ibn Abdallah, connu sous le nom de El Zehouri, El Masri el Hanafi. C'était un brave homme, content de son sort ; il gagnait sa vie au moyen de sa calligraphie, qui était belle et qu'il avait étudiée sous Ahmed effendi Choukry. Il avait aussi un magasin à proximité du Khan el Khalili, et il y vendait des grains de café.

On doit à Ismaïl effendi la poésie suivante, qu'il composa en l'honneur de l'émir Hassan bey Radouan pour le féliciter de sa rentrée au Caire après un long exil.

Je te félicite de ton retour au pouvoir et de ton triomphe,
Des honneurs, de la gloire et de la victoire.
Sois fier dans la robe de la puissance
Et de ton retour heureux dans ta patrie.
Le sort s'est toujours fait pardonner ses rigueurs
Par ses bonnes actions et ses complaisances.
Il a donné largement, contrairement à son habitude ;
Il vous a secouru par sa bonté et il a chassé vos chagrins.
Le Caire s'est réjoui quand tu y es rentré
Et ses environs prirent un aspect radieux ;
Les oiseaux y chantèrent des airs d'allégresse,
Et la tourterelle voltigea de joie sur les bords du fleuve.
Les yeux du Narcisse se fermèrent de honte
Et la rose épanouit sa belle joue.

Le zéphyr souffla sur les jardins,
Et, sur son parcours, il embauma le monde ;
Que Dieu te garde, seigneur qui n'a pas d'égal,
Et dont les belles qualités m'inspirent des poésies pareilles à des perles.
Tous les humains sont tes sujets, émir
Unique pour la grandeur et la noblesse du cœur.
Ton énergie se fait sentir jusque dans le monde des astres
Et met les voyageurs à l'abri de tout désastre.
Ta puissance a forcé les géants à s'humilier
Et a fait accourir à lui les gens raisonnables.
Les temps, grâce à ta générosité,
Se balancent dans des robes vertes.
J'avais pleuré jadis ton éloignement
Avec les larmes d'El Khanka pleurant Sakhr.
Aussi quand on vint annoncer ton retour,
Cette nouvelle dissipa les chagrins de mon cœur ;
Je me fis une loi de chanter tes éloges
Et je les répète en vers et en prose.
Accepte cette nouvelle mariée qui, revêtue d'une robe brillante,
Et la tête ceinte d'une couronne de rhétorique, est à toi.
Elle a toujours été réservée ; pour toi elle déroge à ses habitudes
Et vient célébrer tes louanges.
Vis toujours, et, dans le ciel de la gloire, ne cesse de t'élever
Tant que les tourterelles gazouilleront.
Cette date, grâce à ta grandeur est brillante.
Je te félicite, le sort t'est redevenu propice (*Chronogramme 1190*).

On doit à Ismaïl effendi également les vers suivants, qu'il composa en l'honneur d'un bel esprit de cette époque, qui avait fait un recueil de charades :

Dieu est grand ! Que tu es habile !
Ton livre contient les idées les plus belles.
Ta parole et ta gentillesse ravissent
Et tes idées nous font savoir ton caractère.
Le sens de tes paroles, pareilles aux perles, est charmant
Comme l'eau surmontée de la mousse,
Tu as présenté aux gens d'esprit un ouvrage
Sans pareil dans son genre ;
Tu as eu en partage une dose si grande d'esprit

Qu'on désespère d'y atteindre.
L'élévation du caractère a en toi un champion
Qu'il est très difficile d'égaler.
Aussi, Dieu veille à la propagation de toute vertu,
Afin de mettre en évidence ceux qui la possèdent.
Tu as revêtu ton époque d'une robe d'esprit
Sous laquelle elle se montre fière.
O toi dont la plume crache du miel
Aussi doux que ta salive, etc., etc.

Le bel esprit lui a répondu par une longue poésie qui débute ainsi :

Que Dieu garde les lèvres dont la salive m'a ravi,
Afin que je puisse respirer le parfum de leur satisfaction.

Ismaïl effendi lui adressa cette poésie :

Ce bel esprit, cet habile a réuni en lui
Toutes les perfections ; il a été élevé avec elles.
Il a le monopole exclusif de la belle parole,
Et à tout autre que lui nous jetterons de la boue à la face.
J'ai bu à l'eau fraîche et pure du sens de ses mots.
Un autre que moi se serait contenté de moins.
Quel poète émérite ! Quelle force !
Sa gentillesse donne le sommeil et lui l'enlève.
Ses belles conceptions ont fait oublier les merveilles,
Et la sublimité de ses idées égale la force de son raisonnement.
Ses poésies contiennent des raretés magnifiques
Dont le sens est attribué aux Arabes.
Qu'ils sont beaux ces vers qui, venus de lui,
Guérirent le cœur que les chagrins avaient consumé
Et que l'éloignement et les amertumes
Avaient perdu et anéanti.
Ses consonnances sont pleines de charmes.
Il rapporte des choses sur les hommes, autant dire sur lui-même.
Et que sa parole magique est douce
A mon oreille quand il parle !
O toi qui, si on venait à compter les humains,
Nous n'accepterions pas de le voir compté pour mille ;
Au prix de quoi puis-je le racheter quand il m'a favorisé
Un soir de son rapprochement, etc., etc.

On doit aussi à Ismaïl effendi la poésie suivante, qui est du genre Mowachah (le genre à double rime); cette poésie a le même mètre que celle du même genre de Ibn Khatib, le fameux poète Andalous :

Dites-moi, amis, frères de l'amour,
Verrai-je jamais mon bien-aimé me tenir compagnie ?
Ou bien devrai-je endurer toujours les rigueurs d'un sort cruel
Qui perça mon cœur des flèches décochées par les arcs ?

Refrain :

Que Dieu arrose de sa bénédiction des temps écoulés
En Egypte ; la vie était heureuse,
Car l'objet de mon amour me donnait ce qu'il me donnait
Quand il se rapprochait de moi à la faveur de l'inattention
de l'envieux.
Le souvenir de ce temps allume la flamme dans mon cœur,
Et les pleurs viennent, après, achever ma perte.

Je fus étonné quand de mes yeux
Cette flamme jaillit dans la nuit,
Et mon cœur fut meurtri quand un éclair
Brilla dans la direction de ce séjour de gazelles.

Couplet :

O jardins, dont la beauté resplendissante transporte,
Que les nuées vous soient généreuses !
Que de jours heureux j'ai passés sous vos ombrages,
Alors que l'insouciance était agréable !
Mes yeux reverront-ils votre bel aspect,
Et moi, revêtant les robes de la félicité et de la jeunesse ?

Reverrai-je ma lune me tenir compagnie sur
Cette herbe soyeuse ?
C'est ainsi que je trompe la patience
En me faisant des illusions chatoyantes.

Refrain :

Nous bûmes à grands traits à la coupe de l'éloignement
Quand la gazelle se détourna de nous effarouchée.
C'est une branche de jonc fleurie ;

Elle porte pour fleurs, tantôt la coquetterie, et tantôt la timidité.
Son visage ravissant inspire
Les idées les plus charmantes.

Couplet :

Il se balance de fierté quand il se montre
Avec ses yeux langoureux qui tuent.
Il nous ravit les âmes en jouant,
Et n'a aucune pitié des faibles.

Refrain :

Comment prendre patience, quand l'envieux censure
Ma passion pour celui dont la beauté éclipse le croissant.
C'est une pleine lune qui fait honte au soleil.
Il a des yeux de vache sauvage et sa fierté est adorée.
Celui à qui il a donné à boire de son amour
Ne sait plus retrouver ses idées, ni rompre ses liens.

Il est aussi aimé que l'était Joseph ; la légère noirceur de sa lèvre est mielleuse.
Son œil est noir comme du kohl, la noirceur de sa lèvre est désirée.
Il meurtrit son amant quand il eut
Circulé dans ses veines au lieu de la vie.

On lui doit également les vers suivants, par lesquels il manifeste le violent désir qu'il a de revoir le Caire ; il était alors à Atwab (village de la Haute-Egypte) ;

J'adresse au Caire les salutations d'un amant travaillé par les désirs,
Et charge le zéphir de les lui faire parvenir.
Mes meilleurs compliments au jardin, dont
Les éloges ont été chantés par la langue des nuées.
Que Dieu bénisse son Nil et ses ombrages,
Ses canaux et ses boucles d'oreilles !
Au Nilomètre, j'adresse une épître
Parfumée de tous les côtés,
Et je salue sa lune et ses habitants.
C'est le jardin d'Eden,
Il inspire à l'âme de doux désirs,

Et à force de le guetter, l'œil de l'envieux a versé des larmes abondantes.
C'est un chant de plaisirs et d'espérances,
Un cirque de désirs pour qui aime ou gémit.
Que de plaisirs j'y ai cueillis,
Alors que la vie était joyeuse et que l'amour était charmant!
Que de nuits j'y ai passées dans des causeries agréables!
L'aurore se montrait et nous causions encore.
Ses joncs, quand le zéphyr souffle, se balancent
Gracieux et ajoutent à ses charmes,
Et ses tourterelles perchées sur le haut des arbres
Séduisent par les chants qu'elles font entendre.
O jours passés! vous étiez des jours de félicité,
La débauche n'existait pas alors.
Vous êtes changés, qui donc nous a calomniés?
Auprès de vous et contre nous, qui vous a indisposés?
Si vous me faites un crime du peu d'esprit que j'ai,
L'ignorance est préférable. Revenez, j'ai besoin de vous.
Je me suis fatigué à courir après la chance.
C'est en vain qu'on cherche à modifier le sort.
Le Caire m'a éloigné, pourtant c'est ma patrie,
C'est mon séjour et j'y ai mes amitiés.
L'éloignement m'a fait habiter les pays étrangers
Situés à l'ouest du Caire ; j'y gémis et soupire.
J'ai passé trente nuits au village d'Atwab
A me lamenter dans cette prison.
On dirait que le prophète Joseph devait quelque expiation
Et que nous l'accomplissons à nos dépens.
Je suis Jacob ; le chagrin dans mes entrailles réside
Et j'attends la délivrance.
Je promène mes regards dans ces parages,
Dont les habitants sont remplis de lâcheté,
Et je pense alors mourir de chagrin
En regrettant ce passé qui ne profita à personne.
J'ai un cœur élevé et fortement trempé ;
Je suis fort dans l'adversité, bon et affable.
Je suis dur pour les ennemis
Et l'esclave des bontés.
Sans ce que j'ai enduré, je ne me serais pas plaint,
Mais le sort nous a pris en suspicion.

On lui doit encore la poésie suivante, par laquelle il manifeste les mêmes regrets et les mêmes désirs :

Salut au Caire, le séjour des bien-aimés !
Salut d'un amoureux étourdi par les chagrins.
Que la pluie arrose leurs séjours et leurs campements,
Et inonde leur terre de mes larmes!
Que les lèvres de l'éclair ne cessent de leur sourire,
Et qu'elles leur transmettent sans cesse l'expression de ma passion.
O mes bien-aimés ! demandez à vos montures en marche
De vous indiquer l'endroit où mon cœur épris s'est arrêté.
Demandez des nouvelles de ma passion.
Pourquoi l'éloignement m'a-t-il rendu étranger ?
Ai-je commis un crime envers le sort
Que le repentir ne puisse effacer ?
Dieu sait que mon seul crime est d'avoir de l'esprit.
C'est aux yeux du monde un péché irrémissible.
Les mains de l'éloignement m'ont décoché des flèches
Qui ont frappé mon cœur épris.
Elles n'ont pas tenu compte des droits que j'ai aux adieux
Et m'ont refusé un moment d'entretien intime.
Je me suis arrêté humblement au séjour des bien-aimés
Et je pleure jour et nuit sur les traces du campement ;
Je n'y vois que des tentes en ruines,
Désertes de leurs habitants.
O mes amis ! levez-vous et demandez au jardin
Où l'herbe est verte et fleurie, etc., etc.

On lui doit également la poésie suivante, pour laquelle nous lui demandons le pardon divin :

Mets à profit la vie pour faire des gains criminels
Et pour posséder les choses défendues.
On ne gagne que quand on commet un crime horrible,
Et l'on ne se saoûle que quand on boit à la coupe des lèvres.
Je pleurs les jours d'oisiveté avec des larmes
Qui coulent de mes yeux pareilles aux pluies.
A cette époque-là, les plaisirs servaient d'anneau à mon petit doigt
Et la gazelle (le bien-aimé) était mon confident.
La vie était joyeuse, les jours souriaient
Des lèvres de leurs calices et montraient les pleurs.
Que de fois ne me suis-je pas rendu avec l'aube
Au campement où je cueillais les joies !
J'y trainais sans honte les robes de l'égarement

Et serrais publiquement les tailles tendres.
Amis, si vous aviez été sincères avec moi,
Vous m'auriez accompagné dans ces parages.
Que la pluie arrose le séjour des bien-aimés,
Tant que le rossignol gazouillera sur les arbres.
Que de fois je me suis débattu avec une bouteille
Dans laquelle les plaisirs étaient renfermés depuis Adam.
Vieille bouteille à qui la mousse orna la tête
De couronnes de perles rondes et scintillantes!
Quand l'échanson, à la taille svelte, la versait le soir
En chantant d'une voie douce comme celle des colombes,
Je m'adonnai tout entier à l'amour de ce beau,
Et en faisais mon maitre et mon seigneur.

Il arriva une fois qu'un stupide roula autour de sa tête un turban et s'introduisit dans cet accoutrement en présence de Cheikh El Aïderous Abd-el-Rahman, qui dit en le voyant : « Le taureau porte le cancer.» Le stupide, ne comprenant pas le véritable sens de ces paroles, les prit pour des louanges qui lui étaient adressées et en fut fier. L'anecdote étant parvenue à la connaissance du public, Ismaïl effendi composa sur ce sujet l'épigramme que voici :

O lettré qui as le don des pensées délicates
Et éloquentes, qui enseignes la profondeur des idées !
O spirituel qui t'es fait une place à part par tes mots
Qui éclipsent, en beauté, les colliers !
Tu t'es surpassé quand tu dépeignis le cheikh stupide
Que les montagnes ne peuvent supporter.
Il se prétend unique, ce cheikh,
C'est vrai, mais, aux yeux des écoliers,
Il est ignorant et imbécile,
Hâbleur et indiscret,
Adonné aux péchés, son visage
Est noir de crimes.
Il ne comprend pas ce qu'on lui dit,
Ni si on lui cite des poésies ou des versets du Coran.
Le savant Aïdaroussi, l'ayant vu une fois
Portant un turban lourd comme la calamité,

Lui récita cet hémistiche d'un vers charmant :
Le taureau porte le Cancer.
A ces paroles, le stupide se mit à rire
Et prit un air joyeux.
Que n'eût-il jeté le turban à l'eau
Et envoyé le Verseau dans le bassin des poissons !
Pour moi c'est un Scorpion ou une Chèvre
Et non un Lion qui s'est faufilé dans l'Iris de la Balance.
Et quand je le vois je me dis :
Le Bélier est entré dans le signe de Saturne.

On lui doit la césure de deux vers d'un poète ancien ; voici ces vers et leur césure :

Par Dieu, dis-moi, ô tombe ! ses beautés ont-elles disparu ?
Que sont devenus le charme et la rose de son visage?
Et sa belle chevelure, quel aspect a-t-elle ?
Et sa mine ravissante est-elle changée?
O tombe, tu n'es ni un jardin ni un ciel
Pour que nous ayons quelque chose à désirer de toi,
Et il n'est personne qui ait pour toi de la passion.
Pour que tu renfermes le soleil et la lune.

Et la césure des deux vers suivants :

Parlez-moi des glous-glous des bouteilles ;
Ils m'ont inspiré des doutes sur leur véritable sens.
Rient-ils pour réjouir les buveurs
Ou bien pleurent-ils le départ des liqueurs ?

Voici comment il les a césurés :

Parlez-moi des glous-glous des bouteilles,
Et du plaisir que la terre ressent, au contact de la pluie,
Et parlez-moi du balancement des branches dans les jardins.
Ils m'ont inspiré des doutes sur leur véritable sens.
Rient-ils pour réjouir les buveurs,
Ou bien de plaisir de les voir réunis ?
Ou bien s'adressent-ils au rossignol qui chante ?
Ou bien pleurent-ils le départ des liqueurs.

On doit en outre à Ismaïl effendi d'autres poésies satiriques à l'adresse de Cheikh Aly Antar ; nous ne les reproduisons pas, car la satire y dépasse la mesure. Ismaïl effendi mourut en l'année 1211.

Est mort aussi le respecté, l'honoré, l'unique Hussein effendi, fils de l'émir Abdallah, mamlouk de Daoud, l'armateur. Hussein effendi fut élevé chez Mohammed effendi el Barkouki, qui lui donna ensuite sa fille en mariage. Mohammed effendi avait appris à son pupille les conventions adoptées par les écrivains de l'administration de la Roznamah et l'avait fait nommer au poste de Kalfa de Charkiah. Deux mois après son arrivée à ce poste, Hussein effendi perdit son beau-père et entra en possession de sa succession. Il vécut depuis largement sans perdre rien de son affabilité, de sa politesse et de sa modestie. Il mourut en 1211.

Est mort également le grand savant, l'illustre descendant de Hachem, le Sayed Hussein ibn Abd-el-Rahman, ibn el cheik Mohammed, ibn Mohammed, ibn Ahmed, ibn Ahmed, ibn Hemada el Manzalaoui, el Chaffei, prédicateur de la mosquée de Hussein. Il descend du Prophète par sa grand'mère paternelle, la noble Fatma, fille de Sayed Mohammed el Gamri.

Il étudia sous différents maîtres, entre autres: Cheikh el Mallaoui ; Cheikh el Hefni, Cheikh el Djohari, etc., etc. C'était un poète délicat et un orateur distingué ; les sermons qu'il faisait à la mosquée El Hussein avaient un cachet particulier ; leur style était bien l'œuvre de leur auteur. Il s'attacha au cheikh Abou el Anwar el Sodat, qui fit jaillir sur lui une partie de ses lumières. Parmi les nombreuses poésies qu'il composa en l'honneur de cette famille, s'en trouve une intitulée : *Akd el Safa* (Collier de la pureté). Nous en extrayons les vers suivants, qui en forment le début :

Je chante ce ciel où brillent les astres resplendissants,
Dont l'éclat illumine l'orient et l'occident,
Son miroir est paré pour retenir
Celui qui vient écouter aux portes, etc., etc.

Il mourut dans la moitié de Chaaban de cette année. Que Dieu lui pardonne ses péchés ainsi qu'à nos parents, à nous et à tous les musulmans !

FIN DU TOME CINQUIÈME.

CONCORDANCE

DU

CALENDRIER GRÉGORIEN AVEC LE CALENDRIER DE L'HÉGIRE

POUR LES ANNÉES DONT IL EST FAIT MENTION DANS CE TOME

L'année	1202	de l'hégire	a commencé le	13	octobre	1787
Id.	1203	id.	id.	2	id.	1788
Id.	1204	id.	id.	21	septembre	1789
Id.	1205	id.	id.	10	id.	1790
Id.	1206	id.	id.	31	août	1791
Id.	1207	id.	id.	19	id.	1792
Id.	1208	id.	id.	9	id.	1793
Id.	1209	id.	id.	29	juillet	1794
Id.	1210	id.	id.	18	id.	1795
Id.	1211	id.	id.	7	id.	1796
Id.	1212	id.	id.	26	juin	1797

DT
100
J324
t.5
cop.2

al-Jabarti
Merveilles

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 24 02 01 030 3